EUGÈNE SALOMON
AU
MANS

LE
COLPORTEUR,
HISTOIRE MORALE
ET CRITIQUE,

PAR

M. DE CHEVRIER.

Des jeunes gens d'un ton, d'une ſtupidité..
Des Femmes d'un caprice & d'une fauſſeté..
Des Ouvrages vantés, qui n'ont ni piés ni têtes,
Des Protégés ſi bas, des Protecteurs ſi bêtes,
Des réputations on ne ſait pas pourquoi,
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi....
GRESSET, Com. du Méch.

26198?
7. 12. 31

A LONDRES,
Chez JEAN NOURSE.

L'An de la Vérité.

PQ
1968
C4C6
1762

ÉPITRE DEDICATOIRE

A

MONSIEUR *Pariſot*, ci-devant Capucin de la Province de Lorraine, ſous le nom de *Pere Norbert*, transfuge de l'ordre Séraphique, retiré en Hollande, à Londres, à Berlin, & à Brunswick, ſous la qualification de *Peters Pariſot*, muni depuis d'un Bref que le Pape régnant lui a adreſſé, avec permiſſion d'être Homme de bien, & honnête Eccléſiaſtique, ſous le ſobriquet de l'Abbé *Curel*, & enfin aujourd'hui Auteur à la ſuite de la Ville de Lisbonne, ſous le titre de M. l'Abbé *Platel*.

Mon REVEREND PERE, *ou Monsieur, tout comme il vous plaira,*

SOuffrez qu'avant que je vous préſente l'Hiſtoire de votre Vie, à laquelle je travaille, je prenne la liberté de vous dédier *Le Colporteur*, Ouvrage dans lequel j'ai cru vous ſervir, en rendant juſtice aux Jéſuites qui vous mépriſent autant que vous les avez dénigrés dans votre Livre des *Rits Malabares*, production gothique que je vous conſeille de mettre en Français, ſi vous parvenez, à 65 ans, à l'apprendre à Lisbonne.

Que vous êtes heureux d'avoir touché l'Ame ſenſible de Clément XIII! Rentré dans le giron de l'Egliſe que vous avez quittée. parce qu'il y a des tems où le corps rebelle ſe livre aux plaiſirs que la Religion interdit aux Céli-

bataires par état, vous vivez aujourd'hui dans un Royaume Catholique, où il n'y a plus de Jésuites qui pourront critiquer vos sublimes écrits, ni prêcher contre votre Apostasie que vous avez assez mal palliée aux yeux de la Cour de Rome ; car, n'en déplaise à votre supplique, quand vous faisiez des tapis à *Windsord*, vous n'étiez point l'Apôtre du Duc de Cumberland, qui vous payoit pour travailler à sa Manufacture, & non pour lui prouver l'infaillibilité du Pontife Romain ; &, quoi que vous en disiez, vous n'étiez point à Brunswick pour y établir les Dogmes de la Foi Catholique, que vos Sermons d'ailleurs n'auroient pas accrédités, parce qu'on ne parle gueres avec succès d'une Religion dans laquelle on ne vit plus.

Poursuivez en Portugal le cours

de votre vie mémorable, il ne manque plus à votre gloire Apostolique, que de conduire le Pere *Malagrida* au supplice, d'engager par vos saintes exhortations tous les honnêtes Juifs de Lisbonne à se familiariser avec le Jambon, & de finir par aller remplir en Corse la place de Grand Aumônier du Chef des Mécontens.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que vos Mœurs & vos Ouvrages méritent.

Mon Révérend Pere, ou Monsieur, tout comme il vous plaira,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

L'Auteur du COLPORTEUR.

AVERTISSEMENT, DE L'AUTEUR.

Lorsque je publiai, en 1753, les Mémoires d'une Honnête Femme, *je prévins que ce Roman seroit le dernier qui sortiroit de ma plume, & je comptois tenir ma parole, d'autant plus aisément que mes occupations partagées entre l'Histoire & le Genre Dramatique, prenoient tout mon temps. Eloigné depuis quatre ans de ma Patrie, & entraîné dans des pays où le goût de la politique m'avoit attaché, j'ai essuyé*

les maneges de la cabale, les baſſeſſes de l'envie, & les déſagrémens de l'autorité ſurpriſe. Ces tracaſſeries m'ont rendu à moi-même, & j'ai jugé que le métier de Politique ne convenoit qu'à un Négociateur, & qu'un particulier avoit toujours mauvaiſe grace de défendre ou d'attaquer les Rois qui le mépriſent ou qui l'ignorent.

Libre aujourd'hui du joug & des entraves que je m'étois impoſé, je ne me mêle plus des querelles des Rois, mais toujours Citoyen, je ferai des vœux pour ma Patrie; & parlant en homme qui vit dans une République libre, & un Etat neutre, & qui peut s'exprimer tout haut, parce qu'il n'eſt plus obligé d'adopter la façon de penſer du Gouvernement dans lequel il écrivoit, je dirai que le Prince qui ré-

siste depuis cinq ans à la France, à l'Autriche, à la Russie, à la Suede, à la Saxe & à l'Empire, réunis contre lui, est le Héros du Siecle, & que ce Grand Roi mettra le sceau à sa gloire immortelle, s'il parvient à terminer cette Campagne par éviter une Bataille, ou par la gagner. Tandis que, tranquille dans mon Cabinet, je demanderai au Ciel la Paix dont toutes les Puissances ont besoin, je m'appliquerai à déclarer une guerre ouverte aux vices, aux ridicules & aux mauvais ouvrages, en observant de ne parler des Mœurs que de ceux qui sont connus pour n'en avoir plus.

L'Ouvrage que je soumets à l'examen du Public, est écrit avec une vérité hardie que les Auteurs devroient toujours employer, quand

ils démaſquent les Sots ou les Méchants :

Bien fou qui là-deſſus contraindroit ſes deſirs,
Les ſots ſont ici-bas pour nos menus plaiſirs.

J'ai nommé beaucoup de Monde dans le Colporteur, *& j'ai ſuivi en cela l'exemple des Satyriques Romains & François. Si je n'ai pas leurs talents, je les vaut au moins par mon attachement à la vérité, & par mon amour pour la vertu. Mais j'ai eu le ſoin honnête de ne déſigner en mal que des perſonnes affichées par leur mauvaiſe conduite, ou par l'aviliſſement de leur Etat ; ceux dont les noms exigent des ménagemens, y portent des titres maſqués ; mais ſi je ſuis*

parvenu à les peindre d'après nature, le Public les reconnoîtra, & me lavant alors de l'application, je dirai au Lecteur ce que disoit Phédre *à* Œnone :

- - c'est toi qui l'as nommé.

D'ailleurs la Religion, les Souverains, & les Dépositaires sacrés de leur autorité sont respectés dans mon livre. Ce procédé, dont je ne m'écarterai jamais, fait mon Apologie : reste à savoir si cet Ouvrage est bon. Ce n'est pas à moi à décider la question. Est-il mauvais? Si j'avois la sottise de le dire, on me répondroit avec raison, pourquoi t'avises-tu d'écrire ? C'est donc au Public impartial à prononcer sur ce Roman, *qui l'est d'autant moins, que tous les faits qu'il renferme sont exactement vrais.*

Qu'on le trouve bon ou mauvais, je ſais à quoi m'en tenir ; & quoi que le Lecteur puiſſe en penſer, je n'aurai peut-être pas plus de foi à ſes éloges qu'à ſa critique.

LE COLPORTEUR,

HISTOIRE MORALE

ET

CRITIQUE.

A H, c'est vous, Chevalier, dit la Marquise de *Sarmé*, en voyant entrer un de ces merveilleux qui ont l'agréable talent de tromper, de ruiner & de deshonorer toutes les Femmes ? Vous êtes aujourd'hui d'un *brillant*, d'un *lumineux*, *d'une santé*.... En vérité, plus je vous considere, & plus j'ai envie de parier que vous n'avez plus de *petite Maison*. Eh, d'où vient ce propos, Marquise ! j'ai toujours la même, celle que vous trouviez autrefois si *délicieuse*. Parlez plus bas, Chevalier, reprit Madame de *Sarmé*, je serois perdue si mes Femmes vous entendoient. Est-ce que vous en auriez changé, Madame ? Poursuivez, Monsieur, voilà une impertinence aussi bien condition-

née.... Ah, point d'humeur, Marquise, ou je me retire! Oh, retirez-vous, Chevalier, retirez-vous, ma toilette n'en sera pas plus solitaire, & le petit Abbé que j'attends m'amusera du moins sans me faire rougir.

Ah, ma foi, dit le Chevalier, si l'Abbé vient, je lui cede le pas par respect pour son caractere. Vous êtes fou avec votre caractere, reprit la Marquise, l'Abbé n'en a point. Je vous demande pardon, Madame, poursuivit le Chevalier, il en a un assurément, & un de ces caracteres avec lesquels on vole à la fortune, en obligeant beaucoup d'honnêtes gens. Je ne vous entends point, repliqua Madame de *Sarmé*. Ce que je dis est pourtant très-clair; & votre petit Abbé a le talent respectable de faire des mariages de l'instant, qui lui valent beaucoup d'argent & de considération. Quoi! s'écria la Marquise, l'Abbé feroit un.... Ah, cela n'est pas possible! Oh, très-possible, Madame; & puisque vous voulez que je vous parle vrai, je vous dirai à l'oreille, que je ne dois qu'à ses soins l'honneur de vous avoir été quelque chose.... Ah! le petit maussade, dit Madame de *Sarmé*; je ne veux le voir de mes jours; mais en effet, continua-t-elle, je me rappelle qu'avant que vous vinssiez chez moi, cet Abbé me parloit de vous avec enthousiasme, m'entretenoit des bonnes fortunes que vous aviez, & finissoit toujours par

louer votre taille. Le voilà bien, Madame, reprit le Chevalier, jamais il ne me parloit de vous, qu'il ne me fit entendre que vous me voyiez avec plaiſir, & que vous déteſtiez du meilleur de votre cœur toutes les Femmes qui me vouloient du bien. Ah! convenez donc, repondit Madame de *Sarmé*, que cet Abbé eſt un effronté perſonnage dont il faut ſe débarraſſer. S'il avoit ſçu lire, repliqua le Chevalier, j'en aurois fait un honnête Curé de campagne, qui ſe ſeroit engraiſſé en nettoyant l'ame de mes payſans; mais cela ne fait que négocier une intrigue, manger, s'enivrer & dormir. En ce cas, reprit la Marquiſe, faiſons-en un Chanoine d'une petite ville de Province, où il pourra végéter à ſon aiſe. C'eſt mon projet, Madame, répartit le Chevalier, les ſervices qu'il m'a rendus auprès de vous, m'engagent à lui faire un ſort; & puiſque vous vous intéreſſez encore à lui, ſa fortune eſt faite. J'en accepte l'augure, dit Madame de *Sarmé*, pourvu qu'il ne paroiſſe jamais à mes yeux. Holà, Juſtine, ſi le petit Abbé vient, congédiez-le. En ferai-je autant de votre Colporteur, répondit la femme de chambre? Où donc eſt-il, demanda la Marquiſe? Dans votre Bibliotheque, reprit Juſtine. Eh, faites-le entrer ſur le champ. La femme de chambre fut à peine ſortie, que le Chevalier voulut ſe lever. La Marquiſe le fixa tendrement, il de-

meura, & M. Brochure, le Colporteur le mieux fourni & le plus scandaleux du Royaume, entra.

Des Lecteurs impatiens me demanderont peut-être quelle étoit la Marquise de Sarmé; je leur répondrai que c'étoit une de ces femmes qui, ne pouvant plus compter sur leurs appas altérés par le tems & par les plaisirs, se font un mérite de leur fortune, & qu'elles réparent avec leur argent les désordres des années. La Marquise joignoit à cette générosité nécessaire un goût affecté pour tous les ouvrages nouveaux : aimant sur-tout à protéger les gens de lettres, sa maison leur étoit ouverte dans tous les tems, & jamais on ne prit chez M. *de la Popeliniere* (*a*) autant d'indigestions qu'à la table de Madame de Sarmé. Il est vrai que ses convives étoient de toutes les especes, & quand elle ne pouvoit avoir d'Auteurs ni de Comédiens du premier ordre, elle prenoit des écrivassiers & des histrions; & si *Diderot* & *Carlin* lui manquoient, elle vouloit bien se borner à des *Palissot* & à des *Marignan* (*b*): cette

(*a*) Fameux Fermier Général, dont la maison est appellée *la Ménagerie*.

(*b*) Mauvais sujet, & plus mauvais arlequin; il a le talent de surprendre des applaudissemens de ceux qui n'ont jamais vu l'arlequin de Paris. Au demeurant il a été chassé de Lyon pour un cas grave; & de Paris, parce qu'on n'y aime que le bon, & qu'on n'y supporte que la médiocrité.

cette mauvaise compagnie en éloignoit la bonne : & la Marquise ne voyant plus que des parasites & des escrocs qui avoient besoin d'elle, devint précieuse par orgueil, méchante par nécessité.

Je pourrois étendre ce portrait, mais cette femme qui ne sçait plus dissimuler, va se peindre elle-même dans cette production : ne suspendons point la marche de l'histoire, & suivons M. Brochure qui entre dans le cabinet de toilette de Madame de Sarmé.

Qu'avez-vous-là, Monsieur, lui dit la Marquise, n'est ce pas une feuille de Fréron ? Je ne négocie plus avec lui, reprit le Colporteur, depuis que M. de Voltaire s'est avisé d'en faire le funeste héros de l'*Ecossaise* : d'ailleurs, j'ai à me plaindre de ses procédés : il y a quelques mois que, voulant porter le deuil du Duc de Bourgogne, il me demanda un habit noir que je lui prêtai, & qu'il a oublié de me rendre. Ces actions ne se faisant point entre gens du métier, j'ai rompu avec lui, & les personnes honnêtes commencent à m'estimer. Quelle est donc la feuille que vous tenez, reprit la Marquise ? C'est, répartit Brochure, un Arrêt du Parlement... Y pensez-vous, répondit Madame de Sarmé, de me présenter de pareils écrits ; & voulez vous que j'aille parler le langage du barreau ? Je veux, dit le Colporteur, que Madame s'amuse; & l'Ar-

rêt que j'ai l'honneur de lui présenter, remplira parfaitement mon objet. Eh bien, Brochure, que dit donc ton Arrêt, s'écria le Chevalier. Il dit, repliqua le Colporteur, qu'avec de la patience on vient à bout de tout. Ecoutez & louez la sagesse de nos Magistrats.

Il y a, continua Brochure d'un ton pompeux, des Rois sur la terre : le Ciel veut qu'on regarde leur personne comme sacrée : cependant il s'est trouvé en France, en Portugal & ailleurs, des scélérats qui ont attenté sur les jours de leurs Souverains ; & lorsque ces exécrables Régicides ont été sommés de déclarer où ils avoient puisé cet horrible dessein, ils ont cité *Escobar*, *Lessius*, *Bellarmin*, & trente autres *Inigistes*, dans les Ouvrages desquels ont a trouvé ce poison distillé méthodiquement. Le Parlement qui aime ses Rois, & qui ne veut pas qu'on les massacre *par exprès commandement du Révérend Pere Général*, vient de porter un coup décisif, en défendant aux Inigistes du Royaume de se qualifier du titre de *Jésuites*, parce que *Jesus*, loin d'ordonner à ses disciples de tuer les Princes de la terre, veut qu'il leur obéissent comme à lui-même ; & des boutiques d'arsenic & d'opium ne devant point être connues dans un Etat policé, on a défendu aux Peres Inigistes de prendre des apprentifs qui ne deviendroient que trop tôt maitres dans cette science meur-

triere. Je vous entends, M. Brochure, dit le Chevalier : il n'y a plus de descendans du héros de Pampelune (*c*), & l'Arrêt que vous apportez en prononce la destruction. A peu de chose près, répondit le Colporteur : on laisse vivre ceux qui existent : mais comme leur *Société* est une mere trop féconde, on vient de la mettre dans le cas de ne plus faire d'enfans. Parbleu, reprit le Chevalier, le Parlement qui se mêle de tout, devroit bien exercer une pareille autorité sur nos filles de spectacle, nos comédies & nos opéra ne seroient plus interrompus par les accouchemens fréquens de ces nymphes poulinieres. Voilà bien mon étourdi, répartit la Marquise ; il vient ici nous parler d'actrices, tandis qu'il est question des Révérends Peres Inigistes, avec qui l'on sçait que ces filles n'ont aucun rapport direct. Ah ! j'ai mes raisons, Madame, répondit le Chevalier pour souhaiter que le Parlement séviſſe un peu contre la fécondité irréguliere de ces créatures, & je ne m'accoutume point à être pere cinq ou six fois l'année ; d'ailleurs, je suis turc, on ne peut pas moins, & vous devez me connoître.

(*c*) Tout le monde sçait que Dom Inigo de Guipuscoa, étant au siege de Pampelune, fut légérement blessé, se crut mort, & fonda, parce qu'il avoit peur, l'Ordre des Inigistes qui plus courageux que leur timide Instituteur sont accoutumés à faire trembler les Rois & les Peuples.

assez pour... Oh ? point de mauvaise plaisanterie, je vous prie ; M. Brochure croiroit d'après ce propos indécent... Non, Madame, dit le Colporteur, en interrompant bénignement la Marquise, je ne crois rien, & vois encore moins : il faut de la discrétion dans notre profession, & si nous venions à en manquer, nous serions ruinés ; nous sommes tous les jours témoins de tant d'événemens singuliers, que nous passerions pour les organes de la médisance & du scandale, si nous nous avisions jamais de les dévoiler. Ce qu'il vous dit là est exactement vrai, Marquise, repartit le Chevalier, & vous lui donneriez dix louis qu'il ne vous sonneroit mot de ce qu'il a pu voir dans sa tournée de ce matin. Ah ! dix louis, Monsieur, seroient bien séduisans : les tems sont d'ailleurs si mauvais, que pour une pareille somme on ne pourroit gueres s'empêcher de déshonorer cinq à six cens personnes.... Oh, ma foi, s'écria la Marquise, vous n'en serez pas dédit, Monsieur Brochure ; voilà dix louis bien comptés dans ce rouleau d'écus, prenez-les, & faites moi l'histoire scandaleuse de votre journée..... Parlerai-je de Madame, dit malignement le Colporteur ? Ah ! miséricorde, repartit le Chevalier ; M. Brochure fait aussi des épigrammes. M. Brochure, répondit Madame de Sarmé, est une impertinent. Pardon, Madame, reprit le Colpor-

teur, je croyois que vous m'aviez payé pour ne rien omettre ; mais mon projet n'étant point de vous déplaire, je vais me rabattre sur la Cour & la Ville : ce sont-là des champs où la chronique médisante peut moissonner à loisir.

Allons, perruque, dit le Chevalier, assieds-toi sur ce tabouret, & commence.

Je débuterai, répondit Brochure, par un aveu dont j'espere que vous ne me sçaurez pas mauvais gré ; je ne suis point Colporteur, & cette médaille, que vous me voyez, n'est qu'un passe-port que la Police me donne pour aller, en portant des livres sous le manteau, épier les anecdotes scandaleuses, & les aventures galantes dont je compose le soir un petit *memoria* que je porte au bureau.

Ce métier est-il bien bon, demanda Madame de Sarmé? La Police, repartit Brochure, me fourni gratis tous les livres que je vends, & comme je ne partage avec personne, le débit seul est à moi. Avant d'en venir à vos histoires, reprit la Marquise, voyons un peu tous les livres qui sont dans ce sac. Madame de Sarmé & le Chevalier saisirent avidement toutes les brochures qui étoient dans le paquet du Colporteur. Les Œuvres du Marquis de *Caraccioli* tomberent d'abord sous la main du Chevalier, chacun étendit les bras, & bâilla, Brochure lui-même s'endormit en

disant que l'*Univers énigmatique*, & *la Grandeur d'Ame*, étoient deux productions excellentes ; mais on ne crut point à ses éloges intéressés : & la Marquise, appréciant le mérite de l'Auteur Italien, jugea que tous les Ouvrages de ce moderne Scuderi n'étoient qu'une froide rapsodie & une compilation seche & décousue de quantité de bons livres qu'il avoit gâtés en les découpant mal-adroitement. Toutes les bonnes choses qui passoient par la plume de cet écrivain, perdoient leur mérite réel, telle qu'une eau claire sortant de sa source, perd sa pureté en passant par la fange. Qu'importe, le titre fastueux de *Marquis*, la qualité pompeuse de *Colonel*, & le ton imposant d'un Editeur Liégeois, avoient séduit le Public imbécille ; & le Libraire *Bassompierre* avoit déjà assuré la dot de deux de ses filles sur le produit des Ouvrages admirables de M. le Marquis de Caraccioli, tandis que le premier Editeur de Dom-Quichote est mort à l'hôpital. Bizarrerie singuliere qui n'annonce que trop la corruption du bon goût, & la décadence des lettres.

La Marquise revenue de son assoupissement, ouvrit un recueil de 72 Journaux qui paroissoient tous les mois pour la honte de la raison, l'ennui des lecteurs, & la ruine des Libraires. Le *Journal de Trévoux* qu'elle parcourut, lui parut écrit passablement, mais elle trouva mauvais que l'au-

teur, s'érigeant indécemment en inquiſiteur, prit les maximes de la ſaine philoſophie pour des impiétés, & denonçât à la Juſtice tous les écrivains qui avoient plus de réputation que lui. Monteſquieu, Voltaire, Diderot, & tous les Encyclopédiſtes ſont les victimes journalieres que l'Ecrivain de Trévoux immole à ſa ſainte fureur. Colorant ſes injures ſous le nom de zele, & s'enveloppant dans le manteau de la Religion, il croit qu'il lui eſt permis de n'écouter que ſa paſſion, & de jouer pour dix écus par mois le rôle de délateur, perſonnage peu digne d'un Prêtre, & moins encore d'un eſprit politique, qui ſe tairoit, s'il réfléchiſſoit que ces philoſophes qu'il attaque, n'ayant connu ni *Jean Châtel*, ni *le Duc Daveiro*, pourroient faire repentir la Société de Jeſus, des perſécutions qu'il leur ſuſcite depuis près de ſept ans.

La Marquiſe allant plus avant, ouvrit une brochure ſoporative, connue ſous le titre de *Journal du Commerce*.

L'ex-avocat qui dirige cette production glacée, dit que ſon ouvrage eſt bon, il le croit même. Qu'en conclure ? que M. *Accarias de Serionne*, Bourgeois de Gap en Dauphiné, dit & croit une abſurdité. Mais je ſuis penſionnaire d'une Cour éclairée, répondra ſurement l'avocat *Apraxin* (*d*).

(*d*) Mot grec qui ſignifie ſans pratique.

Eh parbleu, lui dira-t-on, de telles faveurs arrachées à la pitié par l'importunité, ne prouvent pas le mérite ; *Chapelain* & *Pradon*, avilis avec raison, étoient pensionnés par Louis XIV. La comparaison de ces deux auteurs, tout médiocres qu'ils sont, honore M. Accarias, qui n'est assurément pas en état de faire la *Pucelle* ni *Regulus*. Mais c'est l'épidémie de ce siecle ; chacun veut être auteur, quand il ne sait plus que devenir ; encore si la modestie, qui devroit être le Partage de la médiocrité, annonçoit ces *Intrus* dans l'Empire des lettres ? mais non, la fureur de médire des gens qu'ils croient ne craindre plus, dès qu'ils les ont perdus de vue ; un ton imposant, & une ignorance suprême de leur démérite appuyé par l'insolence même, leur persuadent qu'ils sont de grands hommes ; & partant de ce principe erroné, ils ont la manie de jouer les importans, de prévenir qu'ils ont dans leurs porte-feuilles des systêmes de Gouvernement, & de vouloir enfin se faire acheter par des Souverains étrangers qui dédaignent de les marchander.

Tous vos Journaux me font bâiller, M. Brochure, dit la Marquise. Tant mieux, Madame, répondit le Colporteur, ils remplissent leur objet : comme je ne les vends que contre l'insomnie, je suis charmé quand ils font leur effet. Quel est ce

gros

gros *in-quarto* ; dit le Chevalier ? C'eſt, repartit Brochure, un compoſé des quatre ſemences froides. Je vous entends, dit Madame de Sarmé, ce ſont des harangues académiques. Oui, Madame, reprit le Colporteur ; j'y ai joint, pour la commodité de mes lecteurs malades, un aſſortiment léthargique des *Odes ſacrées* du Préſident le *Franc*, & des *Eſſais de Morale* de *l'Abbé Trublet*. De pareils écrits, continua Brochure, feroient la fortune de nos apothicaires, & jamais les *ſomniferes*, que ces Meſſieurs préparent, n'auront la vertu de ſes livres ſoporatifs. Laiſſons donc tout ce fatras, dit le Chevalier. Ah ! puiſque je vous ai endormi, repliqua le Colporteur, ſouffrez que je vous éveille ; liſez les *Contes Moraux* de M. *Marmontel*, vous y trouverez un préſervatif contre l'aſſoupiſſement ; liſez, & vous ne bâillerez point, car j'ai mis de côté les *Tragédies* de cet auteur. Ah ! la précaution eſt bonne, s'écria le Chevalier ! Voudriez-vous, pourſuivit Brochure, jetter un coup d'œil ſur les œuvres de *Charles Paliſſot*. Voyons ſa *viſion*, repondit la Marquiſe, elle eſt auſſi vraie que plaiſante ; mais pour les ouvrages de cet infâme barbouilleur, ils reſſemblent à ſes mœurs. En ce cas, repartit le Colporteur, je vais les reléguer dans mon magaſin léthargique.

Qu'as-tu encore de plaiſant, demanda le Chevalier ? Puiſque vous voulez tout voir

répondit Brochure, jettez les yeux sur ce frontispice, & jugez, par le titre de cet ouvrage, du plaisir que la lecture doit vous en promettre.

La Marquise, piquée de cette curiosité qu'on pardonne à son sexe, ouvrit le livre nouveau, & y lut ces mots.

» Recueil d'estampes choisies, contenant » les Portraits des Rois, Princes, Ministres, » Courtisanes, Auteurs, Acteurs & Co- « médiennes célebres, avec des vers au bas, » analogues à leur Caractere. »

Ceci pourroit être bon, dit Madame de Sarmé, à ces mots elle ouvrit ce Recueil qu'elle parcourt avec un plaisir malin, qui ne surprit point le Chevalier; il devoit aimer un caractere qui étoit le sien.

Le premier portrait qui s'offrit aux regards de la Marquise, fut celui de *Voltaire*; on lisoit au bas ce vers, tiré de sa tragédie de *Mariamne*:

J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.

Celui de la *Gaussin* suivoit: sa figure marquoit une *vieille* dont la voix rauque étonnoit; on voyoit au dessus ces vers qu'Oroſmane prononce dans Zaïre:

. . . . . *Est-ce-là cette voix*
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois?

Comme tout étoit mêlé dans ce Recueil, les héros s'y trouvoient souvent confondus avec les histrions, & il n'étoit pas surprenant de voir le portrait d'un grand homme à côté de celui d'une petite femme : l'Image du Roi de Prusse frapoit le spectateur ; on voyoit cette inscription au bas :

Il sait vaincre à la fois, & chanter ses victoires.

Le Portrait du célebre Piron venoit immédiatement : les deux vers qui étoient au dessus, étoient de lui :

Cy gist qui ne fut rien,
Pas même Académicien.

On lisoit au bas de celui de la petite *Michû*, dite *Cameli*, actrice du théatre de Bruxelles, ce vers de Zaïre :

Tranquille dans le crime, & fausse avec douceur.

Le Maréchal D *** y étoit représenté, fixant sa montre, & disant ce mot :

J'attends.

Le Prince A ** de P. y étoit peint, regardant sa pendule ; ces mots étoient au dessous :

Il ne viendra pas.

Le Marquis de *Ximénes* écrivoit sur une table où ses deux tragédies étoient posées? on lisoit au bas du portrait cette épigramme imitée de Boileau :

Après Epicaris
les ris ;
Après Amalazonte (e),
la honte.

Mademoiselle Clairon, si célebre par son jeu & par la lubricité de ses passions, y étoit peinte en Phédre ; elle sembloit prononcer ce vers de Racine, qui convient si bien à l'emportement de ses desirs, toujours satisfaits & toujours renaissans :

C'est Vénus toute entiere à sa proie attachée.

Le Portrait du nommé G ***, Directeur expirant du spectacle mal ordonné de Bruxelles, étoit à côté de celui-ci, avec ces quatre vers qui font allusion à sa femme qui court le monde, à sa maitresse qui l'a couru, & à un chirurgien habile, dont l'art bien faisant peut-être utile à tous trois, en cas de réunion :

(e) Epicaris & Amalazonte sont deux pieces de ce Marquis.

Dans ces yeux insolens, qui font frémir l'amour,
*On voit un infâme A****
Qui des bras de la Nonancourt,
Va chercher chez Bouquet un secours salutaire.

Racine le fils, que M. de Voltaire appelle petit fils d'un grand Pere, y paroissoit tenant en main la Tragédie de Phédre de son Pere, & lisant ce vers qui est dans le rôle d'Hippolite :

Et moi fils inconnu d'un si glorieux Pere.

Le squelette de *Palissot* venoit ensuite ; il étoit peint dans le jardin des Tuileries, vendant lui-même sa Comédie des Philosophes. On lisoit au bas ces quatre vers si vrais :

Tel fut l'Athénien profane,
Qui, las de vivre dans l'oubli,
Brûla, pour qu'on parlât de lui,
Le temple sacré de Diane.

Celui de son émule, l'illustre Fréron, suivoit immédiatement avec ce seul vers si analogue au caracte du personnage :

S'il étoit honnête homme il ne seroit plus rien.

On voyoit après les effigies de ces deux fripiers d'écrits, le Portrait de M. Helvétius, tenant à la main son livre *de l'Esprit*, & ce vers au bas :

Mais, à force d'esprit, tout lui parut matiere.

On s'arrêtoit ensuite sur l'Abbé Trublet comptant ses jettons académiques (*f*), & disant avec enthousiasme :

Depuis vingt ans je cours après cette monnoie.
Depuis vingt ans sur moi chacun crioit haro.
Je suis dans ce grand jour au comble de ma joie.
Et dans Quarante *enfin je forme le Zéro.*

Greffet, prôné trop tôt, paroissoit à son tour abjurant le théatre entre les mains de l'Evêque d'Amiens ; ces deux vers étoient au bas du Portrait :

L'orgueil seul m'a rendu dévot,
Et la dévotion de moi va faire un sot.

La Marquise transportée de toutes les vérités méchantes qu'elle voyoit au dessus de

(*f*) On donne à l'Académie françoise un jetton valant 40 s. à tous les Académiciens présens ; de là vient qu'on appelle les beaux esprits de la trempe du Diacre Trublet, des *Jettoniers*.

ces Eſtampes, continuoit à parcourir le Recueil avec un plaiſir malin. Ah, ah ! voici un ſous-Miniſtre au col apoplectique, & à l'embonpoint financier : voyons ce qu'on en dit :

Son ſoin le plus preſſant ...

Oh, ma foi cela eſt trop fort : quoique cet homme ait paſſé de la boutique de ſon pere au rang ſubordonné qu'il occupe depuis un an, ſes inſomnies méritoient plus d'égards, & on ne ſe leve pas pour rien avant le lever du ſoleil. Finiſſons donc, mais que vois-je ici en Abbé, dit le Chevalier ? bon ! c'eſt ce trop fameux P. Norbert, qui de *rien* eſt devenu preſque quelque choſe, c'eſt-à-dire, *Capucin* ; de Capucin *Tapiſſier*, & de Tapiſſier *Abbé*. La petite fortune de cet Ex-religieux ne me ſurprend point, reprit Madame de Sarmé : j'ai eu autrefois à mon ſervice un garçon Tapiſſier, qu'on appelloit *Germon*, je l'employois à placer un miroir où la fantaiſie m'en prenoit ; il me quitta, parce que je ne voulus point qu'il épouſât une de mes femmes : mon refus fit ſon bonheur, car j'ai lu dans les Gazettes que ce Germon eſt devenu un perſonnage intéreſſant ; il eſt *Gouverneur*, *Concierge* ou *Porte-clefs* de deux ou trois châteaux ; &, ſemblable à tous les parvenus, il ne ſe ſert de ſon crédit que

pour s'enrichir & nuire à tous les honnêtes gens qu'il décrie dans l'esprit de son maître, Prince généreux & bienfaisant, incapable de commettre une injustice, mais sujet à être trompé comme tous les Souverains qui ne peuvent avoir tout par eux-mêmes. Laissons ce valet, Madame, & voyons ce qu'on lit au bas de l'effigie du Pere Norbert.

Enfant de l'Ordre Séraphique,
Le destin me fit Anglican (g),
Pour la seconde fois je deviens catholique,
Encore une disgrace, & je prens le Turban.

Le pauvre diable a raison, répondit le Chevalier, en se faisant Turc. Que lui arrivera-t-il ? c'est un *chapeau* qu'il changera contre un *bonnet de nuit*. Ah ! écoutons maintenant Brochure, reprit la Marquise. Encore une minute, Madame, repartit le Chevalier, je tiens ici un personnage amphibie qu'il faut connoître. Pouvez-vous donc vous y méprendre, dit le Colporteur ; ne voyez-vous pas que cet homme, moitié *Capucin*, moitié *Séculier*, est le fameux *Maubert de Gouvest*, dont je me réserve de nous présenter l'histoire dans peu de tems ;

(g) Ce Pere Norbert, dont la vie très-intéressante est actuellement sous presse, vivoit à Londres, il y a près de 10 ans, avec une femme & des enfans, toute la famille suivoit le culte anglican.

ce ne ſera point une rapſodie telle que celle que l'ex-Franciſcain *Champflour* a publiée il y a deux ans ; ce ſera un morceau fait par main de maître, & rédigé ſur des Mémoires authentiques fournis par plus d'une Couronne, & ſur le témoignage irréprochable de pluſieurs honnêtes gens qui ont vu ce Brigand, politique à Rouen, en Saxe, en Italie, en Suiſſe, en Hollande, à Bruxelles, où il a eſcamoté la conſidération du Miniſtre, & l'argent de l'Impératrice-Reine ; à Liege, à Cologne, & enfin à Francfort, où il épie quelques occaſions de tromper la Régence, l'Empereur ou les François. Je connois ce malheureux, repliqua le Chevalier, il finira comme le Danube, par n'être pas Chrétien : mais liſons les deux vers qui ſont au bas de ſon effigie patibulaire, ils paroiſſent imités de ceux qu'on trouve dans la Henriade à l'occaſion du Capucin *Joyeuſe*. Liſez donc, dit la Marquiſe, qui étoit impatiente d'entendre M. Brochure. Point d'humeur, reprit le Chevalier, les voici :

Vicieux, Pénitent, Vagabond, Solitaire,
Il a quitté deux fois la beſace & la haire.

Je garderai ce Recueil, dit la Marquiſe au Colporteur : mais qui vient ici nous interrompre ? C'eſt votre chocolat, Madame, répondit Juſtine. Le Chevalier, reprit

Madame de Sarmé (en souriant ironiquement) n'en a pas besoin aujourd'hui. Ah, souffrez, répartit-il, que j'en prenne au moins pour demain. M. le Chevalier est homme de précaution, dit Justine qui le connoissoit un peu ; car c'est le droit de ces filles d'essayer les prémices de ceux qui fixent le goût de leurs Maitresses. Chacun prit du chocolat, la femme de chambre sortit, & Brochure ayant tiré son *agenda*, demanda à la Marquise par où elle vouloit qu'il commençât. Par la Cour, reprit Madame de Sarmé. Vous ne pouviez mieux vous adresser, repliqua cet homme, depuis dix ans je suis Colporteur de Versailles, & l'on ne connoit que moi, depuis l'*Œil de Bœuf*, jusqu'au *Grand-Commun* (*h*).

Vous connoissez peut être *Belise*, Madame, continua Brochure. Elle est dévote repartit la Marquise. Rien moins que cela, & son Chirurgien vous assureroit le contraire. *Son Chirurgien* ! Ah, ah ! voici du délicat ; écoutons, point d'indécence au moins M. Brochure, reprit Madame de Sarmé. Graces à l'usage, repliqua le Colporteur, il

(*h*) *L'Œil de Bœuf*, ainsi nommé, parce qu'il y a dans cette chambre un jour enfoncé qui imite cette forme, est une piece qui est entre la galerie & l'appartement du Roi. Ceux qui n'ont point leurs entrées attendent-là que S. M. passe, & font les importans aux yeux des Provinciaux embarrassés. Le *Grand Commun* est un vaste bâtiment où logent & mangent les commençaux subalternes de la maison.

n'y en a plus dans cette maladie, & l'on peut aujourd'hui demander sans scandale *comment va votre Rhume*, comme on demande *comment va votre Fievre*. Le tems adoucit tout, & ce qui étoit une horreur, lors de la découverte de l'Amérique, est devenu de nos jours un accident auquel tous les honnêtes gens sont sujets. Vous parlez d'or, M. Brochure, dit le Chevalier; mais revenons à Belise. Eh bien, Belise, reprit le Colporteur, m'a payé assez mal des services que je lui ai rendus, pour que je ne sois point obligé de lui garder le secret.

Vous connoissez sa naissance; Niéce d'un homme en crédit alors, elle épousa un jeune guerrier qui joignoit une figure élégante à beaucoup d'esprit. Les services de son pere lui firent bientôt franchir la carriere, & au sortir des Jésuites, où la chronique prétend qu'il laissa des regrets, il eut un des plus beaux Régimens de France. L'Italie vit ses premieres armes. Belise à la veille de se voir séparée de son jeune époux, fondit en larmes. Le Comte marié depuis huit jours, oublia sa femme pour ne songer qu'à la gloire. Il partit; Belise inconsolable ne voulut plus vivre; elle joua les grands sentimens, demanda du poison; ses femmes lui apporterent du vin d'Alicante, elle le but, & vécut.

Les absens ont tort. Tandis que le Comte faisoit la guerre aux Corses, Belise chez-

choit à se consoler, & graces à ses charmes, elle n'attendit pas long tems. L'ordre de succession de ses Amans seroit trop long à vous rapporter ; elle essaya tout, moins par libertinage que par une inconstance de goût assez naturelle aux femmes de la Cour ; Prélats, musqués, Abbés austeres, importans à la mode, Acteurs, Chanteurs, Moines : & comme ses desirs ne faisoient acception de personne, elle ne dédaigna même pas de jetter le mouchoir sur la livrée. Belise vécut deux ans dans cet état de dissipation, que les femmes ont l'imprudence d'appeller coquetterie d'esprit, & à qui je donnerois un autre nom, si j'aimois à dire tout. Le Poëte *Roi*, & plusieurs autres chansonniers célebres, que Belise avoit rebutés, parce qu'elle ne leur trouvoit que de l'esprit, s'aviserent de la chanter. La Comtesse, piquée de voir ses aventures mises en Vaudevilles, réfléchit sur elle-même, & projetta, dans les premiers transports de sa fureur, d'entrer dans la Réforme.

Deux grands yeux bleus, un teint de lis & de rose, une bouche vermeille, une gorge d'albâtre, qui invitoit à la volupté, une taille élégante, dix-neuf ans, & qui pis est, beaucoup de tempérament... que d'obstacles à la réforme ! Belise avoit beau réfléchir sur l'indécence de sa conduite passée, elle se reprochoit en vain l'avilissement de ses goûts, elle rougissoit en vain devant

son cocher : rien ne pouvoit lui laisser longtems l'idée de la retraite. Ah, que les honnêtes femmes doivent être malheureuses, s'écria-t-elle en sortant de ses réflexions ! Ces mots en disent assez, & vous jugez bien que la Comtesse reprit son premier train de vie. Il est vrai qu'éclairée par le passé, elle mit plus de politique dans sa conduite, & qu'à l'avenir elle aima mieux s'exposer au désagrément de trouver des hommes *anéantis*, que de refuser aucun des auteurs qui venoient l'excéder par des propos présomptueux qu'ils n'étoient point en état de soutenir ; car

Messieurs les beaux esprits, d'ailleurs fort estimables,
Ont très-peu de talent pour former leurs semblables.

Belise devenue, par sa complaisance, l'idole du Parnasse, essuya toutes les *Dédicaces*, les *Madrigaux* & les *couplets à Témire*, dont l'essaim innocent des *Poëtes aux* de Paris venoit chaque jour payer ses faveurs. La Comtesse, excédée de plaisir & d'esprit, prit le parti d'aller passer la belle saison dans une Campagne solitaire, où elle comptoit n'avoir avec elle que ses femmes & un jeune Abbé qu'elle avoit pris pour l'aider dans ses lectures.

Le projet de Belise fut exécuté sur le

champ, soit vuide dans le cœur, soit satiété des plaisirs, soit une lueur de raison, la Comtesse partit sans regretter Paris. On étoit alors dans les beaux jours du mois de Mai, la nature animée respiroit par-tout la volupté : Belise alloit-elle s'enfoncer dans un bosquet, pour y rêver sur les douceurs de la solitude, elle appercevoit, sans les chercher, deux jeunes moineaux, qui du plaisir passoient aux caresses, & des caresses revoloient aux plaisirs. Ah, Paris! Paris! s'écria-t-elle, en voyant ce spectacle qui fait aisément des impressions sur un cœur tendre. L'Abbé méditoit aux pieds d'un arbre sur le livre *de la Nature*, ouvrage qui honore l'être suprême & n'humilie point les hommes. Malgré la profondeur des réflexions où ce livre l'entrainoit, les soupirs de la Comtesse l'arracherent à ses méditations, & se levant tout éperdu, il alla se jetter aux genoux de Belise qui avoit toujours les regards fixés sur les moineaux. L'attitude de l'Abbé surprit la Comtesse ; elle lui ordonna de se lever en l'accablant de tous les noms que mérite un domestique téméraire. Mon maudit Abbé connoissoit mieux Ovide que son bréviaire ; il insista, & ayant insolemment permis à ses mains de manquer de respect à Belise, il ne se releva que pour lui faire connoitre plus efficacement le plaisir que les deux moineaux goûtoient entr'eux. La Comtesse

s'emporta de plus belle ; mais l'Abbé, loin d'implorer sa grace, se mit dans le cas de mériter de nouvelles injures. Comme il étoit en train d'être insolent, & que Belise étoit d'humeur de quereller, elle le gronda jusqu'à quatre fois. L'Abbé, sensible alors aux choses désobligeantes qu'on lui disoit, demanda grace, & je présume que la Comtesse ne lui pardonna qu'avec peine. Les réflexions de la nuit ramenerent Belise à elle-même, & se soumettant pour jamais à sa destinée, elle retourna le lendemain à Paris, chassa l'Abbé dont l'esprit ne lui avoit plu que médiocrement, & rentra dans le monde comme une victime que le sort avoit condamnée à y être immolée.

La Comtesse s'étant trouvée dans un *souper fin*, où elle *périssoit d'ennui*, ainsi que tous les convives, feignit une *migraine horrible* pour avoir l'occasion de sortir, & demanda ses gens, il n'étoit que deux heures du matin, personne ne paroissoit. Le Marquis *de Sarzanne*, qui devoit toutes ses bonnes fortunes à l'adresse de son cocher, avoit toujours soin d'avoir avec lui cet homme intelligent ; il offrit sa voiture à Belise qui l'accepta, d'autant plus volontiers qu'elle ne connoissoit point le Marquis. A peine fut-on dans la voiture, que Sarzanne, sans s'informer de l'état de la migraine à laquelle il parut qu'il ne croyoit point, fit des propositions à la Comtesse qui hésita. Une

femme qui balance dans une pareille position, n'attend que l'instant de se rendre. Le Marquis s'en apperçut, & voulant prévenir la réponse de Belise, il commença à se débarrasser de son chapeau. La Comtesse qui vit où cette démarche alloit conduire Sarzanne, voulut l'arrêter, en lui disant qu'elle devoit être à deux pas de chez elle. Il est vrai, Madame, que vous n'êtes point fort éloignée de votre hôtel, mais, graces à l'art de mon cocher, nous n'y serons pas arrivés avant un bon quart-d'heure, & vous devez sentir qu'il faut beaucoup moins de tems... Encore un coup, s'écria Belise, vous n'y pensez pas, Monsieur, je vois déja ma porte, & avant deux minutes je suis chez moi. Cela pourroit être, Madame, répartit le Marquis; si vous aviez affaire à un cocher ordinaire, à un de ces ignorans qui ne connût point la marche nocturne; mais voyez de grace l'allure de ces chevaux, & comment mon cocher, en leur faisant faire la manœuvre du *Zigzag*, adoucit le mouvement de la voiture, & retarde la marche qu'il semble presser. Oh pour le coup, dit la Comtesse, voilà un de ces raffinemens auxquels je ne m'attendois pas, & je vous avourai que... Belise balbutia alors, & le Marquis reprenant son chapeau, lui dit, Madame, vous êtes chez vous. La Comtesse ne revint point de son étonnement, elle voulut engager Sarzanne à entrer, mais il

il s'excusa sur l'obligation où il étoit de reconduire d'autres Dames. Belise passa une nuit douce ; tel est l'effet du destin ; un plaisir vif précede toujours un grand mal. La Comtesse à son réveil s'examina, & ses découvertes la frapperent ; le Marquis, s'écria-t-elle, seroit-il assez mal-honnête homme ! ah ciel ! en quel état suis-je ? hola, quelqu'un. J'entrai dans le moment même, continua l'éloquent M. Brochure ; & comme j'avois été utile à Madame la Comtesse dans des occasions plus délicates encore, elle ne me laissa point douter de son petit accident. Je portai un billet de sa part au Marquis de Sarzanne ; celui-ci vint s'expliquer avec la Comtesse, & s'excusant de bonne foi sur l'ignorance où il étoit de sa situation, il s'en plaignit à la *Deschamps* de l'Opéra, qui rejetta ce malheur sur un *Ministre étranger*, lequel l'attribua à la *femme d'un Fermier Général* ; celle ci imputa la cause de cette indisposition à *un Guidon des Mousquétaires*, qui soutint qu'elle venoit d'une *Epiciere* du quartier, qui jura que depuis six mois elle ne parloit qu'au *Frere quêteur des Capucins* ; ce Religieux s'en prit vivement à *la Duchesse de* ***, laquelle protesta qu'elle ne recevoit chez elle qu'un *Abbé Portugais*, qui avoua qu'il avoit eu une conversation fort tendre avec *Mademoiselle Brillant* de la Comédie Françoise (*i*) ; l'Ac-

(*i*) On parlera d'elle à la fin de cet Ouvrage édifiant.

trice, pour se disculper, jetta la faute sur le *Marquis de C....* mais comme ce Seigneur avoit été tué à *Rosback*, les recherches n'allerent pas plus loin, & la *Généalogie* de la maladie, dont Belise venoit d'être frappée, demeura imparfaite. C'est ainsi que des titres consumés dans une incendie privent souvent des héritiers légitimes de l'avantage de connoître leur souche.

La Comtesse alarmée de son état, ne songea qu'au moyen de s'en tirer. Les premieres précautions alloient être prises, lorsqu'elle reçut de Lyon une Lettre de son mari qui l'informoit que dans quatre jours il seroit à Paris : ah, quel fâcheux contretemps, s'écria-t-elle, & comment me tirerai-je de ce pas! Le Comte m'estime, mais il est né violent, & je suis perdue s'il s'apperçoit de ma situation ; *s'il s'apperçoit de ma situation ?* Eh, comment pouvoir la lui cacher ? Comment me dérober à ses caresses ? Affecter une migraine, des vapeurs, une fievre ? Ces maladies feintes ne sont bonnes que pour deux ou trois jours : que devenir ? La mort seule peut me tirer de ce cruel embarras ! Sarzanne entra dans le moment ; la situation de la Comtesse le toucha, mais son imagination fertile en expédiens, lui suggéra bientôt un moyen qui la tira d'affaire. Je connois assez le Comte, dit le Marquis, pour aller au devant de lui : j'aurai dans mon carrosse la *Lachanterie*, la

petite *Chaumard*, & une autre veſtale de l'Opéra : ces créatures, agaçantes de leur naturel, ne manqueront point de faire à votre mari des prévenances auxquelles il ne pourra réſiſter ; il paſſera dans un Cabinet voiſin, il y aura un canapé ; &, malgré la ſanté de ces Filles bien conſtatée par *Pibrac* & *Morand*, la perle de nos Chirurgiens, il faudra qu'il tienne de l'une d'elles la maladie dont vous l'affligerez ce ſoir. L'idée eſt excellente, dit Beliſe, & vous méritez que je vous pardonne en faveur du conſeil.

Le Marquis ayant fait toutes les diſpoſitions conſéquentes à cet arrangement, monta en carroſſe avec ſes trois divinités qui, pleines d'une ſanté rare dans leur état, alloient porter un poiſon factice dans le ſang du pauvre Comte. On ſe rencontra à *Eſſone*. Quoique le Comte fût enchanté de l'attention du Marquis, il ſongea moins à l'en remercier, qu'à faire ſa cour aux trois Nymphes du *Magaſin* de l'Académie Royale de Muſique ; mais comme il portoit l'équité juſques dans ſes déſordres, & que d'ailleurs il n'auroit pu donner la préférence à l'une de ces Filles ſans faire injuſtice aux deux autres, il voulut aſſez plaiſamment que le ſort décidât de ſes plaiſirs : on fit venir des dez, & la chance tomba ſur la *Lani* ; c'eſt préciſément celle que j'ai oublié de nommer. L'entretien fut long, & probablement

fort tendre ; le Comte en désordre , & la *Lani* échevelée , furent des témoins parlans de la scene qui venoit de se passer. Belise , malgre ses inquiétudes , rioit en secret du piege qu'on tendoit à son mari , lorsque celui-ci , sortant de sa Chaise , se jetta dans ses bras. De ces premiers momens affectueux & passionnés , on passa à la table , & de la table au lit ; rien ne doit scandaliser ici le Lecteur austere ; un mari , malgré la singularité du fait , peut quelquefois coucher avec sa femme. Le Comte , qui avoit réparé les dépenses qu'il avoit faites à Essone , par une grande consommation de pistaches embrées , & d'autres drogues artificielles , qui ne font honneur ni à la modération des femmes , ni à la complexion des hommes , fut très-empressé auprès de Belise : on joua de part & d'autre l'amour , les tendres soupirs & les doux évanouissemens. Le lendemain se passa , de la part du Comte , en devoirs & en visites de bienséance ; la nuit vint , & Belise se trouva entre les bras de son mari. J'osai , remarqua le Colporteur en s'interrompant , lui conseiller de parler alors ; elle me crut , & voici ce qui arriva.

La Comtesse passa toute éplorée dans le Cabinet de jour de son mari , elle le trouva enséveli dans une rêverie profonde ; l'aspect de Belise le démonta , & ne sçachant trop comment il pourroit se débarrasser d'el-

le, il lui montra des plans, des projets de Tactique & des mémoires, d'où dépendoit disoit-il modestement, le destin de l'Etat. L'Etat ne m'est rien, s'écria Belise en pleurs, & je ne suis pas assez stupide pour lui préférer mon honneur & mes jours. Avez-vous pu, sans rougir, me réduire à la triste situation où je suis. Que voulez-vous dire, Madame, repartit le Comte d'un ton d'étonnement affecté ? Ce que je veux dire, Monsieur, repliqua Belise, ce que je veux dire ? ah ! pouvez-vous l'ignorer, & deviez-vous traiter ainsi une épouse qui vous adore, & qui, depuis trois ans, livrée aux pleurs les plus amers, a compté pour perdus tous les momens qu'elle n'a point passés avec vous ? Ah ! pardon, mille fois pardon, adorable Belise, s'écria le Comte en se jettant aux genoux de sa femme ; un ami vient au devant de moi avec une fille aimable, elle m'agace, & trois ans de retenue ont été démentis par l'erreur d'un instant. Quoi ! reprit la Comtesse, aux portes de Paris, & au moment de me revoir, vous allez vous jetter imprudemment entre les bras d'une créature. Ah, Comte ! Qu'il faut vous aimer pour vous pardonner des écarts aussi affreux ! Oubliez tout, ma chere Belise, repliqua le Comte, & soyez persuadée que la tendresse la plus vive réparera une faute dont vous me voyez confus. Levez-vous, lui dit la Comtesse, en lui ten-

dant une main qu'il baisa mille fois. Et comme cette digne femme voulut être généreuse jusqu'au bout, il fut convenu qu'il ne seroit plus question de cette fatale aventure, & que chacun d'eux de son côté prendroit dans le secret toutes les précautions qui pourroient lui en faire perdre le souvenir. La Comtesse, qui connoissoit la variété de mes talens, me confia la santé de son mari, & un Chirurgien habile eut soin de la sienne. Après un mois, nous mîmes l'un & l'autre, ces deux époux, dans le cas de se réunir, & tout le monde fut content, nous autres d'avoir gagné de l'argent, le Marquis de Sarzanne d'avoir réparé ses torts, Belise d'en avoir imposé aussi finement au Comte, & celui ci de retrouver une femme tendre & indulgente qui lui fit abjurer pour jamais l'Opéra & ses innocentes Vestales. Ce dernier parti ne nuisit point aux affaires, car une explication avec la *Lani* auroit pu déranger toutes nos mesures, supposé, comme cela peut arriver quelquefois, que la santé de cette Danseuse n'ait pas été suspecte, on le croyoit d'autant plus qu'elle n'avoit pas encore eu le Comte de ***, Gentilhomme Piémontois, que l'école avide de S. Côme n'a vu partir de Paris qu'à regret.

Il faut convenir, dit le Chevalier, que cette aventure est admirable, & que Brochure parle comme les livres qu'il vend.

Vous avez donc, reprit Madame de Sarmé, connu le Comte de ***. On ne peut davantage, Madame la Marquise, répondit le Colporteur ; j'ai servi long-temps le mari & la femme, sans que l'un se doutât des services que je rendois à l'autre : mais comme ils me payoient tous deux fort mal, je m'avisai de leur jouer un bon tour : je les fis, pour me venger, coucher l'un avec l'autre en bonne fortune. Eh, comment cela, répartit le Chevalier ? Par l'effet de mon art, repliqua gravement M. Brochure.

Le Comte de ***, dont la fortune ne consistoit alors qu'en espérances, étoit venu à Paris pour y chercher une héritiere. Il avoit un grand nom auquel il joignoit de l'esprit & le talent d'en imposer. Mademoiselle de V ***, qui vivoit sous la tutelle d'un Oncle qui l'avoit mise en couvent, c'est-à-dire, à une école où l'on apprend bientôt qu'on est née pour un mari ; cette jeune personne entra dans le monde, vit le Comte de ***, & tous deux se plurent, sans s'étudier trop. Le mariage suivit de près la premiere déclaration. Le Comte, qui avoit épuisé presque tous les plaisirs de Paris, & qui craignoit avec trop de raison que sa femme voulût, ainsi que lui, parcourir le monde, prit le parti de retourner en Piémont, où la destinée avoit dit qu'il verroit accomplir son horoscope. La jeune Comtesse fut à peine arrivée, que

tous les vœux des courtisans lui furent adressés, elle les écouta tous, en rendit quelques-uns heureux, & fit le désespoir du Comte qui avoit le malheur d'être jaloux. Le peu de précaution que Madame de *** prenoit dans les infidélités qu'elle faisoit, porta le Comte à des excès qui étonneroient ailleurs que dans un Italien. Le Comte las de se contraindre, abandonna, pour ainsi dire, sa femme à elle-même; mais comme il ne vouloit point s'afficher dans sa propre patrie il prit le parti de retourner à Paris, où il se proposoit d'ailleurs de se venger sur les Nymphes liriques des affronts que sa femme lui faisoit? car tout homme de condition qu'il étoit, il connoissoit assez peu le monde pour prendre ces miseres au tragique. Comme je fournissois l'hôtel où ils logeoient, j'eus bientôt occasion d'en être recherché; je vendis des livres au mari, & portai des lettres à la femme. Ce manege, dont les détails ne méritent pas d'être approfondis, dura pendant deux mois; & comme j'étois fort mécontent de l'un & de l'autre, j'allois tous les jours dans l'hôtel sans passer dans leur appartement. Madame de ***, qui étoit devenue, au bal de l'Opéra, amoureuse folle d'un jeune Anglois qui effaçoit, par le faste de son luxe, tous ceux de sa Nation qui brilloient à Paris, crut que je

pourrois

pourrois la servir dans cette intrigue où elle avoit à redouter la jalousie furieuse, non pas de son mari qui ne s'en soucioit plus, mais d'un Baron Allemand qui la tyrannisoit, & qui prétendoit avoir le droit d'agir de la sorte. La Comtesse m'appella, & après m'avoir peint, avec un emportement marqué, sa flamme & son embarras, je lui promis qu'avant deux jours elle auroit une entrevue avec son Anglois dans une des chambres que j'ai, pour le bien du service, dans chaque quartier de Paris. Je sortois à peine de l'appartement de Madame de ***, que son mari m'appella. Comme je pensai qu'il vouloit des livres, je lui présentai un Ouvrage qui venoit de paroître sous le titre des *Délices du sentiment;* c'étoit un petit Roman du *Chevalier de Mouhy*, divisé en quatre gros Volumes aussi pesans que l'esprit de leur auteur. A l'aspect de ces énormes brochures, le Comte s'emporta vivement, & après avoir déclamé contre la police, les Censeurs, les Papetiers, & les Imprimeurs, il attaqua le corps auguste des Auteurs, des Colporteurs & des Lecteurs, & soutint, dans sa colere, que tous ceux qui imprimoient, colportoient, vendoient & lisoient les Œuvres de l'éternel *Chevalier de Mouhy*, étoient des gens à pendre.

La fureur du Comte, que rien ne pouvoit calmer, m'engagea à prendre congé de lui, mais il me retint, sous prétexte qu'il avoit

un secret important à me confier ; & par une manie que je n'ai jamais pu concevoir ; il me fit jurer, avant qu'il s'expliquât, non pas de lui garder le secret, mais de ne vendre jamais aucun Ouvrage du *Chevalier de Mouhy*. Comme ce serment ne pouvoit me nuire, je le fis de bon cœur. Le Comte s'assied alors, & me tendant une chaise qui étoit à côté de son fauteuil, il me prit les mains, & me les serrant affectueusement : toi seul, mon cher Brochure, me dit-il, toi seul peut me sauver la vie. Vous m'effrayez, Monsieur le Comte, lui répondis-je, achevez de grace. Tu connois, mon cher ami, reprit M. de ***, la petite *Hus* du Théatre François, je l'adore, je crois qu'elle m'aime ; mais un maudit Financier l'obsede, & affectant une vive tendresse pour deux enfans dont il croit être le pere, il ne sort point de chez sa maîtresse, & l'assomme du poids de sa paternité. Imagine, mon cher Brochure, le moyen de me procurer une entrevue avec cette aimable Actrice, & compte sur les effets de ma reconnoissance.

Ce que vous me proposez-là, repris-je, est très-difficile : ce Financier est Receveur Général des parties casuelles ; il est de l'Académie des Inscriptions ; & sa maîtresse est Comédienne : voilà, Monsieur, trois grands obstacles que je ne me promets pas de vaincre. Mais que peuvent avoir, reprit

le Comte, de commun ſes titres & la profeſſion de ſon amante avec ma paſſion? Ecoutez, repartis-je, & vous le ſaurez.

Cet homme, comme Receveur Général des parties caſuelles, a la nomination de trente emplois, ceux qui ſont remplis par des Commis caducs, ſont brigués par des ſurnuméraires, & ce ſont préciſément ces Employés expectans, qui, voulant mériter ſes bonnes graces, font jour & nuit le guet devant la maiſon, & dans les rues voiſines. L'eſpoir d'une place rend tous ſes garçons *écrituriers* vigilans, & il n'eſt guere poſſible de les trouver en défaut. Le Financier eſt de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres : ſi vous me demandez pourquoi, je prendrai la liberté de vous renvoyer à ſon Cuiſinier, qui vous le dira. Cette qualité inonde ſa maiſon des petits Auteurs paraſites & de vieux *Savantas* qui font dans l'intérieur ce que les Commis ſurnuméraires font au dehors ; la Demoiſelle eſt enfin Comédienne, & par conſéquent ſoupçonnée d'infidélité. De là vient que ſon amant tient à ſes gages la *Lamotte* & la *Fleuri* (*k*), deux Douairieres de l'Univers, & duegnes incommodes ; l'une demeure dans la maiſon, &

(*k*) La premiere de ces Femmes s'eſt retirée de la Comédie, & l'autre de cette vie ; elles étoient les *Pourvoyeuſes* du feu Maréchal de Saxe. La Lamotte avoit le département de Paris, & la Fleuri celui des Provinces.

l'autre à côté. Jugez, Monsieur, s'il est aisé de surmonter ces trois obstacles réunis. J'avoue que tu m'effraies, reprit le Comte; mais j'ai confiance en toi. Je vais, répondis-je, tâcher de remplir votre espoir; mais souvenez-vous que je ne vous promets rien. Ma batterie étant disposée, je retournai deux jours après chez le mari & chez la femme; & ayant fait à chacun d'eux une histoire assez plausible, j'assignai pour le même jour le rendez vous dans une chambre, rue de Seine, que je louois depuis quatre ans de Fréron, pour ces sortes d'expéditions clandestines. Votre aimable Anglois, dis-je à la Comtesse, doit s'y rendre : mais comme le Distillateur *le Lievre*, qui est le propriétaire de la maison, est un homme indiscret, je vous préviens que vous y ferez sans lumieres; venez à six heures précises à quelques pas de là, j'irai vous prendre pour vous remettre entre les bras de l'amour. Elle de me remercier tendrement, & moi de sourire. Je passai, sans dire mot, chez le Comte, à qui je fis le même compliment. Ah! je savois bien, mon cher Brochure, s'écria t il, que tu avois trop d'intelligence pour ne point te tirer de ce pas : va, mon cher, je ferai exact, mais compte sur ta fortune.

L'heure du rendez-vous arriva; j'introduisis le Comte avec un air mystérieux, & je le priai de parler si bas qu'il ne pût être

entendu. Mon homme ne fut pas plutôt niché dans son cabinet à bonnes fortunes, que je descendis pour aller chercher la Fausse Actrice. Aussi-tôt que je parus aux yeux de la Comtesse, elle ne put s'empêcher de s'écrier, y est-il ? Pouvez-vous en douter, lui répondis-je ? Il vous attend avec l'impatience la plus vive. A ces mots Madame de *** sortit de sa voiture, & prit mon bras. Je la conduisis dans la chambre où le prétendu Anglois l'attendoit, & je me retirai dans un cabinet voisin où je me barricadai à tout événement. Une simple cloison séparant les deux appartemens, je m'approchai doucement pour ne pas perdre un mot d'un entretien qui devoit être singulier. Les premiers transports éclaterent de la part du Comte qui, ne se possedant plus, jetta, autant que j'en pus juger, la fausse Actrice sur un sofa, témoin remuant des plaisirs que cet aimable couple y goûta. Non, de ma vie, disoit le Comte hors de lui-même ; je n'ai joui d'un moment plus doux, & je viens de connoitre la volupté pour la premiere fois. Ces mots prononcés d'une voix entrecoupée, ne permirent point encore à la Comtesse de reconnoitre son mari : l'illusion dans laquelle Madame de *** étoit, la perdit ; elle parla, & quoique les choses tendres qu'elle disoit dussent la faire méconnoitre par son époux, le son de sa voix la trahit, & le Comte interdit demeura

penſif en la reconnoiſſant. Madame de ***, indigné de ne point voir le prétendu Anglois répondre à ſes careſſes, lui demanda d'où provenoit l'air froid qu'il lui montroit ; où ſont donc, mon cher Sidnei, lui diſoit la Comteſſe, où ſont les tranſports que vous faiſiez éclater tout-à-l'heure, & que faites-vous ſuccéder à l'amant le plus tendre ? Un mari, Madame, repliqua vivement M. de ***, & un mari outragé qui va vous immoler à ſa fureur. La Comteſſe, qui préféra ſes jours à ſa gloire, jetta les hauts cris, & demanda du ſecours. Fréron, qui étoit au deſſous, fut attiré par le bruit, il entra dans la chambre que j'avois oublié de fermer ; M. de ***, croyant que c'étoit moi, ſe jetta ſur lui, & le laiſſa preſque mort ſur la place ; ſes plaintes firent connoître au Comte qu'il s'étoit mépris, & après avoir fait venir une lumiere, il reconnut le héros de l'Ecoſſaiſe expirant ſur le plancher. Eh quoi ? c'eſt toi, faiſeur de feuilles, lui dit le Comte étonné. Eh oui, Monſeigneur ! voyez dans quel état vous venez de me mettre ! C'eſt après demain le vingt du mois ! que dira le Libraire *Lambert*, ſi je ne lui délivre pas ce ſoir le paquet d'injures que je lui vends tous les dix jours : ma femme eſt groſſe, n'importe de qui : j'ai quatre enfans, ou prendre du pain ? On ne mange point ici avec l'honneur, & quand cela feroit vivre,

je n'en mourrois pas moins de faim ; il faut donc pour soutenir ma famille que je devienne coquin par besoin ; il vaut mieux l'être dans mon grenier que sur les grands chemins, & j'aime mieux être *Fréron* que *Mandrin*. Va, repliqua le Comte, l'un vaut l'autre ; leve-toi, voilà dix écus, fais-toi penser. Reviendrez-vous demain, Monseigneur, lui demanda l'effronté écrivassier ? Non, répondit le Comte, mais si tu veux que je te laisse aujourd'hui avec un bras de moins pour la même somme, tu peux parler, tu ne perdras pas à ce marché, & le public y gagnera sûrement.

Fréron, satisfait de sa journée, descendit comme il put, & s'enivra le même soir avec les amis de sa femme. Le faiseur de feuilles ne fut pas plutôt sorti, que la Comtesse, qui s'étoit cachée pendant toute la conversation, leva sa coëffe, & voulut prendre un ton plaisant sur la surprise prétendue affectée qu'elle faisoit à son mari ; mais celui-ci n'en fut point la dupe, & la prenant assez rudement par le bras, il la força de sortir & d'entrer dans un fiacre qu'il avoit pris pour qu'on ne reconnût point son équipage. La Comtesse monta en tremblant, & demanda d'une voix expirante où on vouloit la mener. En Angleterre, Madame, en Angleterre, répondit le Comte, vous verrez-là tous les Sidnei du monde. Je croyois, répartit Mada-

me de ***, en affectant un ton meilleur ; que vous me meniez à la Comédie Françoise. Et pourquoi, s'il vous plait, repliqua le Comte, pour y voir, répondit-elle, toutes les *Hus* de l'Univers. La repartie eſt bonne, dit le Comte, & mérite que je te faſſe grace. Madame de ***, pénétrée des ſentimens de ſon mari, ſe jetta à ſon cou ; tout fut oublié ; & le reſte de la ſoirée ſe paſſa en choſes extraordinaires : les deux époux ſouperent enſemble ; & ce qui étonnera à Paris, où une pareille familiarité eſt indécente, ils coucherent dans le même lit, ſe réveillerent contens, & ſe promirent l'un & l'autre de réaliſer l'erreur de la veille par le moyen d'un Agent moins perfide que moi.

Mais en effet, dit Madame de Sarmé, cette aventure devoit vous mériter une correction. Auſſi s'en eſt-il fort mal trouvé, je penſe, reprit le Chevalier. Monſieur le Chevalier penſe mal, repliqua le Colporteur, & toute la colere du Comte s'eſt étendue ſur Fréron : d'ailleurs je ſuis un homme public, & quand on porte à ſa boutonniere le ſceau de la police, on ne craint ni pour ſes épaules ni pour ſes oreilles. La vieille Ducheſſe D***, dont j'avois divulgué un jour une Hiſtoire aſſez ſinguliere, s'aviſa de charger ſon écuyer du ſoin de me corriger : mais ce réparateur des torts eut lieu de ſe repentir de ſa miſ-

sion, & la perte de sa place qui de l'écurie pouvoit le conduire au lit de sa maitresse, suivit sa témérité. Et quelle étoit cette aventure, demanda la Marquise. On ne peut rien vous refuser, Madame, reprit Brochure ; la voici.

La Duchesse D *** est, comme personne ne l'ignore, une de ces Femmes dont le nom sali par le libertinage est devenu une injure. Lassée d'avoir cherché à épuiser Paris, elle résolut l'année derniere d'aller passer les beaux jours du printems dans une de ses terres de Picardie. Je ne vous dirai pas ce qu'elle fit à cette Campagne ; vous saurez seulement que ses quatre chasseurs en moururent, & que l'Evêque d'Amiens interdit le Curé du lieu, ses deux Vicaires, & un couvent de Grands Carmes, que dans sa jeunesse elle avoit fondé par précaution, à une portée de fusil de son Château. Le scandale étant au comble, la Duchesse partit seule dans sa chaise, & n'ayant devant elle qu'un valet de chambre qui couroit. Le jour commençoit à tomber, lorsqu'elle traversa la Forêt de Senlis ; un voleur armé arrêta le postillon, & passa de là auprès de la Duchesse, à qui il fit le compliment d'usage chez ces Messieurs. Cette Dame effrayée tira sa bourse, sa montre & ses boucles d'oreilles qu'elle donna au voleur. Celui-ci avoit examiné avec soin la Duchesse, tandis qu'elle étoit occupée à se

dépouiller, & lui trouvant un reste d'agrémens, il lui offrit la main le plus poliment du monde, pour l'engager à descendre. Madame de ***, qui ne devinoit point où cela devoit la mener, fit quelques résistances qui augmenterent l'empressement du voleur ; elle descendit enfin toute tremblante, & suivit cet homme dans un bocage qui étoit à quelques pas du chemin : c'est-là qu'ayant placé la Duchesse sur un lit de gazon formé par les mains de la Nature, il la fit passer de la crainte à la volupté. Madame de ***, livrée toute entiére au plaisir qu'elle ressentoit, s'écria dans un de ces moments où l'ame va s'anéantir, *ah, cher Voleur !* Celui-ci fit les choses de fort bonne grace, aux vols près qu'il ne rendit point ; & la Duchesse, contente d'avoir trouvé une aventure heureuse dans une circonstance où elle craignoit pour ses jours, reprit dans sa chaise le chemin de Paris : & comme elle est par naissance, ses mœurs, & l'histoire de sa vie, au dessus des préjugés, elle raconta le même soir cette anecdote à *Cléon* qui me la rendit le lendemain pour en faire mon profit. Parbleu, dit le Chevalier, *Cléon* n'avoit pas besoin de ton canal, & l'aventure étoit en bonnes mains pour aller loin. Quel est donc cet homme, demanda Madame de Sarmé? C'est une *Espece* dont je laisse le soin à Brochure de vous faire les honneurs.

Cléon, puiſque Madame la Marquiſe eſt curieuſe de le connoître, eſt l'homme le plus laid & le plus méchant de Paris ; le *ſignalement* eſt court, mais il eſt exact, & d'après lui, Madame reconnoîtroit mon Cléon parmi deux mille hommes. Fils d'un Notaire qui a porté ſa fortune fort loin, puiſqu'il eſt mort Doyen de ſa Communauté, il a eu une éducation honnête qui l'a mis en état de ſe faufiler de bonne heure dans le grand Monde, où il a porté le talent que la corruption du ſiecle y a rendu le plus eſtimable ; je parle du *perſifflage*, eſpece de jargon, où, ſous le maſque de la politeſſe & des égards, le farcaſme inſolent & la maligne ironie triomphent. Lié par ſon caractere avec le Comte D ***, Seigneur aimable, qui ſeroit l'homme de France le plus recherché, s'il avoit en bon eſprit ce qu'il a en ſaillies & en épigrammes ; Cléon s'eſt étayé de lui pour faire la guerre au genre humain : les Grands, les Filles & les Auteurs, paſſent tous les jours en revue devant eux, & leurs Jugemens toujours défavorables à ceux que leur méchanceté a cités à leur tribunal, effraient les plus déterminés. J'en appelle au célebre *Piron* qui, ne voulant plus aller dîner chez le Comte D ***, dit que ſon Hôtel étoit une *Tournelle* (*l*), dont Cléon étoit le *Bourreau*.

(*l*) Chambre du Parlement où l'on Juge des Criminels.

Les gens de lettres qui le craignent, ont la baſſeſſe d'aller lui lire leurs Ouvrages, & d'implorer ſa voix. Cléon, qui a acquis dans le commerce des Auteurs une ſorte de Littérature, décide d'un ton deſpotique qui en impoſe ſouvent aux hommes les plus éclairés.

Partiſans de tous les ſpectacles, il fréquente aſſiduement tous les théatres; il a ſa place marquée dans les foyers, & dès qu'il parle, nos jeunes étourdis s'aſſemblent, & la populace littéraire l'environne : l'ariſtarque prononce alors & condamne. Il eſt à remarquer qu'il n'a jamais dit du bien que des Morts. Nouvel *Areun* du Parnaſſe, il cherche à ſe faire un nom, & il y réuſſit par ſes horreurs. Jugez de lui; Madame, par la peinture que Greſſet en a faite dans ſon Méchant; *Cléon* n'eſt point ſon nom, le Public le lui a donné depuis que Greſſet la nommé ainſi dans ſa Comédie, & le perſonnage que je vous peins eſt Dut **. Ah, ciel! s'écria la Marquiſe, je ne connois rien autre; n'eſt-ce pas ce grand homme mal fait, qui, portant une groſſe lorgnette, ſemble inſulter tous ceux qu'il regarde. Habillé le matin en *Portefaix*, vêtement qu'il ne devroit jamais quitter, parce qu'il va très-bien à l'air de ſon viſage, il court tout Paris, & par une mal-adreſſe ſinguliere, il ſe fait voir pour rien. C'eſt un ſot, reprit le Chevalier, j'ai payé le Rhinocéros, & cet animal n'é-

toit assurément pas meilleur à voir que lui. Eh, que fait cet homme, répartit la Marquise ? Des méchancetés, repliqua Brochure ; Voyez, Madame, le Recueil d'estampes que je viens de vous laisser, vous y trouverez son portrait avec quatre vers qui le désignent très-bien. Ouvrons, dit le Chevalier ; ma foi, c'est lui-même, lisons :

Sans nom & sans Etat, son impudente audace,
L'a fausilé parmi les Grands ;
Mais à quel titre a-t-il merité cette place ?
S'il cesse de médire, il n'a plus de talens.

Croiriez vous, reprit Madame de Sarmé, qu'on m'a voulu persuader que cet homme avoit des femmes. De celles qu'on paie, repliqua le Chevalier, & qui courent les rues comme les fiacres. Non, Monsieur, répondit la Marquise, des Femmes de spectacles. Cela revient à peu près au même, repliqua le Chevalier ; mais si vous en exceptez cette grosse Actrice de la Comédie Italienne, qui ressemble à la croix de S. Louis, que tout le monde veut avoir, & dont personne ne se soucie, je ne sçache pas qu'il ait eu aucune Femme de théatre ; d'ailleurs, ces sortes de bonnes fortunes sont si peu importantes & si communes, que le Cléon n'en seroit pas plus estimable, quand

il auroit épousé toutes les Veuves des quatre théatres de Paris.

Je laisse parler M. le Chevalier, parce qu'il parle bien, reprit Brochure d'un ton anodin : mais je sais qu'il a eu une Femme de distinction ; & vous cesserez de hausser les épaules, si vous daignez m'entendre.

Cléon, puisque vous continuez à lui donner ce nom, a eu de bonnes fortunes ; croyez-en un témoin occulaire. J'avois alors l'honneur d'être le Facteur de Madame la Marquise de ***, & j'ai porté cinquante de ses Lettres à Cléon. Quoi ! cette belle Femme auroit eu ce Magot, répartit Madame de Sarmé, cela est incroyable. Mais non pas impossible, comme vous allez le voir, répondit le Colporteur : la Marquise de *** avoit perdu beaucoup au *Berlan ;* sa parole engagée à deux gros Allemands qui ne vouloient se payer que de bonnes raisons & d'argent comptant, exigeoit qu'elle satisfit le lendemain. Tous les coffres des Notaires de Paris lui furent fermés, & le Pere de Cléon, par qui elle termina ses courses, fut aussi inflexible que ses confreres. La Marquise de *** sortoit désespérée, lorsque Cléon se trouva à côté d'elle, & lui offrit la main pour monter dans sa voiture. Madame de ***, prétextant qu'elle avoit des affaires importantes à lui communiquer, l'engagea de monter avec elle. Cléon enchanté de la proposition ; débuta par un

compliment honnête ; l'habitude où il eſt de dire des choſes déſagréables, lui donnant un air embarraſſé quand il faut être poli, il eut en parlant à la Marquiſe de ***, une contenance déconcertée, qui paſſa pour de l'amour dans l'eſprit de cette Dame très-grande connoiſſeuſe d'ailleurs. La Marquiſe, qui crut avoir ſubjugué Cléon, lui parla de ſes beſoins, & d'un certain Contrat ſur la Ville qu'elle vouloit hypothéquer pour y ſatisfaire. Le méchant, qui a une charge de payeur des rentes, fut charmé de trouver cette occaſion ; il prit le Contrat dont perſonne ne vouloit, par la crainte que la diminution des intérêts avoit généralement répandue, & promit de revenir l'après-midi remettre à la Marquiſe la ſomme dont elle avoit beſoin pour acquitter ſa dette. Cléon tint effectivement parole, il entra avec un ſac d'or : la Marquiſe nonchalamment couchée ſur une chaiſe longue, rêvoit à ſon malheur. Cléon, qu'elle affecta de ne pas voir, profita de cette feinte, & lui donna un baiſer ; cette premiere careſſe en amena une ſeconde, & le méchant fut heureux avant d'avoir mis bas ſon ſac. La bonne Dame cria à la ſurpriſe, ſe plaignit amerementde la méſalliance, compta ſon or, & ſe conſola dans les bras de Cléon à qui elle a donné la réputation d'un merveilleux. Soit habitude de voir le même homme, ſoit crainte de rougir en congédiant celui que

l'on a rendu heureux, la Marquise vécut près de quatre mois avec Cléon. Ce commerce auroit même duré plus long-tems, si une indiscrétion de ce payeur des rentes n'eût mis le comble à son insolence.

Obligé de faire un voyage de quelques semaines, Cléon revenoit à Paris, lorsque se trouvant à *Maux*, il demanda à dîner à l'*Ours*, Auberge où il n'y a pas plus de sûreté pour la santé que pour la bourse. L'hôte lui proposa de passer dans la chambre d'un homme de condition, dont les terres étoient dans le voisinage, & que la goutte retenoit chez lui. Cléon, qui n'aimoit point à manger seul, parce qu'il lui falloit des victimes à immoler, se mit à table avec l'étranger qui, cachant ses marques de distinction, affectoit la bonhommie d'un Seigneur campagnard. Cléon s'appercevoit que cet homme connoissoit & la Cour & Paris, lui demanda très-indiscretement par qui la Marquise de *** étoit alors entretenue. Par moi, répondit sèchement ce Gentilhomme. *En ce cas*, reprit Cléon, sans s'émouvoir. *nous sommes deux*. Apprenez, faquin, repliqua l'homme de condition, à respecter ma Femme. Le méchant, sans paroître interdit, prit un cure-dent, se leva d'un air aisé, & dit en s'en allant : *parbleu, je ne m'en doutois pas.*

Le Marquis, instruit de la conduite de sa Femme, arriva à Paris le même soir, consigna Cléon au Suisse qui le nomma au signalement,

gnalement, & passa dans l'appartement de Madame qui, voulant imiter l'exemple de toutes celles qui trompent leurs maris, sauta au cou du Marquis à qui elle reprocha tendrement la longueur de son absence ; mais celui-ci, ne voulant point jouir de la perfidie de sa femme, se contenta de la prier de s'épargner ses caresses. Quoi, Monsieur, lui dit elle : Point de propos, Madame, répondit le Marquis, je sais tout ; voyez tout l'Univers, c'est moi qui vous en conjure de la meilleure foi du monde, mais faites-moi la grace de chasser un impudent que le Suisse a reconnu d'abord au portrait que je lui en ai fait. Adieu, Madame, je retourne dans mes terres, comptant sur la grace que je vous demande. La Marquise de *** rougir, & ne doutant point que le méchant avoit été indiscret, elle renouvella elle-même la défense que son mari venoit de faire au Suisse ; mais toutes ces précautions étoient inutiles, Cléon s'étoit jugé le premier, & flatté d'une anecdote qui rendoit sa méchanceté plus célebre, il en fit l'Histoire du jour, & le Poëte *Moncrif* en composa une *Romance* qui a eu un succès égal aux *moyens de plaire* de cet Académicien ; Ouvrage admirable qui renferme des secrets dont l'Auteur a oublié de se servir. Mais sçavez vous, Marquise, dit le Chevalier, que Brochure a l'épigramme en main & qu'il s'en faut très-peu qu'il ne soit un Cléon.

Diriez-vous bien, reprit le Colporteur que, malgré tous les traits que je viens de vous rapporter de cet homme, il y a des gens dans le monde qui veulent soutenir qu'il n'est point méchant. Je me défierois beaucoup, reprit Madame de Sarmé, du caractere des personnes qui penseroient ainsi : méfiez-vous donc de Mademoiselle *Gautier* de la Comédie Françoise, vous sçavez qu'elle a de l'esprit. Cléon ayant immolé toutes les victimes qui étoient dans le foyer, vint à notre Actrice qu'il essaya de persifler. Quelqu'un, qui l'entendoit, dit, ne l'écoutez point, Mademoiselle, c'est un méchant. Lui méchant, s'écria l'Actrice ? Vous vous trompez, il n'en a pas l'esprit, & son seul talent est de faire croire qu'il l'est, pour jouir du mérite barbare de se rendre redoutable aux sots. Cléon, confondu, fit une pirouette sur le talon, & ne parla de sa vie à la Gautier. Eh, qu'est devenu la Marquise de ***, reprit Madame de Sarmé, on n'en entend plus parler ? Il y a long-tems, Madame, répondit le Colporteur, que, retirée du grand monde, elle s'est mise dans le commerce ? La Marquise de *** dans le commerce ? Va, tu n'y penses pas, mon pauvre Brochure, repliqua le Chevalier ; une femme de son nom ne donne point dans ses miseres-là. Excusez-moi, Monsieur, répondit le Colporteur, c'est un commerce honorable que toutes les femmes de la Cour font, ou vou-

droient faire. Je ne vous entends point, répartit Madame de Sarmé. Vous m'entendrez, Madame, poursuivit Brochure, si vous daignez m'écouter.

Vous sçavez, Madame la Marquise, qu'il y a dans le monde quatre sortes de réformes que les femmes, qui ont vécu, embrassent quand elles veulent faire une fin.

Les unes tiennent Bureau de littérature, & Bercail de beaux-esprits; c'est chez elles que les auteurs qui desirent une célébrité passagere, doivent aller lire leurs productions éphemeres; c'est-là enfin où l'amour propre, en lunettes, décide du sort des pieces, & de la vogue des ouvrages. Tel étoit autrefois l'Hôtel de Rambouillet frondé si justement par Boileau, & telle étoit de nos jours la maison de Madame *de Graffigny*, qui, à force de voir des gens d'esprit, s'imagina qu'elle en avoit, & achera d'un Abbé *les Lettres Peruviennes* qu'elle osa publier sous son nom en 1748. Les petits bénéfices qu'elle fit sur cet ouvrage, lui donnerent l'envie d'en acheter un second; mais un autre Abbé, plus généreux, lui fit présent de la piece de *Cénie* qui étoit d'abord en vers, & qu'il mit en prose pour obliger cette Dame prétendue bel esprit (*m*);

(*m*) Il est si vrai que *Cenie* fut originairement faite en vers, que, malgré le soin que l'Auteur a pris d'en

tous ceux qui ont connu Madame de Graffigny à la Cour de Lunéville, ne m'accuseront point d'injustice dans le portrait que je vous en fais, & comme elle avoit soixante ans, lorsqu'elle voulut être auteur, elle auroit pu dire avec le *Metromane* de Piron :

Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva,
Et j'avois soixante ans quand cela m'arriva.

Mais, reprit la Marquise, toutes les maisons où l'on reçoit les gens de lettres, ne sont point à dédaigner. Je suis bien éloigné de le penser, repliqua Brochure, Madame *Joffrin*, que l'auteur de la Comédie des *Philosophes* avoit osé tourner en ridicule à la premiere représentation, est une Dame respectable, dont tout Paris embrasse la défense, & le plat auteur de cette rapsodie déshonorante, fut obligé de supprimer cette scene dont l'horreur ne rejaillissoit pourtant que sur lui; mais suivons nos réformes.

D'autres prennent le parti de la dévotion, & cabalent pour Dieu contre le pro-

rompre la mesure, il en est resté encore 83 entiers, & même des vers de maximes; or Madame de Graffigny avant avoué qu'elle n'en avoit jamais fait je demande à ses partisans si Cénie est son ouvrage. Nous avons deux imitations en vers de Cenie, mais elles sont fort au dessous de l'original.

chain ; ardentes à prier, violentes à médire, elles ne manquent point un exercice pieux où elles peuvent être vues, mais elles feront gémir un malheureux artisan qui attend après son salaire ; mises uniment, mais avec une propreté recherchée, elles ne prétendent point plaire, & si cela arrive, elles pensent comme le Tartufe.

Il est avec le Ciel des accommodemens.

Telle nous voyons aujourd'hui la Ducheſſe de ***, qui, depuis 1753, a passé déjà huit fois de la dévotion au plaisir, & du plaisir à la dévotion.

Ces femmes pieuses, ou qui veulent l'être, ménent une vie douce sans faste, & délicate sans superflu, accoutumées à passer leurs jours avec des Jésuites ou des Prêtres de l'Oratoire, elles imitent la fameuse Ducheſſe *de Chevreuſe* qui, ne pouvant plus jouir des plaisirs de la vie que son tempérament avoit épuisés & avilis, ni cabaler avec le Cardinal de Rez & les autres *frondeurs*, se fit dévote pour conserver le goût de l'intrigue & de la tracasserie, en prenant un parti dans les affaires de la religion. Madame de Chevreuse, qui trouva plus d'esprit dans les Jansénistes que chez les Jésuites, se rangea du côté de *Port-Royal*. En suivant ce parti elle avoit la consolation d'être encore, d'un sentiment opposé à celui

de la Cour. Nos devotes modernes forment deux divisions ; l'une va sauter sur le tombeau du Diacre *Paris*, & l'autre sanctifie le Pere *Girard*, & prie pour le Pere *Guignard*, Confesseur & Martyr. Il est vrai que l'Arrêt du Parlement de Paris du six Août dernier, a diminué beaucoup la Cabale Jésuitique, & que l'on prend ces deux Religieux pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire, le Pere Girard pour un séducteur, & l'autre pour un pendu.

Le troisieme genre de réforme, plus bruyant que les deux autres, n'en est pas plus estimable, parce qu'il est presque toujours amené par l'intérêt ou par une oisiveté crapuleuse. Les femmes qui embrassent ce train de vie, n'ont d'autre occupation que de donner à jouer ; telles sont aujourd'hui la Vicomtesse de P * * *, la Marquise de M. ***, & l'éternelle Duchesse de Pha **, qui n'a plus pour elle qu'une table de Pharaon, & le souvenir des plaisirs qu'elle goûta avec le Duc d'Orléans, Régent du Royaume. Ces femmes vivent exactement du produit du Jeu. Ceux qui ignorent cette marotte, ne feront pas fâchés de l'apprendre ici ; car je m'imagine bien, continua Brochure, que mes conversations ne seront pas perdues pour tout le monde.

Une de ces Dames, que l'on nomme à Paris *Tripotieres*, du nom avilissant des Assemblées qu'elles tiennent, réunit trois ou

quatre personnes en fonds, qui, formant entr'elles une somme de 500 Louis, font valoir cet argent sans qu'elles paroissent. La Banque une fois établie, on cherche un *Tailleur*, c'est-à-dire un homme qui, tenant les cartes, a le secret de les connoître au tact, & de *filer* (*n*) celles qui lui sont nuisibles. On donne à cet honnête Joueur deux Louis par jour, un Carrosse & à souper : cet homme a sous lui un second qu'on nomme *Croupier*, & dont le soin est de payer les gagnans, ce qui ne l'occupe guere, & de faire payer les perdans, ce qui entraîne plus d'embarras ; celui-ci jouit, au Carrosse près, des mêmes avantages que le Tailleur ; mais on exige de lui qu'il portera des manchettes fort courtes, & qu'il ne prendra point de tabac. Ces restrictions, dit la Marquise, sont tout-à-fait bizarres. Et nécessaires, Madame, répondit le Colporteur ; un homme qui manie l'or à poignée a bien vite escamoté dix Louis au moyen des grandes manchettes. Je conçois, répartit le Chevalier, que cette supercherie est possible ; mais pourquoi interdire l'usage du tabac à ce malheureux Croupier ? Ce n'est point, repliqua Brochure, le tabac qu'on lui interdit, mais la Tabatiere. Ce croupier qui tient par in-

(*n*) Dans un Dictionnaire *Piémontois*, traduit du *Saxon*, on apprend que *filer la Carte*, c'est la convertir adroitement de perte en gain.

tervalle un ou deux Louis à sa main, fait semblant de prendre du tabac, & enfonce cet or dans sa Tabatiere. L'expérience a éclairé là-dessus les faiseurs de fonds, & ils sont devenus depuis quelques années inexorables sur ces deux articles. Mais qui prend-on, demanda Madame de Sarmé, pour faire ces personnages humilians? Des hommes comme il faut, répondit le Colporteur, qui aient l'air d'en imposer aux étrangers & à l'imbécille national. On est convenu depuis quinze ans de tirer les *Tailleurs* & les *Croupiers* de l'Ordre-Royal & Militaire de S. Louis; il y a dans Paris deux mille Chevaliers errans, qui, profanant cette marque d'honneur, vendent basſement leurs mains à des femmes avides d'argent.

Il y a d'autres ruses encore pour se procurer des Pontes, c'est à dire des Dupes. Les Dames qui tiennent le Tripot (pardon du nom, Madame la Marquise, mais c'est le mot propre) ont soin d'avoir chez elles un essaim de jolies créatures, & un homme à tous les spectacles, que par dérision on appelle le Docteur *Gobélius*: celui-ci n'a d'autre emploi que d'examiner à l'Opéra ou à la Comédie les étrangers qui ont l'air ennuyés; il les aborde, leur nomme une Duchesse ou une Marquise qui vaut souvent mieux, & finit par leur proposer un soupé agréable. Comme le Parisien passe avec justice pour être naturellement poli, un in-

con-

connu qu'on prévient, attribue à ſa qualité les attentions qu'on a pour lui, ſe livre avec tranſport dès qu'on lui montre le plaiſir, ſuit ſon guide, & fait ſon compliment à la Maitreſſe de la maiſon, qui a toujours ſa réponſe prête dans un *Livret* qu'elle lui préſente. Si l'étranger balance, de jolies femmes, qui ſont payées pour juger ſur ſa phyſionomie qu'il doit être heureux, lui propoſent de mettre un louis en ſociété avec lui, & de louis en louis, on ruine la dupe, ſans que ſes moitiés s'appauvriſſent. L'heure du ſouper arrive; la gaieté & le champagne font les honneurs du repas, le jour paroit, les femmes veulent être ramenées; l'occaſion eſt favorable, on croit ſans peine pouvoir la mettre à profit: mais les Princeſſes qui ſont inſtruites, veulent revoir le lendemain l'étranger au Pharaon, & c'eſt là qu'elles lui donnent rendez-vous; c'eſt de-là auſſi qu'on peut dater la ruine de tant d'honnêtes gens que les *Gobelius* & les filles galantes précipitent dans ces dangereux abymes. La Maitreſſe de la maiſon voit tous ces malheurs de ſang froid, & en tire ſon embonpoint; les faiſeurs de fonds lui paient les cartes à vingt ſols le jeu, & lui donnent cinquante écus par jour pour le ſoupé & l'entretien d'un carroſſe de remiſe, qui va chercher & reconduire les victimes avec un vingtieme dans le bénéfice de la Banque.

Le dernier genre de réforme eſt celui qui exige plus d'eſprit ; auſſi voit-on peu de femmes en état de l'embraſſer avec ſuccès. On appelle celles qui ſuivent cette réforme, *Intrigantes de Cour* ; ce ſont elles qui trafiquent les Evêchés, les Abbayes, les Charges de Robe, les Dignités militaires, les Penſions, les Emplois dans les Fermes, & les différentes graces; telle eſt aujourd'hui la Marquiſe de ***. Ce commerce lui fait cinquante mille livres de rente, tandis qu'elle a l'air de s'intéreſſer à l'avancement des honnêtes gens, ou au ſort des malheureux, par pure bonté d'ame. Sa correſpondance eſt plus conſidérable que celle des Miniſtres, & les profits de ſon Suiſſe valent ceux du Portier du Contrôleur Général. Le nom du Roi, & ceux de ſes Miniſtres, ſont toujours dans ſa bouche, & il n'y a jamais de phraſe dans ſa converſation & dans ſes lettres, qui ne commence par ces mots : *le Miniſtre m'a dit* : cette habitude eſt ſi grande, que ſon Valet de Chambre lui demandant un jour ſi elle prendroit du Café, elle lui répondit, *le Miniſtre m'a dit qu'oui* (o).

(o) Cette façon de parler me rappelle le mot du fameux *Bontems*, premier Valet de Chambre de Louis XIV. Il étoit ſi accoutumé de dire à ceux qui le ſollicitoient, *j'en parlerai au Roi*, que l'Abbé de Choiſi lui ayant un jour demandé quelle l'heure il étoit, il lui répondit, *j'en parlerai au Roi*. L'Abbé de *Prades*, connu par cette Theſe fa-

Les placets qu'elle reçoit sont immenses, & son ton absolument ministerial en impose à tout ce qui l'environne. Un petit Commis d'Intendance lui étant venu annoncer, il y a quelques jours, que *Monseigneur* son Maitre avoit exempté à sa considération un de ses protégés de tirer à la Milice, elle remercia cette espece de Sécretaire, & comme celui-ci savoit que la Marquise étoit intrigante, il lui dévoilà les vues qu'il avoit d'entrer dans la Négociation : Et bien, reprit-elle, j'en parlerai au Ministre, & nous verrons à vous placer dans quelque petite résidence d'Italie, ou d'Allemagne. Vous savez, continua-t-elle, que toutes ces choses là coûtent, mais nous verrons cela après. Mon petit Commis revint à l'Intendance tout bouffi d'orgueil, ferma son porte-feuille, prit congé de Monseigneur ; il croit être déja dans une Cour étrangere, où il dit gravement *le Roi mon Maître*. Les sots implorent sa protection, & le traitent d'*Excellence*, & peut être dans peu les honnêtes gens seront obligés d'en venir-là. Ce siecle fertile en miracles ne peut plus surprendre, quoi qu'il arrive ; au reste, nous avons des Cours en Europe où il ne fau-

meuse qu'il n'a peut-être jamais lue, se targuant à Berlin de l'accès qu'il avoit auprès du Roi, disoit si communément & à tout propos, le *Roi m'a dit*, que le nom lui en a resté, & que parlant de lui on dit, *l'Abbé le Roi m'a dit.*

droit pour Miniſtre qu'*un bras à reſſort*, qui donneroit une lettre, & prendroit la réponſe. Ce nouvel arrangement pourra faire à l'avenir une branche d'économie dans le Royaume.

Je crois, Madame, que vous voyez maintenant que je n'ai pas eu tort, quand je vous ai dit que la Marquiſe de *** s'étoit miſe dans le Commerce. Ce trafic eſt honnête, & rapporte beaucoup; deux grandes conſidérations pour le mettre à la mode. J'ai à lui propoſer demain ou après, trois cens louis pour procurer une place de Secrétaire d'Ambaſſade à un jeune Auteur que Madame a protégé autrefois. Ne ſeroit-ce pas *d'Arnaud*, demanda Madame de Sarmé. Lui-même, reprit Brochure. Mais, répartit le Chevalier, d'Arnaud eſt un Ecrivain que le Roi de Pruſſe a rendu célebre en lui adreſſant une Epître très-jolie. Oui, Monſieur, repliqua le Colporteur; mais notre Ecrivain, piqué que ſa Majeſté Pruſſienne n'a pas inſéré cette Piece dans le Recueil de ſes Poéſies, vient de ſe déclarer contre lui; & je crois même qu'il a réſolu de s'en venger en ne faiſant plus de vers à la louange de ce Héros. C'eſt, répondit le Chevalier, mieux célébrer le Roi de Pruſſe qu'il ne penſe. Mais en vérité, reprit la Marquiſe, ce d'Arnaud eſt un garçon ſingulier, ſa manie eſt de ſe brouiller comme cela avec toutes les Puiſſances qu'il ne connoît

pas ; le Danemarck, la Cour de Gotha, la Saxe, enfin tous les Souverains du Monde ne sont point à l'abri de ses augustes *Bouderies* : il me boude aussi, quoique je n'aie pas l'honneur de régner, & depuis qu'il étoit devenu amoureux de je ne sais quel femme de condition, dont il pleure depuis deux ans bien tendrement la mort..... Ah ! l'aventure est comique, Madame, repliqua Brochure, & je ne puis me dispenser de la raconter.

Vous savez qu'à la mort de cette femme, il adressa des vers à M. de Voltaire sous le titre d'*Epître sur la mort de ma maîtresse ;* il la peignit comme une femme de condition, qui joignoit les sentimens les plus éclairés à un grand fonds de Littérature : voici entr'autres un lambeau de cette Epitre, où il n'y a ni vérité ni poésie.

. . . . . .
Avec Mérope *elle étoit mere*,
Avec Zaïre *elle pleuroit*,
Et raisonnoit avec Voltaire.

Le Sophocle françois répondit de bonne foi à d'Arnaud sur la perte de cette aimable Maîtresse ; les vers des deux Poëtes, insérés dans le Mercure de France, engagerent les amis même de d'Arnaud de faire des perquisitions pour découvrir le prodige qu'il pleuroit si *méchamment*, & après des

recherches exactes, on parvint à découvrir que la Maîtresse que le jeune Poëte regrettoit si vivement, étoit la femme d'un *Rotisseur* de la rue de la Huchette. Telle est cette Dame respectable qui, après avoir déploré les malheurs de Mérope & de Zaïre, venoit penser dans les Œuvres philosophiques de M. de Voltaire ; femme au reste très-digne d'être regrettée, car elle fournissoit tous les jours une Poularde au cresson à notre jeune Auteur (*r*).

Je reconnois bien-là le pauvre d'Arnaud,

(*r*) Si l'on vouloit rechercher quelles sont les prétendues Duchesses, Comtesses, Marquises, & autres Femmes de qualité, dont le nom caché sous *quatre étoiles* orne le Frontispice de la plupart des Epîtres dédicatoires de nos Auteurs, on trouveroit en place de ses Dames respectables des chimeres enfantées par l'orgueil des Ecrivains, ou des *Divinités Dindonnières*, telle que celle de la rue de la Huchette.

Un de ces barbouilleurs subalternes, voulant escamoter un jour une Tabatière d'une Dame respectable, qui aime les Lettres par goût, & qui les protege sans orgueil, parvint à parler quatre minutes à cette Dame, & cette faveur, à laquelle il est vrai qu'il ne devoit pas s'attendre, fut mise à profit le lendemain dans la dédicace qui précede *l'Histoire déraisonnée des Rois de Rome*, où l'Auteur dit fastueusement, *c'est dans vos conversations, Madame, que j'ai puisé, &c.* propos fort impertinent, car Madame la Comtesse de L. M*** n'a jamais imaginé la moindre des absurdités dont ce Livre fourmille, & si elle a protégé depuis le prétendu Historien, c'est un effet de sa pitié dont elle auroit à se repentir, si l'élévation de ses sentimens ne la mettoit pas au dessus des Epigrammes d'un homme deshonoré.

dit la Marquise ; sa fureur est d'élever tout ce qu'il approche, & il n'y a Caillette du troisieme ordre, ni Grisette subalterne, qu'il n'ait divinisées dans ses vers. Lisez, pour n'en pas douter, répondit Brochure, ceux qu'il a adressés à la *Defresne*. Quoique cette créature ne sache pas lire, il en a fait le prodige du siecle, & quand on lit cette Epitre, on croit que l'Auteur parle d'une *Sevigné*, & qu'il a lui même ignoré que la beauté qu'il chante étoit la fille de la Cuisiniere du Marquis d'*Ormoi*. Point de médisance, Monsieur Brochure, répartit le Chevalier, la Defresne a aujourd'hui le carreau à l'Eglise, ses gens portent la queue de sa robe, & elle se nomme Madame *la Marquise de Fleuri*. Voilà un bon conte ; s'écria Madame de Sarmé. Non, Madame, reprit le Colporteur, rien n'est si positif que ce que vous dit Monsieur le Chevalier; je sais le fait que je vais avoir l'honneur de vous détailler dans ses véritables circonstances.

La Defresne étoit à peine âgée de quatorze ans, que sa mere, alors Blanchisseuse, rue Montmartre, conçut que sa fille pourroit la tirer de cet état. Un visage régulier & noble, de belles dents, une bouche vermeille, de grands yeux bleus faits pour émouvoir *Platon* même, une taille noble, une gorge arrondie par l'amour, & le plus beau bras du monde. Telle étoit la jeune

Defresne en 1715, & telle est aujourd'hui, à la gorge près, la Marquise de Fleuri. Cette fille placée chez une Couturiere qui tenoit une école toute différente, y reçut des impressions pernicieuses qui la livrerent moins au monde qu'au libertinage. Ses prémices, sur lesquelles la mere avoit fondé un bien-être, furent la proie d'un garçon Boulanger, & deux pains payerent ce qui auroit coûté vingt mille francs à un Fermier Général, ou à quelqu'autre Publicain de cette espece.

La Defresne abandonnée à elle-même & au plaisir qu'elle préféroit à son intérêt propre, négligea jusqu'à dix-neuf ans de se faire un Etat. Le Marquis d'*Ormoi*, Colonel du tems de la régence, & Militaire par conséquent très désœuvré, n'avoit pour livre de *Tactique* que le Code de la *Fillon*, (*p*) dans lequel il trouva un article concernant la Defresne; le Portrait de cette jeune personne ranima ses desirs, & pour avoir la fille, il confia le soin de la cuisine à la mere. Cet arrangement eut les suites qu'il devoit avoir. D'Ormoi jouit, &

(*p*) Fameuse appareilleuse du tems de la Régence, la même qui découvrit la conspiration du Prince de *Collemare*, Ambassadeur d'Espagne, du Duc *du Maine*, & de quelques autres, contre *Philippe d'Orléans*, Régent de France. Le Libraire *Coutelier* nous a donné les Lettres de la Fillon, Ouvrage fait pour la livrée.

il ne paya point, mais il en réſulta toujours un bien à la petite ; c'eſt qu'elle apprit de ce Sous-Seigneur ce qu'elle pouvoit valoir. Un riche garçon nommé *Lebret*, enfermé comme fou depuis neuf où dix ans chez les freres de Charenton, avoit une maiſon à Villeneuve S. Georges, à quelques lieues de Paris, il y donna une fête brillante à la Defreſne ; les honneurs qu'elle reçut dans ce lieu enchanté, aiguillonnerent ſon amour propre, & la petite perſonne agacée par Lebret, lui tint rigueur. Ce particulier qui avoit déjà les ſymptomes de cette folie qui a éclaté depuis, lui envoya le lendemain dix robes du meilleur goût, un écrain de douze mille francs, & quatre cens Louis en or.

Un préſent auſſi conſidérable fit impreſſion ſur l'ame de la Defreſne, & elle commença dès-lors à prendre des arrangemens de fortune, qu'elle ne ſuivit pas ; elle prodiguoit d'une main ce qu'elle recevoit de l'autre.

Comme ce Lebret avoit exactement des accès de folie qui le rendoient dangereux ; ſa Maitreſſe rompit avec lui pour s'attacher à M. de Bo **, Préſident à Mortier au Parlement de Provence, eſpece d'original qui joint au malheur d'être tendre la Bibliomanie & la fureur de juger le premier des ouvrages dramatiques. Le Préſident vit avec plaiſir la Defreſne prête à être mere ;

une fille vint au monde: M. Bo **, qui fait comme cela se pratique en Provence, voulut donner à ce nouveau né le berceau des *enfans trouvés*: mais la mere de la Defresne qui avoit été enchantée de voir sa fille grosse des sublimes œuvres de Monseigneur le Président, honora les couches de sa présence, & ne voulant point que la fille d'un Magistrat Provençal, & d'une *Demoiselle du monde* (r) de la rue neuve S. Eustache, fut confondue, dans un Hôpital, avec les bâtards de beaucoup de Duchesses & d'autres femmes du premier nom, elle escamota si finement sa petite fille, que le Président, qui avoit une antipathie pour les mois de nourrice, ne s'en apperçut point. Cette fille vit aujourd'hui, mais sa figure est aussi *hommasse* que celle de son pere; on cherche a en faire une Religieuse.

Mademoiselle Defresne quitta le Président dès qu'elle sçut qu'il avoit condamné sa fille à terminer ses jours malheureux dans un Hôpital, & elle prit d'autres Amans qui la firent successivement mere de trois fils; le fameux *Bonier* de *la Mossion*, fils d'un homme de fortune, qui de Mousquetaire devint Colonel du Régiment Dauphin Dragons, & de là Trésorier Général des Etats de Languedoc, place quatre fois supérieure

(r) C'est le nom que ces filles entretenues se donnent entr'elles.

à celle d'un Fermier Général. Bonier, malgré le crédit de la Ducheſſe de C***, ſa ſœur, fut excommunié par l'Evêque de Montpellier, pour avoir mené aux Etats de Languedoc la *Petit-pas*, Danſeuſe de l'Opéra. Cette créature fort vilipendée dans le Mandement que deux Jéſuites, toujours irrités des déſordres des filles, avoient compoſé au nom du Prélat, jetta les hauts cris, & voulut abſolument retourner dans la Capitale où l'effronterie & l'indécence y jouiſſent ſans honte de la liberté attachée aux couliſſes. Bonier la ſuivit après avoir lâché contre l'Evêque de Montpellier un manifeſte qui étoit auſſi ridicule que le Mandement de ce Prélat.

La Petit-pas mourut dans l'Hôtel de ſon Amant. Cette perte l'auroit vivement touché, ſi l'Abbé *de la Coſte* ne lui eût produit la Defreſne. Cet Abbé, grand Marieur de filles, a fini ſes intrigues par donner une femme à M. de la Popelinere; il auroit probablement pourſuivi ſa carriere, ſi le Parlement, qui veut bien qu'on marie des filles, mais qui ne prétend pas qu'on faſſe de faux billets de Loterie, ne l'eût condamné l'année derniere à être à perpétuité commençal des Galeres de France.

Bonier logea ſa nouvelle Maitreſſe dans le plus bel Hôtel de la rue S. Dominique. *Germain* lui ciſela une vaiſelle ſupérieure à celle du Roi Staniſlas, que cet Artiſte tra-

vailloit alors. *Le Maignant* & *l'Empereur* lui fournirent les diamans les plus brillans & les plus rares ; *Hébert*, le même dont Voltaire, le Peintre de l'Univers, dit en parlant des confidens qui l'ont enrichi :

. . . . . *Ces riches bagatelles*
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.

Cet Artiſte qui n'étoit point encore *Secretaire du Roi, Maiſon & Couronne de France*, eut ordre de lui fournir tous ces riens précieux dont les femmes ſont convenues de faire leurs délices ; la Defreſne enfin le diſputa par ſon luxe inſolent à toutes les femmes de Finance qui l'emportoient depuis long-tems ſur celles de la Cour ; elle eut une toilette tous les Mercredis & Samedis, à laquelle j'ai vu plus d'un Officier Général & d'un Cordon bleu ; il eſt vrai que les viſites de ces Meſſieurs avoient moins pour objet l'idole du traitant, que ſa cuiſine & ſon coffre-fort. La douceur de ce train de vie dura juſqu'à la mort de Bonier qui périt, avec huit cens mille francs de rente, de chagrin de n'être pas né Gentilhomme, quoiqu'il eût payé cinquante mille écus le droit d'avoir un Suiſſe à la porte de ſon hôtel, ou plutôt parce qu'il avoit acheté ce droit ſur lequel un tas de Paraſites, qui le

mangeoient tous les jours, avoient l'insolence de le persifler.

Lebret qui avoit de tems en tems des intervalles dilucides, revint prendre sa premiere place, & succéda à Bonier. Cet homme dans ses momens de sagesse, avoit la folie de traîner avec lui quelques-beaux esprits à qui il disoit pesamment, *faites-moi rire*. La premiere fois que Lebret soupa chez la Defresne, depuis la mort du Trésorier Général, d'Arnaud se trouva ce jour; il voulut plaire & réussit. Le Mécene subalterne s'apperçut des infidélités que sa Maitresse & son protégé lui faisoient, & il leur laissa le champ libre.

La Defresne livrée à une nouvelle passion qui ne pouvoit être que de sentiment, s'endormit dans les bras de d'Arnaud pendant quelques mois : mais comme les *bribes* de vers qu'il tiroit de Catulle, de Tibulle & d'Ovide, étoient les seules lettres de change avec lesquelles il payoit les faveurs de sa maîtresse, & que ces papiers n'avoient pas cours parmi les effets publics, on s'en prit à cette belle vaisselle, le chef-d'œuvre de Germain; & quelques jattes passerent du buffet chez l'Orfevre. Les forces du Poëte s'épuiserent, & le sentiment de la Defresne se dissipa avec elles. D'Arnaud parut maussade; on se reprocha de l'avoir eu; & pour se faire illusion sur cette aventure, on appelloit *caprice* ce qui avoit ce-

pendant été l'effet de l'inclination.

La néceſſité de rétablir l'ordre ſymmétrique de la vaiſſelle un peu dérangée, détermina la Defreſne à ſe rendre aux inſtances du Marquis *Giacomino* D ***, Génois, auſſi aimable & auſſi frivole qu'un François. Cette nouvelle paſſion dura ſix mois, pendant leſquels la Defreſne déploya heureuſement tout ce que les careſſes, l'intérêt & l'art le plus rafiné peuvent mettre en uſage pour ruiner un homme épris. Le Marquis Génois, que cet intrigue avoit dérangé, ſe retira, & la Defreſne entra alors dans le Régiment des gardes Françoiſes, ou pour mieux dire, tous les Officiers de ce Corps brillant furent attachés au char de cette fille. Le dégoût, l'inconſtance ou la néceſſité ayant forcé la plupart de ces Meſſieurs de battre en retraite, le Prince de R *** parut ſeul ſur les rangs, & donna un vernis de décence à ſa Maitreſſe qui, réfléchiſſant ſur ſon état, forma le projet ridicule de devenir honnête femme; il n'y a pas une fille du Monde à qui cette folie n'ait paſſé par la tête. La Defreſne inſtruite que M. *de Fleuri* Gentilhomme François, & qui plus eſt *Marquis*, ayant perdu l'eſpoir de recupérer de gros biens qu'il avoit en Savoye, d'où ſa famille étoit originaire, & qu'il étoit réduit à une miſere ſi grande qu'il recevoit un écu n'importe par quelle main il lui étoit préſenté, réſolut de mettre cette cir-

constance à profit, & lui fit proposer de l'épouser. Voltaire a bien raison de dire que l'opprobre avilit l'ame. Le Marquis de Fleuri, languissant sous le poids de sa misere, accepta cette proposition avec transport. La Defresne lui envoya le même soir par sa femme de chambre les conditions auxquelles cette union devoit se faire ; je vais vous les rapporter telles qu'elles furent présentées écrites par la Defresne, & répondues par le Marquis de Fleuri.

Conditions auxquelles je veux bien me marier avec M. le Marquis de Fleuri.

ARTICLE I.	*RÉPONSE.*
M. le Marquis de Fleuri m'épousera mardi 28 de ce mois à l'Eglise de S. Roch, ma Paroisse, & comme je n'ai pas le tems de songer aux dépenses & aux publications des bans, M. de Fleuri se chargera de ce soin moyennant 50 écus que je lui ferai remettre après la signature de ces conditions.	*Accepté pour le mardi 28 ; si les 50 écus suffisent, je me mêlerai de tout, mais je prie Mademoiselle Defresne de faire attention que je ne puis sortir faute d'habit & de perruque.*

ARTICLE II.

M. le Marquis se trouvera mardi 28 à quatre heures du matin dans l'Église de S. Roch, à l'entrée de la Chapelle de la Vierge avec un de ses amis connus ; & aussi-tôt qu'il me verra avec un des miens, il me donnera la main jusqu'à l'autel où l'on nous mariera.

RÉPONSE.

Accepté pour l'heure & le rendez-vous, quoiqu'il soit humiliant pour moi de ne point vous prendre dans votre maison ; mais refusé pour l'ami, ma triste situation ne m'ayant conservé que mon Cordonnier que j'amenerai à tout événement.

ARTICLE III.

Immédiatement après la signature de l'acte de célébration de mariage, je remettrai trois cens livres à M. le Marquis pour le premier quartier de la pension viagere de 1200 livres que je m'engage de lui faire jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de l'ôter de ce monde ; hypotéquant pour sû-

RÉPONSE.

Bon pour les 300 livres dont j'ai grand besoin, mais refusé le contrat, à moins qu'il ne soit garanti par une personne solvable, ou que Mademoiselle Defresne ne me donne en place des Actions sur la Compagnie des Indes, ou un contrat sur la Ville, car enfin, il n'est pas juste que je donne mon nom pour rien.

reté de cette penſion un contrat que j'ai du Marquis de Fimarcon, de la ſomme de vingt-quatre mille livres.

M. le Marquis aura ſoin d'avoir en poche ſa quittance de 300 livres toute ſignée.

ARTICLE IV.

M. le Marquis s'engagera, le plus ſolemnellement qu'il ſera poſſible, de reconnoitre ma fille & mes trois garçons, de s'en avouer le pere, & de leur permettre de prendre, ainſi que moi, les Titres, le Nom, les Armes & la Livrée de la Maiſon de Fleuri.

RÉPONSE.

Accordé, puiſqu'il le faut, mais c'eſt ſe faire pere de quatre enfans pour un morceau de pain.

ARTICLE V.

M. le Marquis me

RÉPONSE.

Accordé de grand

quittera au sortir de l'Eglise, prendra un fiacre pour se retirer où bon lui semblera avec son ami, & s'engagera ici par écrit de ne jamais mettre le pied chez moi, ni dans tous les endroits où je pourrai me trouver.

cœur, aussi bien vous ferois-je inutile.

ARTICLE VI.

M. le Marquis enverra tous les trois mois chez le sieur Le Noir, Notaire, au coin de la rue de l'Echelle, qui lui remettra 300 livres sur sa quittance en bonne forme.

RÉPONSE.

Je n'ai garde d'y manquer.

ARTICLE VII & dernier.

Et comme il convient que je fasse respecter le nom que je vais porter, je m'engage de passer six mois,

RÉPONSE.

Soit, mais cette retraite momentanée me paroît bien inutile; au reste un mari de 1200 livres n'a

à commencer dès demain, dans une maison religieuse où je prendrai un air de décence convenable à mon nouvel état.

pas trop la voie de représentation ; ainsi tout comme il vous plaira.

Fait à Paris le 22 Octobre 1755.

DEFRESNE.

Fait à Paris le 22 Octobre 1755.

signé

Le Marquis de FLEURI.

Ce que je viens de rapporter est on ne peut pas plus exact ; le mariage suivit ces préliminaires qui furent observés dans tous leurs points. Mademoiselle Defresne prit le nom & les armes du Marquis de Fleuri, sa fille l'imita, l'aîné des garçons qui étoit au college de Clermont, quand les Jésuites existoient à Paris, porte le nom de *Marquis*, le second a pris le titre de *Vicomte*, & le troisieme celui de *Chevalier*. Tout Paris attestera un fait qu'à peine il a cru. Le Pere putatif de cette *Arlequinade* mourut huit mois après qu'il eut vendu son nom à la Defresne qui, tirant vanité de cet événement, drapa comme une Duchesse.

La Marquise de Fleuri qui a presque autant de caprices que de passions, s'amouracha, au sortir du couvent de deux mousquetaires ; mais comme elle ne leur trou-

va que de la figure, elle remplaça l'un par l'autre, & finit par les congédier tous deux, pour leur ſubſtituer M. de *** , premier Valet de Chambre du Roi, homme aimable & utile à la fois. Mais il avoit le défaut de vouloir de la conſtance, & de ne point aimer l'ambre. La Marquiſe ne pouvoit vivre ſans coquetterie & ſans odeur, & ces deux goûts, quoique très-pardonnables à toutes les femmes, éloignerent M. de ***. La guerre arriva; le François, ſi frivole & ſi mépriſable à Paris, devient eſtimable au moment où ſa gloire l'appelle à l'armée. Toute la jeuneſſe éloignée de la capitale, fit place aux Financiers & aux Abbés, je ne parle pas des Auteurs, parce qu'ils ſont toujours en ſous-ordre chez les Filles. La Marquiſe de Fleuri, qui touche ſa quarante & unieme année, vit aujourd'hui dans l'eſpoir, & elle attend la paix avec autant d'impatience qu'un Marchand de la rue S. Honoré. D'Arnaud continue à lui faire des petits vers innocens, mais tous cela ſe borne au triſte gigot & à la compote. La Vaiſſelle d'argent, dont la Marquiſe eſt défaite en bonne citoyenne, ne lui permet plus d'envoyer des jattes chez l'uſurier.

Comment cette Marquiſe d'impreſſion bizarre, dit Madame de Sarmé, a envoyé auſſi à la monnoie ? Et d'où venez-vous, Marquiſe ? reprit le Chevalier ; ſi vous aviez lu les bulletins qui ont embelli pen-

dant ſi long-tems *les Mercures de France* & l'admirable *Gazette de Bruxelles*, Ouvrage ſublime, auquel l'Ex-capucin Normand, le politique Maubert a donné la naiſſance, vous auriez vu que la petite *Deſchamps* de l'Opéra avoit envoyé à la Monnoie le produit de deux années de veilles, de douleurs & de plaiſirs. Il eſt vrai, répartit Madame de Sarmé, qu'on a parlé de cela dans le monde; mais comme toutes les actions de ces créatures ne me touchent gueres, cela m'a paſſé de la tête. Ce que M. le Chevalier vient de remarquer, repliqua Brochure, eſt très-vrai, j'ai porté moi-même cette argenterie à la monnoie, dans le carroſſe d'un certain Miniſtre étranger, qui régnoit alors chez la danſeuſe. Convenez donc, Chevalier, répondit la Marquiſe, que ce M. Brochure eſt un homme univerſel, il ſe trouve par-tout. Ma vacation, Madame, reprit le Colporteur, me met à même de rendre des ſervices à tous les honnêtes-gens, & il eſt très-ordinaire de me voir le même jour paſſer de la toilette d'une Ducheſſe à celle d'une Actrice, & de ſortir de la bibliothéque d'un Cardinal pour entrer dans le bureau d'un traitant. Tu nous la bailles belle avec tes Bibliotheques, repartit le Chevalier; eſt-ce que les Cardinaux ſavent lire? Eh, que dites-vous là, Monſieur, reprit Brochure d'un ton ſcandaliſé, fachez qu'il y a des ſa-

vans sous la pourpre : je les connois moi qui vous parle, & qui fais à chaque conclave le voyage de Rome. *Quirini*, *Passionei*, si renommés par leur érudition, n'étoient que des hommes lourds qui s'attachoient à de gros in-folio, sur lesquels ils prenoient plaisir de s'appesantir. J'ai d'autres pratiques que cela à Rome, & il y a tel Cardinal à qui je vends par année pour quatre mille francs de Romans. De ces Romans moraux, sans doute, repliqua le Chevalier. Un Prince de l'Eglise Romaine ayant le droit de lire tout, & étant par la dignité de son caractere à l'abri du scandale & des impressions dangereuses, je ne me fais point de scrupule de lui vendre tout, persuadé que je serai bien payé, & que la Religion & les bonnes mœurs n'en souffriront pas.

J'admire votre zele, Monsieur Brochure, dit la Marquise; laissez dire le Chevalier naturellement persifleur, & parlez-nous un peu de cette Deschamps. Que vous en dirai-je, Madame, repliqua le Colporteur; c'est un de ces minois de fantaisie qui a frappé ce que la France & les pays étrangers ont de plus grave; elle a plu sans agrémens réels à des hommes aimables, elle les a fixés sans esprit; enfin, c'est un prodige dont je vois beaucoup d'honnêtes femmes jalouses. Y pensez-vous, Brochure, de parler ainsi, repartit la Marquise? Il a

raiſon, Madame, répondit le Chevalier ; une maiſon ſuperbement meublée, les plus beaux chevaux de Paris, cent mille écus de pierreries, une garde-robe de trente mille francs, une table exquiſe, & une cour brillante, je ne vois pas ce qu'une honnête femme pourroit deſirer davantage. De la réputation, Monſieur, de la réputation, reprit Madame de Sarmé. Eſt-ce que par hazard vous y croiriez encore, Marquiſe, répondit le Chevalier ? Il y a long-tems qu'on eſt convenu que c'étoit un vieux préjugé dont il faut ſe débarraſſer comme d'un vieil habit. En vérité, Monſieur, repliqua Madame de Sarmé, je commence à croire que vous n'avez point de principes : quoi, vous regardez la réputation comme une chimere, mais cela ne ſe conçoit pas. Ma foi, Madame, repartit le Chevalier, je vois tant de *Paliſſot* qui ont la réputation de *Voltaire*, tant de petits *Eſpions* qu'on prend pour des *Chavigni* (*s*), tant de *Généraux médiocres* qu'on compare à *Turenne*, tant de *Cotins* qu'on place au deſſus de *Flechier*, tant de *Romanciers* qu'on eſtime plus que *Fenelon*, tant de *plats Jéſuites* qu'on met à côté de *Paſcal*, tant de *miſérables Journaux* qu'on préfére à celui *des ſçavans*, tant de *Lekain* qu'on éleve au deſſus de *du Freſne*, tant de *Laïs* qu'on

(*s*) Fameux Négociateur.

accueille avec plus d'empreſſement que des *Lucreces*, tant de *ſots* enfin qu'on recherche au préjudice des *gens d'eſprit* ; que ne croyant plus aux réputations, je n'en ambitionne aucune, & que je fais très-peu de cas de ceux qui en ont : il y a plus, je les regarde exactement comme des voleurs de grands chemins, qui ſe couvrent impunément des dépouilles des honnêtes gens. Vous pouvez avoir raiſon à quelque choſe près, repliqua la Marquiſe, mais convenez cependant que le deſtin de ces filles, dont vous nous croyez jalouſes, eſt de mourir dans l'opprobre. Je demande pardon à Madame, ſi je l'interromps, repartit le Colporteur, mais je ſuis de ſon avis. Voyez la *Cartout* qui s'eſt retirée Doyenne des chœurs de l'Opéra ; elle a ſoupé autrefois avec quatre Princes, qui depuis ont été Rois (*t*) ; elle a brillé, elle a fait des bons mots ; un vieux laquais forme aujourd'hui toute ſa compagnie ; elle végete, & on lui rend au centuple les épigrammes qu'elle a faites contre l'Univers. Voyez la *Fel* qui a fait de nos jours la gloire de l'Académie Royale de Muſique, & dont les accens

(*t*) Ce n'eſt point ici le ſoupé imaginaire de *Candide* à Veniſe, les quatre Princes Héréditaires avec qui la Cartout ſouppa, ſont connus pour avoir fait cette partie ; & un d'eux, qui eſt le ſeul qui vit, regne encore aujourd'hui.

accens enchanteurs l'ont disputé pendant long-tems à la mélodie du Rossignol. Elle crut autrefois honorer un Souverain en le recevant entre ses bras : elle rendit fou le tendre *Cahusac* (*u*) qui vient de mourir dans les loges de Charenton ; & cette précieuse est aujourd'hui réduite à quêter un regard, ou à déshonorer son goût. Voyez *Gaussin*, elle a pu jetter jusqu'en 1745 le mouchoir à qui elle a voulu. Princes, Officiers de distinction, graves Présidens, sémillans Sénateurs, Auteurs célebres, & ce qui vaut mieux, Fermiers Généraux ; tout ce monde, aux Poëtes près, a contribué à l'enrichir. Où aboutit toute cette fortune ? La belle Gaussin est devenue molle, les années n'ont respecté que sa tête, l'énormité de sa taille a éloigné les soupirans, sans lui ôter les desirs. Qu'est il arrivé ? La belle Gaussin que les Princes ont aimée, que tous les grands Poëtes ont chantée, dont la jeunesse la plus aimable de Paris a mendié servilement un coup d'œil, cette Actrice charmante finit par épouser un Danseur Italien, qui n'a pour tout mérite que la complaisance vicieuse que les gens de sa Nation & l'*Esprit des Loix* attachent moins à l'opprobre des sentimens qu'à la Nature du climat.

(*u*) Poëte lirique, jouissant de 8000 livres de rente, mort de chagrin de n'avoir pu épouser la Fel.

Voyez *la Chevalier* de l'Opéra ; riche par ſa ſageſſe, qui lui avoit mérité des penſions, & par le produit de ſon talent, ou du moins de celui qu'on veut lui croire, on l'eſtimoit, parce qu'elle avoit réſiſté au Marquis de Las ***, né pour faire des conquêtes, & parce que, maniant la baguette des fées avec aſſez d'adreſſe, elle joue les furies & les méchantes femmes avec une vérité qui feroit tort à ſon caractere, ſi on cherchoit à l'approfondir. Eh bien, cette *Chevalier* qui, dans tous les perſonnages qu'elle fait, éleve toujours gauchement les yeux vers le Ciel, les a abaiſſés plus gauchement encore ſur la terre ; & deux ſottiſes d'éclat lui ont fait perdre dans une minute l'eſtime qu'elle avoit travaillé à mériter pendant quarante ans ; la premiere a été d'épouſer *Duhamel* qui avoit été à Gênes intendant honoraire du Maréchal de Richelieu, & duquel on pouvoit dire, en le voyant, ce que *Liſimond* dit du fein intendant du *Glorieux*.

. . . . . *ſuivant l'apparence*
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

La ſeconde eſt de l'avoir mis à la porte pour lui ſubſtituer un amant avec qui elle vit dans une publicité qui perſuade à tout Paris que ſa vie paſſée n'a été qu'une hypo-

crifie que l'orgueil étale pour attirer de la conſidération à une fille qui, par état, ne doit point être ſage.

Voyez *la Lionnois* une des premieres danſeuſes du même théatre; heureuſe & riche pendant quinze ans, elle a mené une vie enviée de tout ce que la capitale renferme de femmes aimables; débarraſſée de ſon mari que le Comte *de Maurepas*, Miniſtre d'Etat, chargé alors du détail de l'Opéra, chaſſa ſous prétexte que le Sacrement n'étoit pas fait pour des gens de cette eſpece, mot excellent qui prouve du moins qu'on a voulu rendre une ſeule fois le mariage reſpectable à Paris: rien enfin ne manquoit aux plaiſirs de la Lionnois; le Comte du *** l'a quitte avec toute l'honnêteté qu'on doit à une fille qu'on a eſtimée. Que fait ma danſeuſe? Elle paſſe des bras de l'homme le plus aimable dans celui d'un gagiſte de l'Opéra, avec qui elle a fait la fortune de *Ramponneau*, en s'enivrant périodiquement deux fois le jour avec du vin à quatre ſous le pot: les choſes ont changé depuis pour elle: mais cela durera-t-il?

Voyez la *Beaumenard*; perſonne ne peut en parler plus pertinemment que moi: la cronique me dit ſon pere, mais dans ce ſiecle pervers la Nature eſt inconnue aux filles de ſpectacle; & ſi elles ont des entrailles, ce n'eſt qu'au théatre & ſur un ſofa. Quoi qu'il en ſoit, *Gogo* (c'eſt le nom de

mignardiſe que la Beaumenard portoit dans ſon enfance) n'avoit pas encore quatorze ans, que *Monet*, Directeur de l'Opéra Comique, qui m'avoit des obligations, voulut bien la recevoir au nombre de ſes Actrices, moyennant quatre Louis par mois qu'elle étoit obligée de lui payer pour les deux premieres foires. Rêvez-vous, Brochure, s'écria la Marquiſe ? Quoi ces filles paient pour venir ſe donner en ſpectacle ? Mais d'où diantre venez-vous, Madame, reprit le Chevalier ; il paroît que vous ignorez le code *Thuret* (*x*), & les premiers élémens de l'Opéra & des autres ſpectacles où les Actrices ſont à gages.

M. le Chevalier ſait ſon Opéra par cœur, repliqua Brochure. Parbleu je le crois, répondit-il :

Nourri dans le ſerrail, j'en connois les détours.

Vous ſçavez donc, Monſieur, reprit le Col-

(*x*) *Thuret*, Ecuyer du feu Duc de *Geſvres*, avoit été attaché précédemment à la Maiſon de *Carignan*, & il avoit obtenu à la ſuppreſſion des Hôtels de *Soiſſons* & de *Geſvres*, la direction de l'Opéra. Tous les privileges relatifs à l'impreſſion des Poëmes liriques, ſont au nom *de Louis François Armand-Eugene de Thuret, ancien Capitaine au Regiment de Picardie*, dont il ne connoît peut-être pas l'uniforme ; c'eſt un Capitaine de la Régence, qui n'a jamais vu que le feu qui ſort des couliſſes de l'Opéra.

porteur, qu'une Fille qui veut se faire connoître, & qui se flatte de réussir par sa figure, se présente au Directeur de l'Opéra ou à celui de l'Opéra Comique. Tous deux dans la plus grande disette de sujets, disent toujours qu'ils ont trop de monde. Une jeune personne qui veut *monter sur les planches*, & se faire voir aux Américains, aux Anglois, aux Hollandois, & même aux pesans Allemands, tous gens ruinables, sacrifie quelque chose, & demande d'abord de s'essayer gratis. Le Directeur fait alors valoir les prérogatives singulieres attachées aux Filles de spectacle, qui, n'étant plus sujettes à la correction paternelle, ni à la rigueur de la police, peuvent être dénaturées & libertines avec impunité. Ces abominables Privileges, qui ne sont que trop réels, déterminent les postulantes à faire un petit sacrifice sur le produit de leurs appas, & elles s'engagent dès-lors à donner une certaine somme par mois pour être mises en possession de l'*indécence privilégiée*; la Beaumenard fut dans le cas, mais ses charmes & sa jeunesse la rendirent célébre de bonne heure. L'*Ovide* du siecle, M. Favart, la peignit dans un Opéra Comique intitulé *la Coquette sans le sçavoir*, Ouvrage dont M. *Rousseau*, le propriétaire du Journal Encyclopédique reclame moitié, & que je lui céderois en entier, si je ne l'avois trouvé dans le Recueil des Œuvres de M. Fa-

vart. Cette nouveauté donna la vogue à Gogo, qui quitta Paris l'année suivante pour aller suivre la troupe des Comédiens attachés aux plaisirs du Maréchal de Saxe, héros fameux, dont l'Académie Françoise proposa il y a deux ans l'éloge, comme un Pere modeste donne à son fils les vertus de ses ancêtres à imiter. La Beaumenard, arrivée à l'Armée, eut le sort des Anglois elle fut attaquée & vaincue : les braves ennemis de la France attribuerent leur défaite à la supériorité du nombre qui les combattoit ; l'Actrice imputa sa chûte à la même cause, mais elle sçut, en Fille habile, tirer avantage des Victoires multipliées qu'on remporta sur elle, & elle sortit toujours du combat chargée des dépouilles de ses vainqueurs. Le Maréchal de Saxe, qui ne dédaignoit aucune Victoire, & qui étoit un héros aussi redoutable à Cythere, que dans les champs de Mars, attaqua la Beaumenard qui, fiere d'avoir lutté contre un guerrier aussi respectable, éloigna dès-lors l'Officier subalterne, & ne voulut plus avoir de Commerce qu'avec les Généraux, grands bavards & foibles Acteurs, mais qui payoient du moins l'ennui que leur maladresse lui causoit. La Paix ne fut pas plutôt signée, que la Beaumenard alla à Lyon pour y mettre à contribution les Négocians de cette Ville fameuse ; c'est-là qu'elle se fit les premieres rentes viageres.

Le desir d'étendre sa réputation & sa fortune ; l'engagea de retourner à Paris sur la fin de l'année 1749. Sa figure plut au Gentilhomme de la chambre qui étoit d'année pour diriger les théatres, & moyennant une petite complaisance dans laquelle on prétend qu'elle trouva les douceurs de la nouveauté, elle obtint le lendemain un ordre pour débuter aux François dans les Rôles de soubrette. Je ne vous parlerai pas ici de son mérite théatral, j'observerai seulement que sa beauté & un air de vivacité qui pique plus encore que les charmes, subjuguerent tout Paris. Les conquêtes les plus flatteuses & les plus respectables vinrent couronner ses espérances. Reçue au spectacle, sa réputation & sa fortune en prirent un nouvel éclat ; chacun voulut la voir, & chacun se dérangea pour elle. Les *rivieres* de Diamans parurent alors, & vinrent inonder sa gorge ; les meubles les plus précieux ornerent ses appartemens, & sa Garde-Robe le disputa à celle des Femmes les plus magnifiques de la Cour. La Beaumenard avoit fait cette fortune avant l'âge de vingt-six ans ; jugez combien elle auroit pu augmenter ce fonds, si la manie des *Guerluchons* (*y*)

(*y*) C'est le nom qu'on donne aux amans qui jouissent & vivent aux dépens de celui qui paie, & qu'en termes de l'art on nomme le *Monsieur*. Croiroit-on que quand ce *Guerluchon* ne voilit pas, il est dupé lui-même par une troisieme *espece* appellée *Farfadet*.

n'eût éloigné le Fermier Général *d'Augni*, & la plûpart de ceux qui venoient l'enrichir à l'envi. Il eſt vrai que je lui dois la juſtice de dire que, ſi l'on en excepte quelques Comédiens, tous ſes Guerluchons étoient des Gens *comme il faut*; le Chevalier D***, qui eſt aujourd'hui Miniſtre, je ne ſais dans quelle petite Cour d'Allemagne, le fut long-tems, & s'en trouva bien, le Marquis de V*** P *** lui ſucceda, & n'en fut pas fâché. Ses Créanciers, eſprits inquiets, & gens ſans politeſſe, l'ayant fait arrêter pour ſix mille francs qu'il avoit oublié de leur payer, la Beaumenard courut l'or à la main trouver ſon amant au *Fort l'Evêque*, & le conduiſit de cette priſon dans ſon lit où il liquida la ſomme qu'on venoit de payer pour lui. La *Deſaigles*, ancienne Maîtreſſe du Maréchal de Saxe (z), étoit alors *Demoiſelle de Compagnie* de notre Actrice. Cette vieille Fille qui, à force de réfléchir ſur la fragilité de la beauté, & l'inſtabilité des choſes humaines, s'eſt fait de bonnes rentes, parvint à engager la Beaumenard à congédier le Marquis. Celui-ci ſe déſeſpéra, mais l'ordre étoit donné, & on ne voulut plus le voir. Le Mar-

(z) C'eſt la même qui, à la mort du Maréchal, porta un Deuil de 26 jours, en conſidération de 26 épigrammes qu'il lui avoit faites dans l'eſpace de 48 heures.

quis de G ***, croyant que l'Actrice avoit le projet de devenir raisonnable, succéda au Prince de ***, qui l'avoit quittée pour s'attacher à la Fille d'un Fermier Général, dont le talent peut le disputer sur la scene clandestine à celui de la Beaumenard. La guerre de 1757 ayant obligé le Marquis de G *** d'aller se mettre à la tête de son Regiment, corps brillant & valeureux, que les exploits de son Colonel ont honoré plus d'une fois, l'Actrice inconsolable voulut suivre son amant; mais le Marquis, qui sait accommoder ses goûts avec la dignité de sa naissance & de son rang, lui permit seulement de jouer la Malade, & de se faire ordonner les Eaux d'Aix-la-Chapelle, où elle se rendit *incognito*. La Campagne finie, elle revint à Paris, & comme elle affectoit de vouloir être tout à son nouvel amant, elle quitta la Comédie Françoise. Le Marquis, plus occupé de son métier que de ses plaisirs, abandonna la Beaumenard, qui n'eut point à se plaindre de l'avoir connu. Des *Passades*, des *Fantaisies*, des *Epreuves*, noms fort décens, que l'adresse des Femmes a imaginés pour voiler leur libertinage, ont rempli pendant près de deux ans le vuide des passions de la Beaumenard. Le Comédien *Bellecourt*, garçon intelligent, dont elle avoit connu le mérite à Lyon, calcula la valeur des bijoux, du mobilier, & le produit des contrats qu'elle possédoit, &

ayant reconnu que le total formoit un fonds qui pouvoit lui procurer une vie douce, & une vieilleſſe agréable, il propoſa fort ſagement ſa main à la Beaumenard qui l'accepta très-follement. Leur état les mettant au deſſous des préjugés reçus, il n'y avoit rien d'indécent dans leurs procédés ; mais cette Beaumenard qui pouvoit vivre heureuſe, vient de ſe donner un Maître dont elle deviendra tôt ou tard la triſte victime ; & cette fortune brillante, le fruit de tant de jours & de tant d'inſomnies, va ſervir à enrichir d'autres femmes ; démarches tout-à-fait oppoſées aux intentions des Fondateurs. Bellecourt, qui affiche la délicateſſe de ne point vouloir que ſa femme ſe remette au courant, ne prétend pas pour cela la laiſſer oiſive. Au mois de Septembre dernier, je la vis deſcendre d'un cran, & jouer dans la troupe des Comédiens de Campagne de Verſailles, le rôle de Soubrette dans *l'Epoux par ſupercherie*, Comédie de Boiſſy, dont le titre pouvoit faire épigramme contre l'ingénieux Bellecourt.

Voyez-là..... Oh parbleu, s'écria le Chevalier, quand aura t-il tout vu ? En effet, reprit Madame de Sarmé, n'allez-vous pas nous faire paſſer en revue toutes les Actrices ? ah ! de grace épargnez-nous cette mauſſade Galerie. Elle trouvera place ailleurs, répartit Brochure, & la Comteſſe de *Prilly*, chez qui je vais cette après-midi, ne

ſera pas fâchée d'entendre mes petites anecdotes ; elle les aime beaucoup. Eſt-ce que cette femme vit encore, repliqua la Marquiſe ; mais elle doit avoir un ſiecle. Madame aime à rire, répondit le Colporteur ; la Comteſſe n'a que cinquante ans, & elle paſſe encore aujourd'hui pour une blonde aſſez piquante. Ah ! dites, s'il vous plait, reprit la Marquiſe, qu'elle eſt d'un roux très-décidé, & que malgré ſon âge & la groſſeur de ſa taille, elle veut encore grimacer avec un air de prétention. Je vois, repliqua Brochure, que vous n'aimez point la Comteſſe. C'eſt, reprit la Marquiſe, une femme qui ne m'eſt rien, & que j'eſtimerois peut-être, ſi elle ne vouloit pas mettre un air d'importance dans des minuties qui ne doivent point attacher des gens de condition.

Je vous laiſſe parler, dit le Chevalier en les interrompant ; mais perſonne ne connoit mieux Madame de Prilly que moi, & je puis vous la définir en deux mots.

C'eſt une femme dévote ſans piété, haute ſans orgueil, galante ſans amour, tracaſſiere ſans méchanceté, & protectrice ſans crédit. La Campagne de ma mere eſt voiſine de la ſienne, & nous avons pendant les beaux jours occaſion de nous voir ſouvent. A quoi la Comteſſe vous emploie-t-elle, Monſieur Brochure, demanda Madame de Sarmé ? A former, répondit-il, ſa Bibliotheque des Théatres, aſſez reſſemblante à

l'eſquille que M. le Chevalier vient de nous en donner. Les ſpectacles & le goût des bêtes ſont ſa manie dominante ; ſa toilette eſt une vraie ménagerie ; on la voit partager gravement ſon attention, & paſſer d'un Arlequin à une Epagneule, & d'une Soubrette à un Perroquet. Celui de ces animaux qui l'amuſe le plus à la préférence, & elle en fait une affaire d'état. Perſuadée que les Comédiens forment entr'eux une race ſublime, elle les regarde comme des perſonnages intéreſſans & reſpectables. Ils le ſont ſans doute, reprit la Marquiſe, dès qu'ils joignent les bonnes mœurs au talent. C'eſt mon avis, repliqua le Chevalier, & malgré les injuſtes loix qui les rendent *infames* parmi nous, je ne rougirai point de faire mon ami d'un acteur honnête homme. *Lanoue*, *Sarazin*, *Ricoboni*, étoient des Comédiens eſtimables, que je me faiſois un plaiſir de voir, & il en eſt encore beaucoup faits pour honorer une profeſſion qu'on ne dénigre que parce qu'on ignore qu'un Comédien qui a de la probité & de la décence, eſt le Précepteur du genre humain. Il eſt vrai que les déſordres affreux auxquels la plupart des Acteurs errans s'abandonnent ſans pudeur, ont rendu le métier de Comédien mépriſable aux yeux des gens qui jugent par comparaiſon, maniere de décider, qui trompera toujours ceux qui l'adopteront. Mes voyages, continua le Cheva-

lier, m'ont souvent rendu les Acteurs méprisables, parce que je n'ai trouvé que de l'insolence où je voulois du talent, & du brigandage où je cherchois de la conduite. J'ai vu à Bruxelles des horreurs qui feroient frémir le crime même ; ma bouche refuse de vous rendre ce tableau effrayant pour la vertu & pour l'humanité. Il y a entr'autres une famille dont je défierois d'*Hozier*, *Clerambault*, & tous les Généalogistes de France, de débrouiller l'affreux cahos. Je ne puis mieux comparer cette maison qu'à ces cabanes de sauvages où la nature muette est tous les jours outragée. Ah ! laissons, Chevalier, reprit la Marquise, ces images révoltantes, & permettez que Brochure jette un vernis de gaieté sur ces tristes idées. Je voulois, repartit le Colporteur, vous parler de Madame de Prilly. Oh ! perdons de vue cette éternelle Comtesse & son goût pour le théatre, repliqua la Marquise. Je ne parlois, répondit Brochure, de son attachement au spectacle, que pour vous entretenir d'un procès singulier qu'elle poursuit à la seconde Chambre des Enquêtes. Eh, quel est donc ce procès, demanda impatiemment le Chevalier ? C'est une affaire qui fixera dans peu de tems l'attention de tout Paris, reprit le Colporteur.

Madame de Prilly, étant il y a deux ans aux petits-Peres de la Place Victoire, prit une chaise où étoient le nom & les armes

du Baron de Mérival ; celui-ci entra un instant après, & demanda sa chaise qui lui fut refusée. Le Baron, qui ne voulut point causer de scandale dans un lieu aussi respectable, promit de se venger de la Comtesse. Le même jour lui en fournit l'occasion. Ayant trouvé à la Comédie Françoise la loge de Madame de Prilly ouverte, il s'y plaça. La Comtesse jetta les hauts cris, mais le Baron insensible ne sortit point de sa place. La Dame lui céda le Champ de bataille, & courut à la pointe du jour au *Pilier des consultations* pour s'assurer des meilleurs Avocats de Paris. L'affaire pesée au poids de l'or, on jugea qu'il y avoit lieu d'exiger une satisfaction authentique. Mérival, instruit des démarches de Madame de Prilly, la fit assigner pour avoir réparation de l'usurpation de sa chaise ; la Comtesse à son tour, lui envoya un Huissier, & l'affaire est en train aujourd'hui : grand débat entre les Parties sur la question importante de savoir si l'usurpation de la chaise n'est pas plus injurieuse que celle de la loge. Madame de Prilly soutient qu'une Comédie vaut mieux qu'un Sermon ; le Baron, ou du moins son héritier, prétend au contraire que les pieces de théatre sont damnables, les Acteurs pendables, les Auteurs à rouer, & les Spectateurs à excommunier. Les gens du Roi qui sont intervenus dans ce Procès, établissent un parti mitoyen, & veulent savoir si le

Sermon qui fut prononcé chez les petits Peres ; valoit mieux que la Comédie qu'on joua. Arrêt eſt intervenu en conſéquence & le Parlement a ordonné que le Sermon & la Comédie ſeroient dépoſés au Greffe, pour être enſuite jugé ce qu'il conviendroit.

Le Pere *de Neuville* a remis ſon Sermon ſur *la Calomnie*, & M. Didrot a dépoſé ſa Comédie *du Pere de Famille*, perſonnage d'autant plus digne de pitié, que tous les Comédiens du monde, ſi l'on excepte l'Acteur Briſſart, l'ont eſtropié inhumainement, malgré les cris de la multitude, & les larmes d'un tas de femmes qui pleurent au ſpectacle ſans ſenſibilité, & dans la ſeule vue de perſuader au Public qu'elles ont une ame honnête. Le Sermon & la Comédie ont été examinés par des têtes ſaines ; on a trouvé dans l'ouvrage du Prédicateur Jéſuite, une ſatyre amere contre les gens de Lettres, & ſur-tout contre ces Philoſophes éclairés qui ont travaillé au *Dictionnaire Encyclopédique*, que les Religieux ſe diſant encore alors de la Compagnie de Jeſus, ſont parvenus à faire proſcrire, parce qu'ils craignoient, avec raiſon, le coup que la ſageſſe du premier Parlement de France vient de leur porter, & qui auroit éclaté aux Articles *Ignace*, *Jéſuite & Moliniſme* : c'eſt une vérité qu'il n'eſt plus permis de taire. On a reconnu que le Diſcours peu chrétien

du Pere de Neuville étoit une Apologie de ſa Société, & une Satyre de tous ceux qui n'étoient pas pénétrés pour elle de la vénération la plus profonde. La Comédie du Pere de famille, en montrant des ſentimens dignes d'un honnête homme, a paru ne reſpirer que l'amour de l'humanité, de la vertu & des devoirs. Les choſes en ſont-là, & le *vent du Bureau* eſt pour la Comteſſe. Cette femme ſinguliere, ſe renfermant toujours dans ſon ſyſtême, prétend qu'un Sermon tel qu'il ſoit, valant moins qu'une piéce de Théatre, une loge à la Comédie françoiſe eſt plus précieuſe qu'une chaiſe aux petits Peres. Ces queſtions ſingulieres ſervent de parure au Nouvelliſte affamé, à qui l'oiſiveté de nos Généraux ne fournit que le ſpectacle d'une contemplation ſtérile. En effet, dit la Marquiſe, ce Procès eſt bizarre. Je n'en dis pas davantage aujourd'hui, reprit Brochure, parce que je ſuis chargé de la part des deux parties de faire imprimer les Mémoires qu'elles ont fait à ce ſujet. J'en retiens deux Exemplaires, repartit le Chevalier, un pour le Vicomte de Marné, & l'autre pour moi. Ah! vous connoiſſez donc ce M. de Marné, repliqua le Colporteur. Preſqu'autant qu'il connoiſſoit la femme du Baron, répondit le Chevalier. Le petit Vicomte auroit-il eu Madame de Mérival, demanda la Marquiſe. Oui, Madame, reprit Brochure, & n'en déplaiſe

déplaiſe à l'amitié que M. le Chevalier a pour lui, les procédés qu'il a eus avec la Baronne l'ont deshonoré. Voilà de grands mots, M. le Colporteur, repartit le Chevalier. Je ſuis ſûr de mon fait, répondit celui-ci; & quand vous m'aurez entendu, je doute fort que vous ſoyez encore l'ami de M. de Marné. Ecoutons donc, repliqua la Marquiſe.

Madame de Mérival, continua Brochure, reſſembloit à beaucoup de femmes; elle épouſa le Baron ſans amour, & celui-ci ne voulant point ſe ſéparer en bonne forme de ſon épouſe, & continuant de vivre, Madame de Mérival prit le parti d'avoir un amant, retirée dans un vieux château de Normandie, où elle paſſoit ſa vie à jouer au *volant*, & à lire le *petit Pompée*, rapſodie qui a entamé l'eſpece de réputation que l'auteur *des Mœurs* s'étoit faite, & que la diction tudeſque de la Gazette de Bruxelles lui a totalement enlevée. C'eſt le deſtin de cette Gazette, reprit le Chevalier, d'être toujours écrite par des gens qui parlent notre langue, comme on la parle à Vienne dans le *Léopoldſtat*. M. Néron, malgré ſa qualité tranſcendante d'Avocat en Parlement, rédigeoit cette feuille politique en Allemand franciſé. Son trop illuſtre ſucceſſeur, le fameux Maubert de Gouveſt, avoit beaucoup plus de force dans le raiſonnement que l'Ex-Avocat, mais beaucoup

moins de pureté dans le ſtyle ; toutes ſes phraſes commencent par ces mots vicieux, *ç'a été*; il met toujours le mot *fut* pour *alla*, celui de *récompenſe* pour *indemnité*, & commet trois mille autres fautes auſſi groſſieres, que l'on relevera avec ſoin dans le Catalogue raiſonné de ſes ouvrages, qui terminera l'hiſtoire de ſa vie actuellement ſous preſſe. M. *Touſſaint*, autre Avocat en Parlement, n'écrit pas une Gazette qu'elle ne ſoit remplie d'inverſions germaniques ; il ne ſçait pourtant pas un mot d'Allemand : il faut que ce ſoit un vice de terroir, auquel cas ces trois *Innocens* ne méritent pas les épigrammes dont je viens de les affubler mal-à-propos. M. le Chevalier répare joliment, dit Brochure, en reprenant l'hiſtoire de Madame de Mérival ; la Baronne, continua-t-il, laſſée d'un train de vie auſſi faſtidieux, caſſa un beau jour ſes raquettes, jetta le petit Pompée au feu, & chercha un amuſement plus doux dans la ſociété d'un homme aimable. Le Vicomte de Marné ſe préſenta ; c'eſt une de ces figures chiffonnées qui ne piquent point, mais qui plaiſent. La Baronne l'écouta, & elle devint ſenſible. Le Vicomte, obligé de retourner à Paris, convint d'une perſonne diſcrete, ſous l'enveloppe de qui il écriroit à Madame de Mérival. Les adieux furent touchans, les pleurs & les plaiſirs les ſcélerent. Le Vicomte ne fut pas plutôt arrivé, qu'il écrivit les

lettres les plus tendres à la Baronne qui, aimant de bonne foi, répondit sur le même ton. Ce commerce, dont Madame de Mérival ne prévoyoit pas les suites, dura pendant trois mois. M. de Marné, qui observoit un ordre didactique dans ses intrigues galantes, revint en Normandie ; & jouant l'homme inquiet, il mit la Baronne dans le cas de lui demander d'où provenoit le chagrin qui sembloit le dévorer. Quel pays que Paris, Madame, s'écria-t il ! quel pays ! Je suis en marché d'une charge à la Cour, elle convient à ma situation & à mon nom ; avec cent mille francs de bons contrats, je n'ai trouvé que vingt mille écus ; les Notaires sont des arabes. Il me manque vingt mille francs, je comptois les trouver ici chez mes Fermiers, mais les nouveaux impôts, dont ils viennent d'être chargés, ne leur permettant point de faire cette avance, je me vois deshonoré, faute de pouvoir remplir les conditions de mon contrat. Vous m'effrayez, Vicomte, répondit Madame de Mérival, en parlant ainsi : votre triste confidence me pese d'autant plus, que vous connoissez ma situation : réduite à une chétive pension de deux mille francs, je me trouve dans l'affreuse impossibilité de vous tirer de ce mauvais pas. Ah, Ciel ! qu'osez vous dire, repartit le Vicomte, en colere, m'estimeriez vous assez peu pour vouloir m'engager à recevoir un bienfait qui m'humilie ?

roit ; je ne vous retrouve pas-là, ma chere Baronne, & j'ai cru que vous me connoiſſiez mieux. Mais, qu'allez-vous devenir, répartit Madame de Mérival? Ma réſolution eſt priſe, pourſuivit M. de Marné, j'ai un vieux oncle qui vit dans une Terre qu'il a aux pieds des Pirénées, je vais me ſéqueſtrer pour jamais, en cachant au reſte de l'Univers ma retraite & mon nom. Mais ce deſſein, reprit la Baronne, n'eſt pas ſage. Penſons de ſang froid, & imaginons quelque expédient honnête qui vous tire d'embarras. J'ai tout vu, Madame, repliqua le Vicomte, les hommes ſont des tyrans, je les quitte avec plaiſir. Le ſeul regret qui me ſuivra dans ma retraite, & que j'emporterai au tombeau, eſt celui de vous perdre. Heureux encore dans ma douleur de trouver une conſolation dans votre portrait & dans vos lettres ! Adieu, Madame, dit-il d'une voix entrecoupée par des ſanglots ; puiſſiez-vous vivre heureuſe, je ne mourrai jamais que de la douleur de vous avoir perdue. Non, non, reprit la Baronne, en ſe jettant au cou de ſon amant, vous ne partirez point, à moins qu'inſenſible à mes prieres, vous ne vouliez que ma mort ſuive ce funeſte inſtant. Vos deſirs ſont des ordres pour moi, répartit le Vicomte ; mais m'eſtimez-vous aſſez peu pour m'expoſer à montrer à toute la Cour ma honte & ma médiocrité? Ecoutez, repliqua la reſpectable

Madame de Mérival, vos Fermiers vous donneront de l'argent dans des tems plus heureux. Eh, oui, Madame, répondit M. de Marné ; mais puis-je attendre six mois ? ce délai est trop long, & je perds tout. Un moment, reprit la Baronne, vous ne perdez rien, & j'ai un moyen infaillible de vous tirer d'embarras. Je l'accepterai avec plaisir, repartit le Vicomte, mais à condition qu'il ne vous compromettra point. En rien, repliqua Madame de Mérival ; j'ai mes diamants ici, je n'en porte jamais à la campagne : je puis en disposer pour six mois, partez sans dire mot pour Rouen, où vous trouverez sans peine les vingt mille francs qui vous manquent, sur trente mille écus de bijoux. Mais, répondit M. de Marné, pouvez-vous bien me proposer des arrangemens qui blessent ma délicatesse ? Point de repliques, dit vivement la Baronne : si j'avois besoin d'une somme d'argent, & que je fusse sûre de vous la rendre dans un terme convenu, je ne trouverois pas mauvais que vous missiez des effets en gage pour me la procurer. Ces mots me désarment, repliqua le Vicomte, & je me rends à vos ordres ; mais souvenez-vous toujours que vous me l'ordonnez. M. de Marné, muni de l'écrain de Madame de Mérival, partit pour Rouen, d'où il écrivit à la Baronne qu'il avoit rempli son objet, & qu'il alloit le lendemain à Paris, à l'effet d'y consommer son

marché. Comme il n'y avoit rien que de très-naturel dans la lettre du Vicomte, la Baronne lui répondit à Paris à ſon adreſſe ordinaire : mais deux couriers étant arrivés ſans qu'elle reçut de réponſe, elle eut quelques inquiétudes. Ces premieres alarmes ne firent que gliſſer ſur ſon eſprit, parce que la candeur de ſon ame, & la ſincérité de ſes procédés lui faiſant croire que chacun lui reſſembloit, elle ne pouvoit ſoupçonner perſonne de fourberie. Madame de Mérival, trompée par une paſſion vive qui lui faiſoit illuſion, attendoit toujours des nouvelles de ſon Amant ; mais un gentilhomme du voiſinage, qui arrivoit de Rouen, parlant du gros jeu qu'on y jouoit, nomma parmi les heureux le Vicomte de Marné, qui venoit de gagner quatre-vingt mille livres. Ces mots commencerent à éclairer la Baronne ſur le caractere du Vicomte ; elle écrivit à Rouen à une de ſes amies qui pût l'inſtruire de la conduite que M. de Marné y menoit. La réponſe qu'elle reçut, l'accabla du chagrin le plus cuiſant ; on lui marqua que le Vicomte, qui avoit gagné des ſommes immenſes, entretenoit la petite *Bernaut*, Actrice de la Comédie ; qu'il venoit de lui donner une *demi-fortune* *, & des

* Voiture à un cheval, que l'orgueilleuſe modeſtie des gens à talens eſſaie avant de prendre le carroſſe.

robes de grand prix. Ces funeſtes éclairciſſemens décideront le caractere de M. de Marné dans l'eſprit de Madame de Mérival ; elle jugea dès-lors qu'il étoit un eſcroc. Le mot eſt dur, M. le Chevalier, & très-convenable, ſi tu dis vrai, repartit celui-ci en rougiſſant, car Madame de Sarmé le connoiſſoit très peu délicat ſur l'intérêt. Convenez, dit la Marquiſe, que vous aviez-là un vilain ami. Oh ! répondit le Chevalier, c'eſt un malheureux que je connoiſſois mal ; le bandeau tombe, & je le livre aux épigrammes de Brochure.

Ce premier trait, quelque fripon qu'il ſoit, n'eſt rien en le comparant à celui que je vais vous rapporter. Les ſix mois expirerent, & la Baronne, n'ayant eu aucune nouvelle de Marné, tomba dans une langueur qui fit craindre pour ſes jours. Son mari manda les Médecins les moins ignorans de la Province, & le réſultat de leurs conſultations fut d'ordonner un changement d'air à la malade qui ſe diſpoſa de retourner à Paris ; & comme elle étoit dans un état à ne pouvoir vaquer par elle-même aux arrangements relatifs à ſon départ, & que ſon mari ne vouloit point que ſes diamants fuſſent confiés à une femme de chambre, il la pria de les lui remettre. La Baronne tomba à ces mots dans une foibleſſe qui lui ravit l'uſage de tous ſes ſens ; M. de Mérival appella du ſecours, & parvint à faire revenir ſa femme

qui, ne pouvant feindre, lui raconta la friponnerie du Vicomte. Le Baron partit en recommandant Madame de Mérival aux soins de ses gens, & il arriva le même soir à Rouen. Marné y étoit trop connu, pour qu'on ignorât sa demeure ; le Baron se rendit chez lui, & débuta par lui demander l'écrain de sa femme. Le Vicomte, qui vouloit profiter du grand âge & de la foiblesse du Baron, fit l'insolent, & dit que ces sortes d'affaires ne se décidoient qu'à la campagne. Quand vous m'aurez restitué, reprit Mérival, les diamants de ma femme, nous irons où vous voudrez ; mais je vous déclare que si vous ne me les remettez sur le champ, je vais vous poursuivre en justice. Et moi, répondit Marné, je vous signifie que si vous faites la moindre démarche, je vais faire imprimer un recueil de 150 lettres galantes de Madame de Mérival. Vous connoissez, continua-t-il en ouvrant son bureau, & lui montrant les billets de la Baronne ; vous connoissez ce caractere : eh bien, le public va rire à vos dépens ; je n'en ferai tirer que 3000 exemplaires que j'aurai soin de répandre à Paris & dans toutes les Provinces du Royaume. Un coup de foudre auroit moins accablé le Baron que ces derniers mots. Malgré son abattement il eut le courage de demander la lecture de quelques-unes de ces lettres, & le Vicomte l'insolence de lui accorder cette grace barbare,

re. Mérival, outré des perfidies de sa femme, dont il auroit soutenu l'innocence contre tout l'arriere-ban de la Normandie, tomba dans un fauteuil, & demanda, d'une voix attendrie, si la restitution de ces lettres ne pouvoit pas compenser l'Ecrain. Les Diamans, repliqua impudemment Marné, m'ont été donnés, & je les garde, parce que rien n'est si pur que le don. Les lettres m'ont été écrites, elles sont à moi, & j'en ferai mon profit. Un Libraire de cette ville, à qui je les ai lues, m'en offre déjà cent Louis; jugez du prix qu'il y mettra, quand il saura le nom de celle qui les écrit. Mérival assommé, offrit 150 Louis des lettres de sa femme. Le scélérat de Marné osa balancer long-tems sur la médiocrité du prix; & finit par mettre le comble à ses escroqueries, en ruinant un honnête homme dont il alloit combler la disgrace en déchirant son cœur. Mérival eut à peine la force de se lever & de gagner sa chaise à porteurs. Quoique le jour fût tombé, il prit des chevaux de poste, & arriva chez lui au milieu de la nuit. Une affluence de monde, qui rempliſſoit la cour du Château, lui fit présumer que la Baronne touchoit à sa derniere heure. Il entra hors de lui-même dans l'appartement de sa femme qui n'eut que le tems de lui demander pardon, & de rendre la vie entre ses bras.

Mérival, que ce funeste spectacle avoit

attendri, voulut embrasser son épouse qu'il appella des noms les plus doux ; mais il ne trouva plus qu'un ombre. Ses gens l'emporterent dans son appartement, où, après avoir brûlé les lettres qu'il venoit d'acheter, il rendit le dernier soupir, en prononçant le nom du malheureux qui venoit le priver de sa femme & du jour.

Ah, quel monstre ! s'écria, la Marquise, & que les femmes sont à plaindre, quand, sous des dehors gracieux, des scélérats parviennent à les subjuguer. On prétend, reprit le Colporteur, qu'un coquin de la même trempe, qui vit actuellement avec la *Fauconnier*, vice-doyenne de nos Messalines, lui a donné les premiers élémens de cette fatale science ; je le croirois d'autant plus volontiers qu'ils ont composé en société *le Dictionnaire du Monde*. Eh, quel est ce livre, répartit la Marquise ? je suis surprise que vous ne me l'ayez pas apporté dans le tems. C'étoit mon projet, Madame, repliqua le Colporteur ; mais la Police craignant que ce Dictionnaire ne formât des *Cartouches* d'un nouveau genre, elle me défendit d'en vendre ; il ne m'en reste que cet Exemplaire que je fais connoître aux pratiques qui demandent à le parcourir. Ah, parbleu, dit le Chevalier, nous en lirons quelque chose. Voyez, Monsieur, & amusez-vous, répondit Brochure, en lui remettant le livre.

Voyons d'abord le titre, reprit le Che-

valier : « *Dictionnaire du Monde, néceſſaire* » *à tous les gens aimables qui veulent ruiner* » *les femmes, compoſé par un Gentilhomme* » *Florentin, revu par deux Chevaliers* » *Gaſcons, & publié par l'Auteur de la* » *Comédie des Tuteurs.* »

Quel mot chercherons-nous, continua le Chevalier. Ah, ma foi, répondit Madame de Sarmé, tirez trois ou quatre Articles au hazard. Soit, reprit le Chevalier, ouvrons.

Actrice. Une Actrice eſt bonne à connoître, quand elle eſt, comme cela arrive très-ſouvent, belle & ſans talens ; il faut, ſans lui avoir fait la moindre déclaration, *rompre des lances* pour elle dans les tables d'hôte, aux cafés, dans les cercles, & ſur-tout aux foyers du ſpectacle où elle eſt attachée. Ce zele lui parvient, & la médiocrité ayant beſoin d'appui, elle vous fait rechercher. L'occaſion eſt trop favorable pour n'être pas ſaiſie. Vous y courez un bras en écharpe, parce que vous devez lui perſuader que vous vous êtes battu contre l'amant d'une autre Actrice qui eſt ſa rivale. Votre ſituation, dont vous gliſſez un mot dans la converſation, la touche d'autant plus que vous ne lui faites aucune propoſition tendre. Elle vous offre des ſecours, & ſi l'Amant qui l'entretient, n'eſt pas homme à l'enrichir dans peu, vous lui procurez un jeune Hollandois, un Milord à Guinées, un Américain embarraſſé de ſa

fortune, ou un vieux Financier, & vous prenez, suivant l'usage, cinq pour cent par mois sur la somme que le *Monsieur* paie. Voilà de jolis préceptes, dit le Chevalier, poursuivons.

Boire. Est un vice dans la société générale, il faut qu'un Gentilhomme, qui aspire à la connoissance du monde, conserve son sang froid dans toutes les occasions où il doit entrer en commerce avec le beau sexe. Il est cependant important que, s'attachant au goût d'une femme, il essaie dans un repas tête-à-tête si le vin la rend tendre; il doit, dans ce cas, lui faire perdre insensiblement sa raison; une femme dans cet état ne refuse rien de tout ce qu'on lui demande; & quand elle ne s'exécute pas, on prend; elle croit le lendemain qu'elle a donné.

Jalousie. Quand un homme est parvenu à rendre une femme folle de lui, & qu'il l'a soutirée au *Caramel* (ce sont les termes de l'art) il doit s'en éloigner; mais pour se conserver une réputation d'honnêteté auprès des autres femmes, il faut qu'il mette de la décence dans ses procédés; & que, jouant le jaloux, il attribue le moindre geste, la phrase la plus indifférente, la promenade la moins suspecte, le compliment le plus trivial à un esprit de coquetterie, qui cherche un nouvel Amant. On veut s'excuser, il n'écoute rien, il s'emporte, &

s'éloigne en feignant de pleurer son malheur, & de regretter celle qu'il abandonne.

Il faut observer cependant que s'il survenoit une succession ou quelque avantage inattendu à la femme qu'on quitte, on renouera avec elle en pratiquant le précepte qui se trouve au mot *Explication*.

Lettres. Aussi-tôt que l'on est parvenu à mériter ou à surprendre les faveurs d'une femme, il faut s'assurer d'elle, & des moyens de la déshonorer, en cas qu'elle ne paie point le tribut. Pour remplir ce plan avec succès, il suffira de lui écrire des lettres tendres, & pleines de confiance; son esprit flatté échauffera son cœur, & elle répondra de façon à avouer sa honte & sa défaite. Ces lettres deviennent alors un titre avec lequel on la perd dans le monde, quand on n'en espere pas tout le bien quel pourroit faire. Oh, l'infame Vicomte, dit la Marquise, n'a mis que trop efficacement, pour le malheur de la pauvre Baronne, ces odieuses leçons en usage! L'article est de lui, répondit Brochure. Il est bon, reprit le Chevalier, de lire ce Dictionnaire pour connoître toutes les friponneries de ces marauts qui viennent en imposer par des équipages brillans, & des habits d'éclat, qui sont le fruit de la célérateſſe: allons plus avant.

Monde. Le Monde est un labyrinthe d'où l'on ne peut se tirer qu'avec le fil d'*Ariane*; il faut donc que la jeune Noblesse qui

aſpire à jouer un rôle dans la ſociété, ſorte de l'enveloppe groſſiere où l'ignorance & le défaut de l'éducation la tiennent enſévelie ; & que, connoiſſant les uſages, elle puiſſe réſiſter au manege des femmes intéreſſées, amener dans ſes filets celles qui paient par excès de tempérament, ou par défaut d'appas, & briller aux dépens de ces douairieres ſexagénaires, qui veulent ſe rappeller leur jeune âge & les plaiſirs qui y étoient attachés.

Pour attirer une femme intéreſſée dans le piége, il faut l'aborder avec un air inſolent d'opulence, lui perſuader qu'on n'a pour elle qu'une fantaiſie qu'on veut ſatisfaire aux dépens de ſa bourſe, montrer de l'or, faire des promeſſes, jouir & partir. Comme ces créatures ne veulent pas paſſer pour dupes, dans la crainte d'être rayées du catalogue ; elles ſe taiſent, & on va en tromper d'autres.

Celles qui joignent la laideur au tempérament, méritent des efforts & des égards à la premiere entrevue. Comme ces préceptes ſont la quinteſſence de l'eſprit du monde, on prie les Candidats d'apporter la plus grande attention à ce qui ſuit.

Les Efforts conſiſtent à dompter la répugnance que la figure de l'objet auquel on ſe lie, peut inſpirer : ce dégoût ſurmonté, il faut jouer le galant, l'empreſſé ; ne point penſer à tout ce qui peut révolter, & di-

viniſer même les imperfections de la nature. Il arrive preſque toujours qu'une femme qui eſt dans ce cas, doute qu'un joli homme puiſſe penſer ainſi : elle vous accuſe de flatterie ; c'eſt alors que, ranimant toute votre ardeur, vous devez lui prouver par des déclarations réitérées, que vous êtes ſincere. Cette premiere épreuve lui donne une bonne idée d'elle-même & de votre ſincérité : l'objet eſt de la maintenir dans cette erreur pendant quelques jours, & le meilleur moyen d'y parvenir, eſt d'employer ce que nous appellons *les Egards*, c'eſt-à-dire, qu'il faut montrer un grand déſintéreſſement, & beaucoup de tendreſſe : on peut ſeulement ſe permettre quelques déclamations contre la dureté des tems, l'avarice des parens, ou contre l'odieuſe économie des tuteurs. Ces propos gliſſés avec art, trouvent leur place à la ſeconde entrevue, & la voluptueuſe begueule eſt ruinée par gradation, ſans eſpoir de reſſources.

On doit, à peu de choſes près, obſerver la même marche avec les vieilles Douairieres ; preſque toutes reſſemblent à la Marquiſe D***, qui cherchoit à 65 ans, dans les allées ſecretes du Luxembourg, des jeunes gens à qui elle donnoit un louis pour la premiere converſation, deux pour la ſeconde, quatre pour la troiſieme, huit pour la quatrieme, & toujours en doublant ainſi : parlez avec les femmes de cette trempe, autant que vous le pourrez, ſans gagner une extinc-

tion de voix, & dès que vous vous apperce-vrez que vos discours les ont jettées dans cette ivresse libertine, qui les met hors d'elles-mêmes, employez avec art le secret que vous trouverez développé à la lettre G. Beaucoup de femmes s'y trompent, & donnent la réputation de merveilleux à des hommes *anéantis*, mot à la mode, que le Doyen des fats a mis en usage pour peindre la situation d'un amant qui a le malheur de manquer à ses engagemens.

Montre. Un homme qui est versé dans la science délicate du monde, doit se former dans deux ans une boutique d'Horlogerie d'un grand prix ; & pour cet effet, il doit observer de ne jamais venir à l'heure indiquée au rendez-vous d'une femme qu'il a subjuguée : la prudence veut qu'il arrive toujours avant ou après ; avant, il feint d'avoir beaucoup attendu, & part ; après, l'heure propice est passée, & les plaisirs qu'on se promettoit sont perdus : on vient l'après-midi ou le soir, la Dame éclate, on s'excuse sur l'horloge de son quartier, on entend ce que cela veut dire, & on dit à l'amant, auquel on présente une montre, tenez, Monsieur, vous serez peut-être plus exact une autrefois. Ce manége, répété tous les huit jours, meuble la boutique, & entretient le commerce avec l'étranger. Si on veut négocier aussi en pendules, on peut s'en procurer par la même voie & par les

mêmes femmes qui ont donné les montres. On doit donc, pour remplir ce second projet, manquer à un nouveau rendez-vous, & s'excuser sur l'heure. Mais votre montre, répond l'amante impatientée, va pourtant à miracle. Oui, Madame, dit-on, mais je suis l'animal le plus distrait de l'univers; & à moins que je ne sois éveillé par le coup de cloche, je ne pense à rien. Ah, nous verrons, Monsieur, replique la Dame, si vous aurez encore des excuses à donner; *Baillon* ira demain vous porter une de ses pendules à répétition; si vous n'êtes point exact après cela, il faudra que je vous envoie le Carillon de la *Samaritaine*. On feint de prendre ces propos pour une plaisanterie; la Pendule arrive, on la reçoit, & on la trafique.

Nudités. Un Gentilhomme, qui cherche à se polir dans le monde, doit fuir les *Nudités*, c'est-à-dire, que lorsqu'il a été assez heureux pour dépouiller entiérement une femme, dont il n'a plus rien à espérer, il doit la quitter, parce qu'elle lui présente une image scandaleuse, dont les yeux chastes ne sçauroient s'éloigner avec trop de soin.

Ah, convenez, dit Madame de Sarmé, que ces coquins d'Auteurs sont de grands monstres avec leur Dictionnaire qui est exactement le code de la friponnerie; mais qui vous fait sourire, Chevalier? C'est repar-

tit-il un article dont je vous prie de me permettre la lecture ; ce sera le dernier.

Prison. Il y a des femmes qui, ne s'exécutant qu'à la derniere extrémité, ne soulagent un homme que quand elles sont convaincues que l'on a un besoin pressant de leur secours, faute desquels elles vous perdent. La passion ou le tempérament faisant alors taire l'intérêt, elles vous aident ; mais elles veulent être persuadées : les propos n'y font rien, il ne suffit pas même de supposer une retraite dans la crainte d'être poursuivi pour dettes. Ces femmes tenaces, comptant mieux jouir de vous, disent que vous agissez prudemment, & viennent dans le secret vous tenir compagnie. Que faut-il donc faire ? recourir à l'émétique, c'est-à-dire, faire un billet à un Marchand qui veut vous obliger, parce que ce service ne lui coûte rien ; l'engager à vous poursuivre, & à obtenir sentence qu'il met en exécution, en vous faisant arrêter. L'affaire éclate, votre Maîtresse en est informée, & comme elle a besoin de vous, & que la décence ne veut pas qu'elle se compromette en allant respirer la volupté sur le grabat d'un prisonnier, ce moment la décide, sa bourse s'ouvre, & vous jouissez de la liberté & du fruit de votre industrie. Cet article a été fourni au Dictionnaire par le Chevalier *la M***.

Que dites-vous de ce livre, demanda Brochure à la Marquise ? Qu'il est bon à brû-

ler, répondit-elle, & que les Auteurs de ce Dictionnaire scandaleux ne seroient pas trop punis quand on leur feroit subir le même sort. En effet, reprit le Chevalier, que peut-on penser de brigands qui se font tympaniser en justice, & mettre en prison pour avoir de l'argent d'une femme? Il y a quelques mois, repartit le Colporteur, que Madame d'*Erbigni* y fut prise pour vingt mille francs. Oh, parbleu, elle le méritoit bien, repliqua le Chevalier, & depuis son aventure des huit freres, elle n'est digne d'aucune considération. Eh, quelle est donc cette histoire, demanda Madame de Sarmé? Je vais, répondit Brochure, la raconter à Madame; elle est singuliere.

Huit Freres arrivés de S. Domingue à Paris pour s'y décrasser, & y chercher le ton de la bonne compagnie dans les tables d'hôtes où ils ne trouvent que des indigestions, un de ces *S. Aulas* (*a*), qui tiennent le dez dans les Auberges, accosta les Américains, & les présenta chez Madame d'Erbigni, dont l'œil luxurieux, le cœur complaisant, & l'ame tendre, partageoient à l'envi cette bonne aventure. Les huit Freres se dérobant à toutes les impressions que les agaceries de Madame d'Erbigni avoient

(*a*) Bavard qui a l'art d'ennuyer avec esprit, il est Auteur du *Flibustier Littéraire*.

faites sur eux, en devinrent tous amoureux, & des lettres expressives suivirent ces premiers mouvemens. La Dame, à qui ces avances méthodiques n'étoient presque plus nécessaires, résolut de ne faire qu'une *galerie* de toute la famille ; elle répondit aux huit Freres, & leur donna un rendez-vous dans la même journée à une heure d'intervalle de l'un à l'autre. Les billets furent remis par un homme intelligent, qui s'acquitta de sa commission avec tant d'adresse, que les Freres, à chacun desquels on avoit recommandé le secret, ne se douterent de rien. Le premier arriva, on le reçut avec transport, & on le renvoya dès qu'on s'apperçut qu'il alloit devenir inutile ; le second entra une demi-heure après il desobligea si vivement Madame d'Erbigni, par son stérile début, qu'elle le congédia ; le troisieme n'effaça point les torts de l'autre, & il eut le même sort ; celui qui suivit paya pour ses prédécesseurs. Madame d'Erbigni, que l'habitude avoit familiarisée avec l'indécence, s'appercevant que cet Américain étoit un *Hercule*, lui proposa de mériter le laurier du Maréchal de Saxe. Mon imbécille, subjugué par ce grand nom, voulut courir la même carriere, & n'ayant pu atteindre au but, faute d'un seul pas, Madame d'Erbigni eut l'imprudence de lui dire, en affectant une douleur tendre, *ah, je vois bien que vous ne m'aimez pas !* L'américain, outré de

l'incivilité de ce reproche, sortit avec tant d'impétuosité, qu'il oublia son chapeau & son épée. Celui de ses Freres qui le remplaça, reconnut d'abord l'épée & le chapeau; mais cachant ses soupçons à Madame d'Erbigni, il se jetta à ses genoux, se releva, & fut heureux. La femme de chambre entra dans le moment, & voulut prendre l'épée & le chapeau qu'on venoit apparemment chercher; mais l'Américain, sans s'émouvoir, dit à cette fille : *Ne vous gênez point, Mademoiselle, & faites prévenir mon frere que je vais lui porter moi-même ce qu'il a laissé ici.* Ces mots prononcés de sang froid par un jeune étranger que Madame d'Erbigni prenoit pour un sot, la déconcerterent un instant, & balbutiant une phrase qui marquoit moins le repentir de son procédé, que son dépit de n'avoir pas vu le reste de sa famille, elle tomba nonchalamment sur ses carreaux, & se plaignit de son malheur. L'étranger n'ayant plus le projet de la consoler, lui fit une profonde révérence, & sortit. Tous ses Freres, qu'il rencontra à trente pas de l'hôtel de Madame d'Erbigni, annoncerent par de grands éclats de rire le plaisir de leurs surprises. L'aventure devint bientôt publique; mais cette femme qui ne rougissoit plus qu'au pinceau, affecta de s'afficher & de passer du Palais Royal aux Tuileries, & de cette promenade au Boulevard. *Ramponneau* même en auroit joui,

ſi les plaiſirs ſoldateſques de la *Courtille* (*b*) avoient été connus alors du beau monde. L'impudence altiere de Madame d'Erbigni frappa tous ceux qui ne ſavent pas juſqu'où une femme galante, qui a ſecoué le joug des préjugés, peut porter l'audace. Tout le monde n'eut pas la complaiſance de lui pardonner ſon effronterie, & quelques Poëtes furent de ce nombre. La plupart d'entr'eux, accoutumés à vivre des ſottiſes publiques, vont *écumer* avec ſoin les anecdotes ſingulieres dont Paris fourmille, & en font un ouvrage que la malignité humaine ſaiſit toujours avec empreſſement. Un Commiſſaire des Guerres, domeſtique de la maiſon de Biron, fit de cette aventure un joli Vaudeville. Madame d'Erbigni fut la premiere qui le chanta. Le ſieur *Poinſinet de Sivri*, ex-valet de chambre du Duc d'Orléans, en fit une Comédie ſous le titre *des huit Freres*. L'héroïne de la piece, auſſi effrontée que *l'écrivaſſier* Paliſſot qui ſe mit au Balcon du Théatre Italien, le jour même qu'on le baffouoit dans la Parodie des Philoſophes (*c*),

(*b*) C'eſt le nom de l'endroit où l'illuſtre Ramponneau raſſembla, par un heureux mêlange, le dégoûtant Savetier avec le Duc agréable, & l'Amante mal-propre d'un Soldat aux Gardes avec l'élégante Comteſſe. Ah! nation aimable & frivole, ces plaiſirs calotins ſont bien faits pour vous!

(*c*) Cette Parodie intitulée les *Petits Philoſophes*

prit une premiere loge, & applaudit. Un Cyclope de la Forge de Fréron, nommé *la Coſte*, en compoſa un Roman ; elle le prôna dans tous les cercles, & en aſſura le débit, en obſervant ce qui ſe pratique dans la vente des mauvais Ouvrages (*d*).

Voilà une femme intrépide, dit la Marquiſe ; mais qui peut vivre avec elle? Des gens qui ont faim, répondit le Chevalier, & il y en a tant dans Paris. Elle vient, repartit Brochure, de ſe jetter dans le Clergé ſubalterne, & elle vit aujourd'hui avec l'Abbé de *Courval*. Oh, parbleu, reprit le Chevalier, celui-ci n'eſt pas le premier homme d'Egliſe qu'elle eût attaqué, & nous ſçavons ſa fameuſe hiſtoire avec le Général des Pe-

du ſieur *Poinſinet de Noirville*, le même a qui Paliſſot, ſous prétexte de lui procurer la place de Gouverneur d'un Prince Proteſtant, fit abjurer la Religion Romaine, & en dreſſa lui-même l'Acte ſur le Quai de la Tournelle à Paris. Des perſonnes en place, qui ont vu les preuves de ce fait, croiront-elles que ce Paliſſot ſoit l'appui de la Religion Romaine, ainſi qu'il l'avance dans la Préface de ſa piece des Philoſophes ?

(*d*) Un Auteur qui veut débiter un Livre médiocre, en envoie 50 Exemplaires à chacune des femmes qui le protegent : le Duc, le Chevalier, le Comte arrivent. Je vous attendois, dit la Dame au premier venu ; donnez-moi 12 francs : on les préſente ſans explication, & on reçoit en échange une mauvaiſe Brochure. Cette cérémonie ſe répete à tous ceux qui arrivent. C'eſt par ce manége que le préſant Abbé *le Blanc* a vendu deux éditions de ſes *Lettres ſur les Anglois*.

res de l'Oratoire. Ce n'eſt pas-là de la petite biere, repliqua la Marquiſe, & cette aventure que j'ignore, mérite d'être racontée; la ſçavez-vous, Brochure? C'eſt moi, répondit-il, qui en ai vendu le Manuſcrit au R. P. *Berthier*, Auteur du Journal de Trévoux, qui vouloit le faire imprimer pour réparer l'honneur de la ſociété, en détruiſant de vieux préjugés qui lui ſont injurieux. Commencez donc, dit le Chevalier.

Madame d'Erbigni ayant lié une partie de campagne avec le Supérieur Général des Oratoriens, ne voulut point ſe ſervir de ſon carroſſe, ni de celui du Révérend Pere qu'on auroit pu reconnoître. On réſolut donc de prendre un Fiacre au Fauxbourg S. Honoré, & de gagner la petite maiſon de la Dame qui étoit à la barriere de Vaugirard. A peine étoit-on ſur la place du Palais Royal, que le Fiacre ſe briſa. Le peuple attiré par les cris du cocher, & par ſa curioſité naturelle, arriva en foule; les *glaces de bois* du Fiacre, qui étoient levées, lui firent ſoupçonner du myſtere, & il vit ſes conjectures vérifiées, quand le cocher ouvrit, en jurant, la portiere. L'Oratorien qui avoit prévu le coup, avoit eu la préſence d'eſprit d'enlever la petite bordure de toile blanche qui couvre la moitié du colet des robes des Peres de l'Oratoire, & qui eſt la ſeule marque qui diſtingue leur habillement de celui des Jéſuites, & deſcendant ſans contrainte,

trainte, il entra dans un autre fiacre, en criant à haute voix au cocher, aux *Jéſuites de la rue Saint Antoine*. Madame d'Erbigni, livrée aux huées de la populace, pénétra, ſans la moindre émotion, dans le Palais Royal, où elle fut reſpectée; & le peuple, abandonné à lui même, s'épuiſa en conjectures ſur le procédé du Pere Jéſuite, car l'Oratorien paſſoit alors pour tel. Les hommes rirent de la ſingularité, & les femmes, qui avoient apparemment des raiſons pour être indulgentes, parlerent de cette démarche un peu extraordinaire, ſi elle avoit été vraie, comme d'une action méritoire, à laquelle les plus zélés donnerent le nom glorieux de *converſion*.

Il faut convenir, remarqua le Chevalier, que le Palais Royal ſe trouva-là bien à propos pour tirer Madame d'Erbigni de l'opprobre dont la populace alloit la couvrir. Ce qui m'amuſe dans cette aventure, reprit Madame de Sarmé, c'eſt le ſang froid du Général qui trouve dans une action ſi deshonorante les moyens d'avilir ſes ennemis. Avilir, Madame, repartit Brochure? Le public penſa bien différemment, & les Jéſuites auſſi. Je me rappelle que le Pere Berthier, après avoir lu le détail de cette anecdote, me dit que les ennemis de leur Société la ſervoient ſouvent, en cherchant à lui nuire. La Marquiſe, repartit le Chevalier, n'eſt pas au fait des motifs qui déterminerent le Ga-

zetier de Trévoux à s'expliquer de la sorte, & elle me permettra..... De vous taire, repliqua Madame de Sarmé : vos réflexions ne touchant point mon sexe, je n'ai pas la curiosité de les entendre : d'ailleurs il me semble que Brochure vouloit nous parler de l'Abbé de Courval. Il vit, répondit-il, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, avec Madame d'Erbigni, qui a poussé la complaisance jusqu'à vouloir qu'il prît un appartement chez elle ; mais l'Abbé s'en est excusé par une fausse honte. Il sort le matin en soutane, & il ne veut point qu'on lui reproche de dire la Messe dont il a besoin, parce qu'il travaille pour le Théatre, dont il a un plus grand besoin encore. Il craint d'ailleurs qu'on ne dise de lui ce que le *grand Rousseau* (*e*) disoit de l'Abbé *Pélegrin* qui étoit dans le même cas :

Le matin Catholique, *& le soir* Idolâtre,
Il dîne de l'Autel, *& soupe du* Théatre.

L'Abbé étoit cependant obligé de dire

(*e*) Quand je dis le *Grand Rousseau*, je ne prétends pas porter la moindre atteinte à l'illustre Citoyen de Geneve, dont j'admire les Ecrits, & respecte les mœurs. Tous ses ouvrages, & notamment la *Nouvelle Héloïse*, qu'on a très-stupidement critiquée, annoncent qu'il a plus d'esprit que ce Poëte n'en avoit ; mais les belles Epîtres & les Odes sublimes de celui-ci lui ont mérité le nom de *Grand*, & je suis l'usage en le lui donnant.

ſa Meſſe tous les jours, ou de rembourſer un Marchand Frippier avec qui il avoit troqué le prix de 400 Meſſes contre deux habits noirs (*f*). Je croyois, reprit le Chevalier, Courval plus à ſon aiſe ; il a eu autrefois la Maréchale de ***. Cela eſt vrai, repliqua le Colporteur, mais s'étant aviſé de manquer à M. de Voltaire & à elle-même, elle le chaſſa, ſoit pour venger le Poëte, ſoit pour le punir de l'indécence du mot. Eh, quel eſt ce mot, demanda la Marquiſe? Un équivoque libertin qui n'auroit pas dû choquer dans la bouche d'un Abbé, reprit Brochure.

Madame la Maréchale de ***, ayant entendu dire que la premiere Tragédie de *Mariamne*, que M. de Voltaire avoit miſe au Théatre, valoit mieux que la ſeconde, ſouhaita un jour qu'il la lût. Le Poëte ſe prêta d'autant plus volontiers à ce deſir,

(*f*) Courval eſt un nom imaginaire, mais l'aventure eſt réellement arrivée à *Macarty*. Prêtre Hibernois, qui hypotéqua au nommé *Hamelin*, Frippier, rue Dauphine, le produit de 400 Meſſes pour le paiement de deux habits noirs. Le Sacriſtain de l'Egliſe du Saint-Eſprit donnoit une carte à l'Abbé, au moyen de laquelle le Frippier touchoit 15 ſols par Meſſe. Ce Macarty eſt le même qui écrivit un jour la Lettre ſuivante à un de nos Princes du Sang qui le protégeoit.

MONSEIGNEUR,

Si votre Alteſſe Séréniſſime ne m'honore de ſes bontés dans la ſituation où je me trouve, elle me réduira à la dure néceſſité de dire la Meſſe.

qu'il penſoit comme la Maréchale. Il lut donc ſa piece telle qu'il l'avoit compoſée quand elle tomba. Dans la pénultieme ſcene du dernier acte, Mariamne empoiſonnée venoit mourir aux yeux d'*Hérode* qui, ſe reprochant ſes jalouſies & ſes fureurs, ſe jettoit à ſes genoux, en lui diſant ce vers :

Vis *pour toi*, vis *pour moi*, vis *pour nos chers enfants.*

La Maréchale frappée de ce vers que le Poëte rendoit avec attendriſſement, verſa des larmes. Courval qui s'en apperçut, s'aviſa de lui dire : *Ne pleurez pas, Madame, il y en aura pour tout le monde.*

M. de Voltaire s'offenſa du propos; la Maréchale, outrée de ſon côté que l'Abbé oſât jouer le mot avec elle en bonne compagnie, le mit à la porte ſans lui payer le mois commencé, a dit la chronique. Elle fit très-bien, répondit la Marquiſe ; de pareilles impertinences méritent d'être corrigées, & depuis long-temps cet Abbé paſſe pour un fat. Je me ſouviens fort qu'un homme de ſa robe, à qui j'avois remis le ſoin de ma Bibliotheque avant que Brochure s'en mêlât, me le préſenta un jour, & que le gros Préſident me dit, après qu'ils furent ſortis, que ces deux Abbés n'étoient pas la meilleure compagnie de Paris. Je connois les maſques, repliqua le Colpor-

teur & je ſçai pourquoi M. le Préſident vous parloit ainſi. Eh pourquoi, demanda vivement Madame de Sarmé? Parce qu'il a été, répondit Brochure, témoin preſque oculaire du premier événement qui rendit Courval célebre. Madame de ***, plus épriſe de la réputation de l'Abbé que de ſa perſonne, lui fit une prévenance dont le réſultat fut de l'amener à ſon lit; on paſſa la nuit la plus agréable du monde. Le ſoleil luiſoit depuis long-temps, quand Madame de ***, offuſquée par ſes rayons, tira les rideaux de ſon lit. Les portraits de tous ces ancêtres, qui décoroient ſa chambre à coucher, la frapperent; & comme ſi elle s'étoit repentie alors de ce qu'elle venoit de faire, elle dit à Courval: *L'Abbé, que penſeroient mes aïeux, que diroient tous ces Officiers Généraux qui ont verſé leur ſang pour la Patrie, s'ils me voyoient avec toi? Ils diroient*, repartit Courval, *que vous êtes une Catin.* Madame de ***, qui vouloit qu'on reſpectât ſes épigrammes & ſes vices, s'emporta, & ayant tiré dix louis de ſa bourſe; elle les donna à l'Abbé qui les reçut, en promettant de ne paroître jamais à ſes yeux. Ce tort-là, reprit Madame de Sarmé, n'eſt pas eſſentiel, & la vanité déplacée de Madame de ***, méritoit la répartie de l'Abbé. Ce jour, repliqua Brochure, fut malheureux pour lui. Madame la Comteſſe de ***, à qui les ſpectacles four-

niſſent un fond que ſa galanterie épuiſe rarement, trouva l'Abbé à l'Opéra ; elle l'appella ſous le prétexte de lui faire dire du mal de *la Guirlande* qui n'avoit pas beſoin des manœuvres de la cabale pour être ſifflée, & elle lui propoſa de venir lui rendre viſite à minuit. L'Abbé fut exact à l'invitation ; la Comteſſe, qui étoit déjà couchée, lui permit de s'approcher d'elle ; & celui-ci s'étant dépouillé de ſes ornemens ſacerdotaux, ſe jetta rapidement dans les bras de Madame de ***. Vous vous rappellerez que Courval avoit paſſé la nuit, & que ſon ame, anéantie par l'inſomnie, ne pouvoit guere s'occuper de toutes les réflexions voluptueuſes dont la Comteſſe le croyoit ſuſceptible. L'Abbé, s'appercevant de ſa ſituation, voulut préluder en portant ſes mains ſur la plus belle gorge du monde, la Comteſſe, offenſée de ce préliminaire, jetta l'Abbé hors de ſon lit ; Courval, conſterné, demanda à Madame de *** d'où provenoit ſon courroux : *De votre inſolence*, répartit-elle : *apprenez, mon petit Abbé, que lorſque je vous paie pour venir ici, c'eſt pour mes plaiſirs, & non pas pour les vôtres.* Courval interdit ſe retira, & borna ſa vengeance à faire quelques épigrammes contre cette femme, & à tâcher d'en ſéduire d'autres qu'il peut voir ſans défiance, parce que s'étant créé le répétiteur de preſque tous les théatres particuliers, il va à toute

heure chez toutes les Dames qui jouent la Comédie. Convenez donc, reprit la Marquise, que cette manie que *Boisſi* a drapée dans *la folie du jour*, prend en France avec bien de la fureur : il semble que plus on s'acharne à mépriser l'état de Comédien, plus on veut se rapprocher de lui ; tout est devenu acteur. Un des contrevens de mon cabinet de jour s'étant brisé avant-hier, j'envoyai chercher le serrurier pour le raccommoder ; mais le laquais chargé de cette commission, me répondit qu'il ne pouvoit venir, parce qu'il s'habilloit pour jouer *Tancréde*. Que cela ne vous étonne pas, Marquise, reprit le Chevalier ; j'ai un de mes gens qui est l'ornement du Théatre *du Temple*, & qui, faisant, il y a huit jours, *Orosmane*, mugit presque aussi agréablement que *Lekain*. Voilà, par exemple, repliqua Madame de Sarmé, où je ne vous supporte point : vous n'aimez pas *Lekain* que Paris trouve *délicieux*. Que manque-t-il à cet Auteur ? De la figure, de la voix, de la vérité & des entrailles, répondit le Chevalier. J'avoue, reprit la Marquise, que sa voix n'est point agréable. Le terme est modéré, répartit le Chevalier, & il convient mal à l'organe sépulchral de ce Comédien. Je sçai qu'il plait à la moitié de Paris, & que l'hébêté Provincial, qui se laisse surprendre par de grands bras & des cris, trouve Lekain admirable ; mais quand

on connoît le théatre, & qu'on veut ſuivre de près cet uſurpateur de réputation, on eſt forcé de convenir qu'il n'a pour lui que la beauté de l'attitude, & l'expreſſion des geſtes; encore verroit-on, ſi on les ſuivoit de près, qu'ils ne ſont pas naturels, & qu'étant compaſſés au miroir, ils ont une uniformité qui, ſentant l'étude & la contrainte, n'ont pas l'air d'avoir été dirigés par la ſituation: d'ailleurs votre Lekain eſt un convulſionnaire qui, ne faiſiſſant jamais le vrai ſens d'un rôle, eſt toujours au delà de la nature. Aboyeur éternel, il eſt furieux dans toutes les poſitions; ainſi je conclus qu'il faut qu'il ſe borne à jouer les rôles de *martyr*, ſi analogues à ſa figure pitoyable, & à ſa voix piteuſe. Je vois, répartit la Marquiſe, que je n'y gagnerai rien; ainſi laiſſons-là les Comédiens de profeſſion, & parlons des gens du bel air qui veulent ſe donner en ſpectacle. Où aboutit cette manie, dites-le-moi, je vous prie? Où elle aboutit, repliqua le Chevalier; à arranger les affaires de cœur, à tromper les ſurveillants, les meres vigilantes, & les maris jaloux. Une femme ou une fille qui ne peut voir ſon amant, qui vit cependant dans la même ſociété, convient de prendre dans la piece qui eſt ſur le tapis, un rôle qui ſe rapporte à ſa ſituation, & les deux amants jouiſſent du plaiſir d'un tendre épanchement, & de parler pendant deux

deux heures le langage de l'amour, sans que leurs surveillans, toujours ridiculisés dans ces comédies, puissent se plaindre. Au contraire, on les voit enchantés du talent de leurs Femmes ou de leurs Filles, applaudir à leur jeu, & se féliciter tout haut d'un art dangereux qui doit faire le malheur des admirateurs. Cela n'est pas maladroit, dit Madame de Sarmé, & j'adopte volontiers les remarques que vous faites à ce sujet. Rien n'est si positif, repliqua Brochure, & j'ai vu l'Abbé de Courval vivre long-temps du bénéfice que la disposition des rôles lui procuroit de la part des amans qu'il réunissoit sur la scene.

Mais mon serrurier & le laquais de Monsieur, reprit la Marquise, n'étant pas dans ce cas, pourquoi ces animaux-là jouent-ils? Pour *singer* les grands, Madame, repliqua Brochure, & se donner un air. Vous sçavez qu'à Paris rien n'est si arrogant que le petit peuple & la *Valetaille*; ce sont exactement les *Arlequins* de la société, dont la fureur *balourde* est de parodier tout: on va aux Tragédies qu'ils jouent, comme aux *Parades* du Boulevard, où l'on met sa raison à l'écart pour s'amuser davantage.

J'ai vu, reprit la Marquise, une Fille de Paris violemment entichée de ces bouffonneries; elle y passoit réellement la moitié de sa vie, & finissant par jouer la grandeur, elle donnoit à *Gilles*, au bon homme *Cas-*

ſandre ou à *Maneſelle Ziſabelle* (*g*) un préſent, comme elle donna autrefois une tabatiere à Lekain. Ah, palſembleu, s'écria le Chevalier, il n'y a plus d'énigme, & vous nous parlez ici de la *Peliſſier!* Il eſt vrai, repliqua le Colporteur, que dans le tems même qu'elle *montroit en ville*, elle avoit l'orgueil de faire une penſion aux Directeurs des Marionnettes pour lui jouer deux parades par jour. Avant d'aller plus loin, dit la Marquiſe, je veux ſavoir ce que vous appellez *montrer en ville*. Je ne ſais trop, repartit, Brochure, comment vous gaſer cela; mais figurez-vous un maître de danſe qu'on ne paie qu'au mois, & qui prend dans chaque maiſon où il donne leçon, un cachet qu'on retire à l'expiration du terme. La Peliſſier avoit la vogue, & l'Angleterre ſeule, qui étoit alors en paix avec nous, lui valoit des ſommes conſidérables. Un Comte Allemand, qui en devint amoureux, la captiva de façon, qu'il ne lui fut plus poſſible de continuer l'exercice d'un talent auſſi lucratif. Le Comte, Allemand dans tous les points, étoit de tout le corps Germanique l'obſervateur le plus rigide de l'Etiquette : cette humeur orgueilleuſe paroiſſoit juſtifiée par le titre de ſouverain qu'il

(*g*) C'eſt le nom des perſonnages qui figurent dans ces Parades, eſpeces de Comédies dont le jeu des mots & la groſſiére équivoque font le mérite.

portoit sans usurpation, puisqu'il fournissoit deux hommes au contingent de l'Empire, & que son auguste visage étoit empreint sur un morceau de cuivre blanchi avec plus d'art que de bonne foi, qui couroit pour trois sols dans toute l'étendue de sa domination. Le Comte aimoit vivement la Pelissier, mais pas assez pour lui laisser une sorte de liberté sur ses goûts les plus indifférens. Ses compagnies & ses lectures étoient réglées par son amant; ce n'est pas qu'il fut jaloux: l'amour seul de la grave étiquette le décidoit en tout. Les allées du Palais Royal & des Tuileries, où les femmes de Robe, & les Fermieres générales, se promenoient, étoient interdites à la Pelissier; elle ne pouvoit paroître que dans celles où, à l'aide du microscope, on développoit quelques Ducheſſes ou des Femmes à seize quartiers. Le Comte vouloit bien qu'elle reçut compagnie, mais il falloit que les hommes qui venoient lui faire la cour, fussent Chevaliers de Malte, ou au moins Capitaines de Cavalerie; & les Demoiselles du monde qu'elle pouvoit voir, devoient être entretenues par des Princes ou par des Ducs. La manie de ce fastidieux Comte me rappelle l'usage ridicule qui s'observe dans les cercles ennuyeux de beaucoup de Provinces d'Allemagne, où un étranger ne peut avoir la prérogative de danser avec une Madame *à seize Quartiers*,

qu'il n'ait étalé ſes titres ; & s'il deſcendoit en droite ligne des *Duchatelet* & des *Beaufremont*, & qu'il fût au ſervice ſans avoir le rang de *Capitaine*, il ne pourroit être que Spectateur immobile de ces fêtes généalogiques, où l'amour propre porte l'ennui dans le ſein des plaiſirs. La Peliſſier contrainte juſques dans ſes lectures, ne pouvoit lire que *l'Armorial* de l'Allemagne, l'Hiſtoire de l'Empire, & quelques autres ouvrages où les hauts faits des ancêtres du Comte étoient détaillés avec la peſanteur des *Erudits* de Leipſick. Cette Bibliotheque n'étoit pas conſidérable ; mais il y avoit ſuppléé en faiſant imprimer l'Hiſtoire de toutes ſes poſſeſſions ; Domaines admirables dans leſquels l'œil perçant des Phyſiciens avoit découvert de l'eau, de l'herbe & des chaumieres.

La table ſeule pouvoit indemniſer la Peliſſier de la gêne dans laquelle on la tenoit. Trois ſervices de ſeize plats analogues aux ſeize quartiers, formoient ſon ordinaire ; mais elle ne pouvoit trouver délicieux que ce qui étoit cher : & docile à la manie de ſon illuſtre amant, elle ne touchoit point aux mets qui n'étoient plus dans leur primeur : auſſi quand le plat de petits pois étoit au deſſous de cinquante francs, le Comte vouloit bien qu'on lui en ſervît, mais il ne permettoit pas qu'elle en mangeât. Il lui étoit auſſi défendu de boire

des vins qui n'avoient pas été recueillis dans un fonds noble, & sa haine pour la roture étoit telle, que, ne pouvant se déterminer à boire de l'eau de la Seine, qui étoit commune à tout Paris, il envoyoit tous les jours chercher un barril d'eau à dix lieues de la ville ; mais il étoit sûr de ne point se mésalier en en buvant ; elle sortoit d'une source vive qui appartenoit à un Prince du Sang.

Voilà un personnage bien singulier, reprit Madame de Sarmé ; mais il falloit cependant qu'il fût fort riche pour mener ce train de vie bizarre & dispendieux. Il jouissoit, repartit le Colporteur, de cent mille écus de rente. Tu te moques de nous, perruque, repliqua le Chevalier ; la Table aux seize quartiers auroit déjà emporté cette somme. Patience, Monsieur le Chevalier, patience, répondit Brochure, le Comte vivoit deux années dans ses Etats, où il s'occupoit à faire battre sa petite monnoie, faire couper ses bois, & à tuer beaucoup de gibier qu'il vendoit forcément à ses Vassaux : sa maison qui n'étoit plus montée sur le ton généalogique, vivoit ainsi que lui, de lievres, de saucisses, & du fin plat de choux vinaigrés, mets délicieux, le seul des choses communes qui tienne encore à l'étiquette Allemande. Ces épargnes entassées, le Comte reprenoit l'air souverain, & venoit jouer la dignité à Paris, où il affec-

toit modeſtement de parler de ſes troupes, de ſa Régence & de ſes Miniſtres ; & ces petites miſeres l'indemniſoient de l'égalité que le François le moins noble oſoit mettre entre ſon Alteſſe & lui. Oh, ce ne ſont pas ſeulement, repartit le Chevalier, les Princes Allemands à qui nos petits inſectes titrés manquent de reſpect ; je me ſouviens qu'après la paix d'Aix-la-Chapelle, un Prince Souverain d'Italie, dont la maiſon eſt très-ancienne, étant dans l'appartement de la Reine, le Marquis de J * * *, lui propoſa de jouer deux cens Louis au piquet, le Duc ayant répondu que ce jeu étoit trop mince pour lui. Eh bien, Monſieur le Duc, repliqua le Marquis d'un ton perfifleur, je vais, ſi vous voulez, jouer dans un cent de piquet vos petits Etats contre une partie de mes Terres. Le Duc, indigné, ſe retira. Les hommes ſenſés blâmerent l'indécence du Marquis, qui eut pour lui le ſuffrage de tous nos illuſtres freluquets.

J'avoue, repartit la Marquiſe, qu'il y a bien de la petiteſſe dans les détails de l'étiquette ; mais on doit une ſorte de conſidération à un Etranger qui joint à ſa naiſſance le titre de ſouverain toujours reſpectable pour tous les hommes. Que l'on rie tout bas de ſon orgueil ridicule, paſſe ; mais on lui doit dans le public une honnêteté de convention, de laquelle il eſt ſage de ne pas s'écarter. Quand le Prince re-

tourne dans ſes Etats, demanda le Chevalier, que devient la Peliſſier? L'amant, répondit Brochure, promet de lui faire payer exactement ſa penſion; elle, de ſon côté, jure d'être ſage, tous deux manquent à leur parole, & s'oublient. La Nymphe auguſte voulant bien déroger, deſcend à la roture ou à la nobleſſe du troiſieme rang, & elle ne retient des femmes de condition, dont elle a effleuré le rôle, que la manie des caprices. C'eſt dans une de ſes fantaiſies qu'elle a pris *Vervilly*. Ah, bon Dieu, s'écria la Marquiſe! de quel fat ſubalterne s'eſt-elle empêtrée? C'eſt bien le petit Monſieur le plus ridicule & le plus avantageux que je connoiſſe. Je ſortois un jour de l'Opéra, l'*Abboyeur* avoit demandé vingt fois mon carroſſe qui ne venoit point; Vervilly m'offrit effrontément le ſien. Comme je ſoupois dans une maiſon où l'on ſert réguliérement à neuf heures, je l'acceptai ſans balancer, parce que je l'avois vu deux ou trois fois chez ſa mere. Ce carroſſe, offert avec tant d'empreſſement, n'arriva point, puiſqu'il n'exiſtoit pas; mais mon impudent, voulant ſoutenir la gageure, joua l'impatience, cria dix fois qu'il étoit le Gentilhomme de France le plus mal ſervi; jura qu'il feroit une réforme dans ſa maiſon, & partit incognito le talon rouge en l'air, & cherchant à travers la lueur des lanternes le moyen de ne point imprimer ſes

souliers dans la boue. C'eſt bien lui, reprit le Colporteur ; un Auteur de mes amis mit un jour malignement au bas de ſon portrait expoſé dans le ſallon du Louvre, les ſix vers ſuivants, qui peignent, on ne peut pas mieux, cet original ;

Talons rouges à pié, poudre ſur ſes habits (h),
Pincé comme un Danſeur, & de lui ſeul épris,
Verbiageant ſur tout, tantôt pour, tantôt contre,
Son premier compliment eſt d'étaler ſa montre,
Meuble cher & peſant, où cent colifichets
Montrent moins un Seigneur qu'un Marchand de cachets.

Redites-moi ces vers que je les copie, dit la Marquiſe, ils peignent Vervilly d'après Nature, & le voilà *tout craché* ; mais vit-il ces vers ? Un des premiers, répondit Brochure, & ils parurent ſi frappans, que Mademoiſelle *d'Anville* qui les lut au ſallon, ne voulut plus recevoir Vervilly qui étoit *au*

(h) Les Sous-Seigneurs ont la manie de ſe faire poudrer leurs habits au bas des deux faces de leur chevelure pour ſe donner un air de vivacité, & perſuader que cette poudre eſt tombée des cheveux en bonne fortune.

mieux avec elle, ſi l'on en croit la Gazette de Cythere. Vous pourriez, reprit le Chevalier, être ici dans l'erreur, mon cher Brochure; je crois avoir entendu dire qu'elle ne quitta ce fat que parce qu'il s'aviſa de faire un couplet ſur l'hiſtoire de *la Cheminée*, qui a rendu cette femme fort célebre. Vous tombez ici dans un anacroniſme, repartit le Colporteur, & l'anecdote de la Cheminée eſt poſtérieure de plus de deux ans aux vers mis au deſſous du portrait de Vervilly. Mais en vérité, reprit Madame de Sarmé, je ne ſçais d'où je viens, & je crois que je ſuis une femme de l'autre monde: vous venez l'une & l'autre de raconter-là une infinité d'aventures dont je ne ſçavois pas le premier mot. C'eſt que toutes ces choſes, répartit le Chevalier, ſe ſont apparemment paſſées dans le tems que vous étiez dévote. Encore un coup, Monſieur, point de mauvaiſes plaiſanteries, repliqua la Marquiſe, laiſſons-là vos propos, & écoutons Brochure qui va nous faire l'hiſtoire de cette Cheminée.

Le Baron de Mazanges, reprit le Colporteur, devenu amoureux fou de Madame d'Anville, s'introduiſit dans ſa maiſon de campagne, ſous le prétexte d'y jouer la Comédie. M. d'Anville avoit la fureur de faire des pieces que ſa femme avoit la manie de repréſenter. C'eſt à l'art de ce Financier que nous devons le *Flegmatique*, le

Mélancolique & *les Dangers du Faſte*, trois Comédies dont les repréſentations lui coûterent cent mille francs. Ce n'étoit pas-là prêcher d'exemple, mais telle eſt la fatalité des Auteurs & des Prédicateurs ; ils s'élevent toujours avec véhémence contre les défauts dans leſquels ils tombent à chaque inſtant. Mazanges eut le bonheur de parler d'amour à Madame d'Anville, & d'en être écouté favorablement ; mais les yeux jaloux du mari ne les quittoient point, & quand celui-ci étoit obligé d'aller bavarder auprès d'un tapis de verd, où le traitant cruel boit, en guiſe de limonnade, le ſang des peuples dans des coupes d'or, il mettoit à la ſuite de ſa femme un vieux griſon conſtamment attaché à la perſécuter. Deux Amans gênés imaginent bientôt des moyens pour rompre leurs entraves. Le Baron avoit à ſes ordres un Machiniſte habile, qui, ayant à ſe venger perſonnellement de M. d'Anville, imagina de ſouſtraire les deux Amans aux yeux des jaloux, & de les réunir dans des momens où on les croyoit fort éloignés l'un de l'autre. Il inventa pour cet effet une cheminée mouvante dans le goût des *tours* de Religieuſes, au moyen de laquelle Mazanges pouvoit, quand il le déſiroit, paſſer dans l'appartement de Madame d'Anville, qui depuis long-temps ne couchoit plus avec ſon mari. Le Baron ſongea d'abord à ſe mettre à l'abri du ſoupçon, en faiſant louer par

un nommé *Merobert*, qui étoit alors garçon de Bureau de la Marine, un appartement chez un Baigneur de la rue de Richelieu, qui étoit mitoyen à celui que Madame d'Anville occupoit. L'hyver ayant rappellé tous les honnêtes gens à Paris, Mazanges, qui demeuroit place Royale, ne parut plus chez le Financier; celui-ci fut enchanté de la séparation, & ceux qui aiment à imaginer des raisons qui puissent avilir les personnes auxquelles ils en veulent, se turent sur cet événement, parce qu'ils l'attribuerent à la variété des plaisirs qui enchaînoient le Baron.

D'Anville qui avoit acquis, par une fatale expérience, le privilege d'être jaloux, eut des soupçons qu'il voulût éclaircir. *Maisonneuve*, c'est le nom du vieux grison qui portoit celui de *Galepin* avant qu'il eût jugé à propos de faire banqueroute, fut chargé de l'opération, & le maudit vieillard découvrit que le Baron de Mazanges passoit, au moyen de la cheminée, dans la chambre de Madame d'Anville qu'il vit un jour dans les bras de son amant par le trou d'une serrure. Le grison, fier de sa découverte, courut enfoncer le poignard dans le sein de son protecteur, en lui dévoilant la perfidie de sa femme dont il vouloit ignorer la conduite, en cherchant à l'approfondir. D'Anville monta, & il ne vit rien. Galepin, que ses yeux n'avoient point trompé,

voulut le persuader de l'existence de cette cheminée *tournante*, qu'il assuroit avoir vue. Le Financier, outré de l'insolence du grison, le punit, en le condamnant à copier une de ses Comédies. Vous me réduiriez, dit Galepin, à mourir de faim, ou, ce qui revient au même, à transcrire les Tragédies à la glace de *Titus* & de *Térée* (*i*), que j'affirmerois ce que j'ai l'honneur de dire à Votre *Opulence* (*k*); j'ai vu, continua le Surveillant, & quand je vois, je vois bien. Finissons, reprit financiérement d'Anville, vous êtes un sot qui n'avez que des yeux, & moi j'ai de la tête. Je fais un moyen infaillible qui m'assure de votre imposture ou de l'innocence de ma femme, à laquelle je ne crois cependant pas plus que de raison. Epiez par vous-même, ou par les Commis que je vous paie, le Baron de Mazanges la prémiere fois qu'il reviendra chez ce maudit Baigneur, & sur votre *indication*

(*i*) Deux pieces détestables: la seconde ne fut pas achevée; la premiere méritoit le même sort; mais l'Opéra Comique en fit justice par ce seul vers:

Titus perdit un jour, *Un jour perdit Titus.*

(*k*) Il est plus naturel de dire à un Financier chargé d'or, *Votre Opulence*, que de traiter de *Grandeur* un petit homme, & d'*Excellence* un Allemand dur & grossier, comme il s'en trouve par fois.

j'aviſerai au maintien de mon honneur qu'on veut léſer dans *cette partie*. Galepin qui étoit fait à ce jargon financier, jura d'obéir, & le lendemain Mazanges, qu'il vit entrer dans l'hôtel ſuſpect, lui procura l'occaſion de ſe juſtifier auprès de ſon protecteur. D'Anville héſita, le Griſon affirma, & le Fermier plein de rage & d'impatience, monta dans l'appartement de ſa femme qui n'étoit point à la maiſon. Arrivé dans cette chambre funeſte, il imagina que s'il y avoit de la réalité dans l'intrigue qu'il ſoupçonnoit, il y avoit un ſignal convenu entre ſa femme & le Baron, & tirant une clef de ſa poche, il frappa deux coups contre le mur mitoyen. Mazanges croyant que l'horloge du plaiſir venoit de ſonner pour lui, ſe mit dans le tour, & ſe trouva dans les bras du Financier qu'il ne cherchoit point. On ne peut mieux peindre l'embarras du Baron, & la ſurpriſe de d'Anville, qu'en comparant leur ſituation à celle de *Tartufe* & *d'Orgon*, ſortant de deſſous la table pour ſurprendre le ſéducteur de ſa femme. Mazanges revenu de ſon premier étonnement, prit le ton d'un ricaneur qui lui étoit aſſez naturel, & dit au Financier: eh, que faites-vous ici, Monſieur? croyez de Bonne foi que ce n'eſt point vous que j'y cherchois, adieu. D'Anville ne ſortit de ſon abattement que pour ordonner à ſon portier de ne jamais laiſſer entrer Madame dans la Maiſon, éclat

ſcandaleux qui le perdit, parce que n'ayant pu réſiſter à tous les écrits orageux qui vinrent fondre ſur lui, il tomba dans une langueur qui ne lui laiſſa que le tems de faire un Codicile & ſon Epitaphe.

L'un & l'autre ſont aſſez plaiſants pour que je vous en faſſe mention ; j'ai ici copie de la premiere piece ; écoutez.

Codicile de Louis-Alexandre-Métrophile-Auguſte d'Anville, *Seigneur Haut-Juſticier de trente-deux Paroiſſes, & de la rue* de Grenelle S. Honoré *en partie.* (*l*)

„ Comme le chagrin fait de vives impreſſions ſur une ame élevée, & qu'auſſi délicat & plus convaincu que Céſar qui ne vouloit pas que ſa femme fut ſeulement ſoupçonnée, j'ai vu de mes propres yeux la fatale cheminée, au moyen de laquelle mon honneur a ſouffert plus d'un échet, & que l'éclat de mon nom, & la gloire attachée au rang que j'occupe, ne me permettent point de ſoutenir plus long-tems le poids de la vie. J'ai réſolu d'en ſortir, & pour cet effet, j'ai choiſi le moyen le plus prompt en me remettant entre les mains des Méde-

(*l*) C'eſt dans cette rue que l'Hôtel des Fermiers Généraux eſt ſitué.

» cins les plus fameux, & par conſéquent les
» plus expéditifs. Eſpérant donc que la ſcien-
» ce de ces Meſſieurs m'arrachera dans peu
» de jours aux maux qui m'accablent, je
» vais, dans le préſent Codicile qui ne ſera
» ouvert qu'un mois après ma mort, diſ-
» poſer de cent mille écus, dont le rem-
» bourſement vient de m'être fait, & ajouter
» quelques articles que j'ai omis dans mon
» Teſtament.

» *Primo.* Je veux & entends que mes trois
» pieces de Théatre ſoient, à l'exemple de
» ce qui ſe pratiquoit pour les Tragédies
» *d'Eſchile*, enfermées dans des boîtes
» d'or qu'on ouvrira alternativement au
» renouvellement de chaque Bail des Fer-
» mes Générales, pour être jouées & ap-
» plaudies. J'ai payé pour cela. *Item.* Je
» fonde à perpétuité une Fête lugubre qui
» ſera célébrée tous les ans au jour anni-
» verſaire de mon trépas, dans l'hôtel des
» Fermes où mon éloge ſera prononcé par
» un des ſoixante heureux de la Compa-
» gnie, s'il s'en trouve qui ſçache lire & par-
» ler une autre langue que celle de *Barrême*.
» *Item.* Je donne & legue mille écus à cha-
» cun des beaux eſprits qui diront du bien
» de moi après ma mort, & cinquante mil-
» le francs au Poëte qui fera dans une pie-
» ce de vers l'éloge de mon goût pour les
» Arts.

» *Item.* Je legue cinquante mille livres à

» ceux de mes Neveux qui ne se feront pas
» réjouis de mon trépas.

» *Item.* Je donne cent mille francs à Ma-
» dame d'Anville, si elle n'est pas consolée
» de ma mort lors de l'ouverture du pré-
» sent Codicile.

» *Item.* Je veux & entends que de l'ex-
» cédent des Legs portés dans le présent
» Codicile, il soit établi à perpétuité un
» *Hôpital des Incurables*, destiné à renfer-
» mer tous ceux qui ayant eu la manie de ri-
» mer, ont eu le malheur d'échouer dans
» cette tentative, comme aussi tous les
» Auteurs sifflés, voulant qu'ils soient ser-
» vis par les faiseurs de feuilles périodi-
» ques, & les autres Journalistes, dont le
» Public dénigre les productions imbécilles,
» tels que *Fréron*, Abraham *Chaumeix*,
» Acarias *de Sérionne*, d'*Aquin*, & quelques
» autres plats Ecrivains qui changeront
» leur qualité d'Auteurs en celle d'*Infir-*
» *miers privilegiés* dudit Hôpital.

» L'objet de cette fondation citoyenne,
» étant de délivrer le Public de l'ennui que
» tous ces Barbouilleurs de papier dis-
» tillent impunément tous les mois, je pré-
» tends que tout *Malade* & *Infirmier* de
» l'Hôpital des Incurables, qui conspirera de
» nouveau contre le Public, en reprenant
» la plume, soit expulsé de sa retraite, &
» condamné à la peine cruelle de lire ses
» propres Ouvrages qui seront tirés à cet

» effet

» effet de la pharmacie de l'Hôpital où ils » seront déposés comme *somnifères* efficaces.

» *Item.* Je veux que sur le frontispice de » la maison où tous ces Ecrivains fastidieux » seront renfermés, on pose un marbre noir » sur lequel on gravera ces mots en lettres » rouges.

Tombeau des Sots.

» *Item.* La Demoiselle *Brillant* m'ayant » fait entendre que des remords la pressoient depuis long-temps de quitter le » Théatre & la vie dissolue qu'elle en croit » inséparable, je lui legue une somme de » dix mille francs pour l'aider à vivre dans » l'honnêteté, lesquels passeront à ses enfans légitimes & autres, en cas que, lassée de la décence si peu compatible avec » la façon de penser qu'elle attache à son » état, elle redevienne Mademoiselle » *Brillant.*

» *Item.* Je veux que l'on grave sur mon » tombeau cette Epitaphe que j'ai composée moi-même, dans la crainte que les » Poëtes qu'on en auroit chargés, ne me » louassent trop.

Dans ce Tombeau repose un Financier,

Il fut de son Etat la gloire & la critique,
Généreux, équitable, & toujours singulier.
Souvent il soulagea la misere publique.
Passant, priez pour lui, car il fut le premier.

Les dernieres volontés du Financier ne furent exécutées en aucune maniere, & ce fut moins la faute du Testateur que celle du siecle. Les tragédies furent relégnées dans une Bibliotheque, dont le fond avoit été fourni par la Veuve *Oudot*, cette femme célebre, qui imprime à *Troyes* tous ces *Livres* merveilleux, connus sous le nom de *la Bibliotheque bleue*. Le Panégyrique ne fut point prononcé, parce qu'on ne put trouver dans les soixante Fermiers Généraux d'homme en état de parler d'autres objets que du *Papier timbré*, du *Tabac*, des *Droits d'entrée*, de *Chevaux*, & de *Filles d'Opéra*. Les beaux esprits n'eurent point leurs legs, parce que d'Anville fut à peine expiré, qu'ils firent des Epigrammes injurieuses contre sa mémoire; & le rimeur, qui l'avoit mis au dessus de *Mécene* pendant sa vie, publia deux jours après sa mort un Poëme burlesque, dans lequel, essayant de prouver que d'Anville étoit un sot, il fit des Prosélytes. Les Neveux du défunt, ayant solemnisé l'octave de sa mort par un grand

bal, furent privés de leurs legs, & la veuve, qui se remaria trois semaines après, ne put jouir des cent mille francs qui lui étoient donnés sous la condition impossible d'être inconsolable. *L'Hôpital des Incurables*, dont la fondation auroit assuré les plaisirs du Public, & la fortune des Libraires, ne put avoir lieu, parce que les fonds n'étoient pas, à beaucoup près, suffisants pour l'entretien de la dixieme partie des plats Auteurs & des froids Journalistes dont l'Europe littéraire étoit inondée. Ainsi Fréron continua à ronger des os dans son grenier, Chaumeix à abboyer contre les Encyclopédistes, & Sérionne à croupir dans les marais de Bruxelles. Mademoiselle Brillant, à qui un des exécuteurs du Testament de d'Anville alla faire part des dispositions que le Codicile contenoit en sa faveur, se jetta aux genoux de l'honnête Ecclésiastique qui lui porta la parole, & lui jura que les reproches amers qu'elle avoit à se faire, ne lui permettoient plus de rester au Théatre, & qu'elle vouloit expier ses erreurs dans la pénitence la plus austere. L'émissaire curieux par état, lui ayant demandé quels étoient les reproches qu'elle avoit à se faire, ils sont innombrables, répondit-elle, & un siecle de douleurs suffiroit à peine pour les expier. La Brillant paroissant alors pénétrée d'un repentir sincere, versa un torrent de

larmes, & répétant dix fois qu'elle ne se pardonneroit jamais la conduite peu édifiante qu'elle avoit tenue avec les hommes. L'Ecclésiastique eut beau lui dire que la vérité de ses remords effaceroit les desordres de sa vie passée; les choses consolantes que vous me dites, repartit l'Actrice, ne m'excuseront jamais à mes yeux; & quoi que vous en disiez, j'aurai toujours à me reprocher *premiérement*, d'avoir donné mes premieres faveurs à un Lieutenant de Milice que j'osai préférer bêtement à un Commissaire de Police, homme assez expérimenté dans son art pour conduire les premiers pas de mon enfance dans un libertinage honnête qui auroit pu me mener aux richesses, & de l'opulence à la vertu.

Secondement: J'ai à me reprocher d'avoir passé à l'Opéra Comique les deux années qui suivirent la funeste victoire que le Lieutenant de Milice remporta sur moi; ce tems, où mes charmes auroient pu me procurer la perspective d'un sort heureux, a été passé avec des Poëtes qui m'avoient mis à *l'aloyau* pour toute nourriture, & avec des Maitres de danse qui me payoient avec des entrechats.

Troisiémement: J'ai à me reprocher d'avoir reçu chez moi le nommé *le Sueur*, Auteur postiche de *la Rose*, dont Piron lui fit présent, comme on donne un habit à un

homme qui eſt nud. Cette ombre d'auteur me faiſoit tous les matins un petit Madrigal qui flattoit mon amour propre, quoiqu'il m'y délignât ſous le titre de *Climene*, nom trivial qui, rimant à *peine* & à *chaîne*, fournit des lieux communs aux verſificateurs, & donnent une célébrité momentanée aux jeunes perſonnes qui aiment à être flattées. J'étois dans ce cas, & il n'y a pas un Madrigal de ce le Sueur qui ne m'ait coûté une *longe de veau*, & qui plus eſt, une *nuit*. Je ne déclame point contre le *livre de Boucherie*, les longes de veau ſont comptées, & ma cuiſiniere eſt en regle; mais où reprendre les nuits *blanches* (*m*) que j'ai paſſées avec ce rimailleur! Où trouver ces Financiers qui venoient m'offrir des *Mézieres* (*n*), & un équipage faſtueux? Où trouver cette foule d'étrangers que je lui ai ſacrifiés? Concevez donc, que ſans ce tems perdu j'aurois fait des dupes cinq ans plutôt. Sont-ce-là des pertes faciles à reparer? je vous le demande.

(*m*) C'eſt ainſi que les filles appellent les nuits qui ne leur rapportent que du plaiſir.

(*n*) C'eſt le nom d'un Caiſſier des Fermes Générales, qui ſigne tous les billets de la Compagnie. Un *Mézieres* eſt en France un effet courant qui vaut de l'argent comptant. Les Fermiers Généraux, qui ne veulent point s'abbaiſſer juſqu'à manier de l'or, paient avec ce papier les faveurs qu'ils achetent.

Quatriémement : J'ai à me reprocher de n'avoir pas mis à profit toutes les bontés du Maréchal de *Lowendal*, dont j'ai été deux ans la Maîtresse de campagne ; j'avois la disposition des graces. Des Commis dignes de la corde par leurs exactions, venoient implorer ma protection, & au lieu de les laisser pendre convenablement, j'avois la bêtise de me contenter de cent louis, & de leur permettre de vivre : mais ma plus haute folie est celle de n'avoir pas achevé de ruiner un Général dont le Brabant & la Hollande payoient les plaisirs.

Cinquiémement : J'ai à me reprocher d'avoir aimé un homme assez mal-à-propos pour en faire mon mari, & d'avoir passé trois mois avec lui sans le tromper : aveuglement qui naît de l'inconsidération d'une jeune personne qui ne sçait pas que le tems perdu se récupere rarement.

Sixiémement : J'ai à me reprocher de n'avoir pas gardé un tas de Financiers dont j'aurois eu la satisfaction de déranger les affaires, si j'avois eu la prudence de faire taire des inclinations ridicules, & de préférer la fortune aux plaisirs, c'est-à-dire, l'utile à l'agréable.

Septiémement : J'ai à me reprocher de perdre du tems à vous faire ma confession, & de ne vous avoir point subjugué pour la rareté du fait. L'honnête Ecclésiastique, qui venoit d'entendre les *sept péchés mortels* de

Mademoiselle Brillant, parut d'abord scandalisé des avances de cette Actrice ; mais il demeura : le scandale parut, ou pour mieux dire augmenta. Brillant, charmée de cette conquête que la soutane & le petit colet lui rendoient respectable, proposa à souper à ce nouvel Amant. Un abyme en entraîne une autre ; mon homme tomba dans le piége : l'Actrice, qui aimoit les scenes singulieres, appella sa femme de chambre, & fit deshabiller l'Abbé qui passa d'un bain aromatique dans les bras de sa conquête qui avoit donné des ordres secrets pendant que l'Abbé se purifioit dans le bain.

Il n'y avoit pas une demi-heure que cet aimable couple étoit plongé dans le sein de la volupté, qu'on entendit ouvrir la porte de la chambre. La Brillant, qui attendoit ce nouveau venu, lui dit sans se déconcerter : *Est-ce-vous Pere Elisée?* L'Abbé frappé de ce nom, entr'ouvre le rideau, & au moyen des bougies qui étoient sur la table de nuit, il apperçut un Carme Déchaux qui venoit réciter ses matines entre deux draps. Cet événement inattendu surprit le bon Ecclésiastique qui voulut d'abord se retirer ; mais l'Actrice lui ayant montré la largeur du lit, lui fit entendre qu'il y avoit place pour trois. Pendant ces petits propos, le Moine se dépouilla de la fouguenille du *Mont-Carmel*, se préparoit à jouir des plaisirs les plus vifs ; mais quel fut son étonnement,

lorſque poſant ſon manteau ſur un canapé, il apperçut un petit collet & une ſoutane! Eh, dis-moi, ma reine, s'écria le vénérable Pere Eliſée, combien t'en faut-il aujourd'hui? Oh, ne t'effraie pas, gros coquin, reprit la Brillant, Monſieur eſt un Prêtre habitué de S. Sulpice, que des affaires de famille ont conduit ici, & comme il s'eſt trouvé mal, & que je n'ai qu'un lit honnête à lui offrir, il a bien fallu qu'il ſe couchât à côté de moi, mais l'ordre de nos arrangemens ne ſera point interrompu, & viens ſur le champ prendre ta place ordinaire: Mais ſi j'allois me tromper, répondit le Carme. Oh, cela n'arrivera pas, repliqua l'Actrice, & la décence, dont je ne me départirai jamais, veut que je ſois une barriere entre l'Abbé & vous. Celui-ci ſe cachant ſous le drap, n'oſoit articuler un mot, tandis que l'Enfant d'Eliſée, plein d'audace & de luxure, s'occupoit avec fermeté à faire oublier tout l'Univers à l'Actrice. Le Carme paſſa des plaiſirs à une converſation ſecrete, dont le réſultat ne ſervit qu'à redoubler la ſurpriſe & la honte du pauvre Abbé. Le Pere Eliſée ſe leva ſous le prétexte de laiſſer le champ libre au premier venu, & mettant ſur le canapé tout ſon affublement monaſtique, il prit la ſoutane, le collet & le grand manteau du vénérable Abbé, s'éclipſa dans cet attirail, & revint à ſon Couvent. Sa qualité de *Prieur* lui donnoit la liberté

liberté d'entrer & de sortir à toute heure. Le Frere Portier, surpris de la métamorphose, en demanda le motif à sa Révérence; & comme le Pere Elisée honoroit cet Agent de ses bontés, il lui raconta son histoire. Le Portier, jugeant que l'Abbé ne pourroit sortir qu'en prenant l'habit de Carme qu'on lui avoit laissé, conseilla au Prieur de pousser cette aventure en faisant arrêter le faux Carme. Le Pere Elisée, qui ne demandoit pas mieux que de se venger d'un rival assez téméraire pour lutter contre un membre d'un Ordre Religieux, dont le nom devenu *proverbe* à Cythere, assure le talent, saisit avec joie le conseil du Frere, & reprenant aussi-tôt sa casaque uniforme, il alla avec un Compagnon se mettre en embuscade dans la rue des *Fossés de M. le Prince*, où la Brillant demeuroit alors. L'Abbé sortit avec l'habit de Carme, ainsi qu'on l'avoit prévu. A peine eut-il fait quatre pas, que l'aspect de deux hommes habillés comme lui, le firent retourner en arriere, les deux Religieux le suivirent jusqu'au Luxembourg où il alloit se jetter, lorsqu'une Escouade du guet à pied, à laquelle ils le livrerent, l'arrêta & le conduisit chez le Commissaire du Quartier, où il fut joint par ses dénonciateurs.

Le faux Carme interpellé par le Pere Elisée de dire où il avoit pris l'habit qu'il portoit, avoua sans déguisément la vérité du

fait. Le Commissaire, qui, par hazard, étoit honnête homme, ne voulut point accabler ce malheureux Abbé; & faisant observer de près les délateurs, il envoya un Exempt à la Brillant pour la prier de se rendre chez lui; mais cette Actrice, fiere des prérogatives attachées à son état, répondit au Commissaire en ces termes :

De mon lit, où je suis malheureusement seule.

Faut-il, mon petit Monsieur, que je vous apprenne votre devoir, & un homme qui a passé, ainsi que vous, les deux tiers de sa vie à donner la chasse *aux Demoiselles du monde, devroit-il ignorer qu'une personne attachée au Théatre n'est point sujette aux* influences *de la Police ? Sachez donc que je ne dépens pour mes mœurs que du coffre fort d'un Financier, & de la figure d'un joli homme.*

Je veux pourtant bien vous avouer que l'or ni les agremens de la Physionomie ne m'ont point décidé cette nuit, puisque je l'ai passée avec le Prieur des Carmes, & l'Abbé qui, ne trouvant plus sa soutane que le Pere Elisée avoit emportée, a été obligé de se travestir tel qu'il est chez vous. Adieu, mon petit Monsieur; connoissez mieux une autrefois les Filles de Théatre, & respectez l'étendue de leurs privileges; je suis, quand la fantaisie m'en prendra, tout à vous.

Lucrece Brillant.

Lucrece ! Voilà dit le Commiſſaire, un nom bien ſingulier pour une Actrice ; & appellant enſuite le Sergent du guet, il lui ordonna d'empaqueter le Pere Prieur dans un Fiacre, & d'aller le dépoſer au Châtelet. Le Carme chercha vainement à s'excuſer ſur ſa qualité : le Commiſſaire inexorable ne voulut rien entendre ; mais plus indulgent pour l'Abbé qui avoit confeſſé ſes erreurs de bonne foi, il ſe contenta de le réprimander vivement, & de le renvoyer chez lui, après avoir eu la précaution de lui faire quitter ſa maſcarade.

La détention du R. P. Eliſée mit tout le Mont-Carmel en mouvement : les Carmes intéreſſés qu'on pardonnât à leur Prieur, firent trotter toutes leurs pénitentes. Paris demandoit juſtice contre le Religieux, mais le P. Eliſée, qui confeſſoit depuis longtems la Niéce de l'Apothicaire du Lieutenant de Police, intéreſſa cette puiſſante protection, & les ſollicitations preſſantes de cette femme en crédit, firent ſortir le Pere Prieur du Châtelet, & lui rendirent ſa place avec la liberté.

Cette aventure fit l'anecdote du jour ; la Brillant avoit des ennemis, & la moitié de Paris, voulant juſtifier le Diſciple d'Eliſée, imputa à l'Actrice le ſcandale occaſionné par cette ſcene.

La Brillant ſe livra à quelques réflexions

sur l'injustice du public, & sur les désagrémens de son état, & voulant enfin se soustraire au persiflage des agréables, & aux discours pieusement satyriques des dévots, elle résolut de quitter le Théatre & le Monde. Ce dessein que le public appella *un quart de conversion*, parce que l'Actrice revint au plaisir, ainsi qu'on le verra dans peu, fut prôné dans tout Paris, & y fit pendant quinze jours la fortune des feuilles d'*Annonces* (*o*), production merveilleuse, que tous les Ministres qui aiment les Ouvrages à sentimens, se plaisent à protéger.

La Brillant, désirant exécuter le projet ridicule qu'elle avoit formé de devenir Femme de bien, vendit sa Garde-robe de Théatre ; les garnitures des portraits de ses amans, & céda le secret de ses pommades à cinq ou six vestales du Palais Royal, qui attendoient la paix pour s'en servir utilement, en se donnant un air de *Nouveauté*, & tromper par-là la crédulité des étrangers. Une Femme de la Cour, dont la maigreur rebutoit, acheta sa gorge, c'est-à-dire un Corps à ressorts, que le célebre *Vaucanson* avoit imaginé pour porter, par la force d'un Cabestan, les peaux éloignées à la poitrine,

(*o*) Feuille hebdomadaire dans laquelle on annonce les *Chiens perdus*, & les *Cabriolets* à louer.

& en former un sein charmant qui trompoit les yeux mêmes des connoisseurs. Mademoiselle *Vestian*, à qui le Marquis d'Et*** voulut donner un vernis de bon ton, acheta les Diamans; l'Actrice enfin se défit de tous ses meubles, à la réserve de ses chaises longues, de ses sofa & de ses canapés qu'elle voulut garder par un motif de reconnoissance.

La Brillant s'étant dépouillée de tout ce qui servoit encore à son premier état, se retira dans un quartier éloigné, où elle vécut parmi un essaim de dévotes qui l'adopterent avec transport, parce qu'elle leur apportoit un grand fond de médisance, aîlment presque toujours nécessaire aux femmes qui jouent la piété. Ce train de vie, dans lequel le prochain ne trouvoit pas son compte, dura près de deux ans; mais le moment de la rechûte arriva enfin, & la Brillant, qui méditoit, dans une allée solitaire des Tuileries, sur la félicité d'un cœur qui n'avoit plus de besoins, ni de desirs, fut tirée de ses réflexions par l'heure de la Messe qui la conduisit aux Feuillans. Un Ministre étranger, qui réunissoit, comme tous ceux de sa Nation, l'amour des plaisirs à l'extérieur de la dévotion, s'y trouva placé à côté de la Brillant; on se salua de part & d'autre avec décence; la Messe finie on sortit en même-tems. Le Ministre dit deux mots à la Brillant, elle y ré-

pondit avec d'autant moins de crainte, qu'elle le voyoit chargé de reliques, & faisant à chaque minute des signes de Croix qui paroissoient lui montrer un homme véritablement pieux, plutôt qu'un esprit foible qui croyoit chasser par des marques extérieures l'apoplexie dont il étoit menacé. La conversation devint insensiblement intéressante: la Brillant donna son adresse à l'Ambassadeur qui lui rendit visite le soir même; elle avoit, comme je l'ai remarqué plus haut, gardé ses sofa, & ce que j'avois attribué à la reconnoissance, devint l'effet de la précaution; car ses meubles, qui sembloient se plaindre de leur inaction, reprirent leur mouvement élastique; & la Brillant, qui avoit fort déclamé contre le Monde, jura agréablement contre celui qui la rendoit aux charmes de la Volupté.

Ce commerce dont les sentimens du Ministre faisoient par malheur presque tous les honneurs, dura pendant deux ans; les craintes de l'Ambassadeur furent vérifiées, le coup mortel le frapa dans les bras de sa maîtresse, & il n'eut que le tems d'écrire à son fils qui étoit à versailles, & de faire une rente viagere à la Brillant qui en reçut l'acte de sa main. Cette fille, munie de cette piece qui lui avoit été remise cachetée, revient chez elle en affectant une douleur auguste, & après avoir séché les pleurs que la décence vouloit qu'elle répandit,

elle ouvrit le papier que l'Ambaſſadeur lui avoit remis ; mais quelle fut ſa ſurpriſe quand elle y lut ces mots :

Inſtructions pour mon Fils qui ſe deſtine à la Négociation.

La Brillant jetta un coup d'œil ſur ce papier, & elle vit bien que c'étoit un *quiproquo* ; ainſi, ſans déſeſpérer de ſa fortune, elle retourna ſur le champ à l'Hôtel du Mort, où elle trouva ſon Fils qui revenoit de la Cour. Celui-ci s'étoit apperçu de la mépriſe de ſon Pere, mais il crut que l'acte de la rente viagere, qui étoit tombé entre ſes mains, valoit mieux que les Inſtructions que la Brillant lui préſentoit, & abandonnant ce papier à celle qui en étoit munie, il ne voulut point avouer la mépriſe. La Maîtreſſe de ſon Pere, à qui on avoit légué une penſion de douze cens livres, fut forcée de ſe contenter d'un écrit inutile à ſon état, & que dans ſon dépit elle fit imprimer avec une Préface qui n'honoroit ni la mémoire du Pere, ni la généroſité du Fils.

Que diſoit cette Piéce, demanda la Marquiſe ? J'en ai ici un exemplaire, répondit Brochure, permettez que je vous le liſe.

„ Je touche, mon cher Fils, à ma der-
„ niere heure, ſouffrez que j'emploie le

„ peu de momens qui me reſtent, à vous
„ tracer quelques préceptes qui pourront
„ vous être utiles dans la carriere que vous
„ allez courir.

„ Attaché depuis trente ans au Miniſtere,
„ j'ai ébloui ſans perſuader, & mes ſuc-
„ cès ont été l'effet du hazard, bien plus
„ que de la politique & de la ſaine rai-
„ ſon.

„ Les inſtructions que je vous donne ici
„ ſeront tout à la fois la critique de ma
„ conduite, & la baſe de celle que vous
„ devez tenir dans la place que vous allez
„ remplir.

„ Perſuadé de la dignité de votre titre,
„ faites reſpecter l'Ambaſſadeur, mais ne
„ compromettez jamais la perſonne. Je ne
„ veux pas dire par-là que, minutieux ob-
„ ſervateur d'étiquette miniſtériale, on
„ ne trouve en vous que l'homme du Prin-
„ ce, ſans y rencontrer l'homme aimable.
„ Quand vous verrez un Miniſtre concen-
„ tré ſans relâche dans une gravité métho-
„ dique, & toujours rempli de lui-même,
„ & occupé des formalités acceſſoires de
„ ſa place, prononcez hardiment que cet
„ homme eſt un eſprit médiocre, qui n'ira
„ jamais au grand; il ſaura très bien, com-
„ ment un fauteuil doit être placé, à qui il
„ doit donner la main, & compoſer ſon
„ viſage à l'aſpect du Miniſtre d'une Puiſ-
„ ſance ennemie ou indéciſe; mais toute

„ ſa pénétration, bornée au faſte, ne pour-
„ ra s'étendre ſur un traité eſſentiel, en
„ ſaiſir l'eſprit, en prévoir les motifs, & à
„ en déterminer les conſéquences.

„ Depuis que la plupart des ſouverains
„ ſont convenus de n'obſerver que les trai-
„ tés qui leur ſont avantageux, on a quit-
„ té les grandes regles de la Négociation,
„ & on a ſubſtitué la ſupercherie à l'étude
„ de la politique & du droit des gens, que
„ ſi peu d'Ambaſſadeurs connoiſſent.

„ Voyez toutes les négociations du quin-
„ zieme & du ſeizieme ſiecle, celles que
„ l'équité, la bonne foi, & le code diplo-
„ matique ont cimentées, ont paſſé juſ-
„ qu'à nous dans toute leur intégrité, &
„ les conventions des Princes qui n'ont eu
„ pour baſe que la ſurpriſe & la fourberie,
„ ſont anéantis, & elles ne ſubſiſtent
„ dans les Ecrits des Publicites, que pour
„ y dépoſer contre la gloire de ceux qui
„ les ont ſignées. J'en dois excepter ce-
„ pendant tous les traités conclus par
„ Louis XI. Roi de France. Ce Monarque
„ appellé par tous les auteurs de ſa Na-
„ tion (*p*) *ſuperſtitieux* & *fourbe*, n'ac-

(*p*) Philippe de *Comines*, Domeſtique de ce Monarque, *Mezerai de Thou*, Mrs. *Duclos* & *Hénault*, diſent que, quand Louis vouloit manquer à ſes ſermens, il croyoit être à l'abri de la perfidie, en prévenant une petite image de la Vierge qu'il appelloit ſa *bonne Dame*.

„ corda jamais une clauſe de réciprocité „ ou d'échange dans une négociation, qu'il „ n'en jurât, *in peto*, la violation au „ moment de la ſignature. Louis XI. réuſ- „ ſit, parce qu'il n'avoit contre lui que des „ ſouverains qui avoient de la bonne foi, „ ou dont les forces étoient inférieures aux „ ſiennes.

„ Ce Prince qui, pour me ſervir des ex- „ preſſions de *Mezerai*, fut le premier *qui* „ *tira les Rois hors de page*, ne doit point „ ſervir de modele, parce que les ſuccès „ fondés ſur la violation des loix, ſont tou- „ jours odieux.

„ Quand je lis l'hiſtoire du dernier ſie- „ cle, je ſuis ſurpris que le Cardinal de „ Richelieu, qui avoit le ſens droit, & „ l'ame élevée, ait employé, pour réuſ- „ ſir, toutes les petites *fineſſes* qu'un eſ- „ prit médiocre met en œuvre. La ſubli- „ mité de ſon génie, & les grands hommes „ qu'il trouva à ſon avénement au trône, „ c'eſt ainſi qu'on doit appeller le Miniſ- „ tere de Richelieu, auroient dû lui épar- „ gner toutes les ſoupleſſes dont il ſe ſer- „ vit, & qui devoient répugner à la hau- „ teur de ſon caractere & de ſes ſenti- „ mens. Je crois, mon cher Fils, trouver „ les motifs de la conduite du Cardinal „ dans les inquiétudes qui agiterent ſon „ Miniſtere : ſon autorité l'avoit rendu „ odieux ; que cela ne vous étonne point.

» Tout homme élevé par ſes dignités ou » par ſon mérite au deſſus des autres, en- » courra la haine des ſots qui forment la » moitié de l'Univers, & les deux tiers des » Cours. La vie de Richelieu fut expoſée » à une infinité de conjurations toujours » terraſſées & toujours renaiſſantes, & l'em- » barras & le ſoin de conſerver tout à la » fois ſes jours & ſa faveur, ne lui per- » mettant pas d'employer les grands moyens » pour réuſſir, il fut toujours obligé de » faire jouer de petits reſſorts qui le me- » nerent à ſon but par des voies obli- » ques.

» *Mazarin* lui ſuccéda; & malgré l'éta- » lage pompeux que le Préſident Hénault » fait des talens de ce premier Miniſtre, » Mazarin ne pouvoit pas être un grand » homme, il étoit avare. Indépendam- » ment de ce vice eſſentiel dans une place » ſupérieure, le Cardinal n'avoit pour lui » que l'art de feindre : rampant & petit, » quand il doutoit du ſuccès, il n'étoit » orgueilleux que quand il avoit réuſſi. » Tout plein de cette *Aſtuce* Italienne, il » avoit l'art de tromper, miſérable talent » qui affiche la fourberie & la médio- » crité.

» Il y a cependant, mon Fils, deux » époques glorieuſes dans le Miniſtere de » Mazarin; mais ſi vous réfléchiſſez ſur » les objets qui occupoient alors l'Euro-

» pe, & que vous rapprochiez les événe-
» mens des circonſtances, vous verrez que
» le *Traité de Weſtphalie*, & la *Paix des*
» *Pirénées*, contribueront peu à la gloire
» du Cardinal. Les qualités éminentes du
» Comte d'Avaux, firent l'un, & la mau-
» vaiſe foi de Mazarin ſigna l'autre. Dom
» Louis de Haro, génie éclairé & Négo-
» ciateur très-ſupérieur au Miniſtre Fran-
» çois, fut trompé, parce qu'il avoit de la
» bonne foi, & qu'il crut que la renoncia-
» tion à la Couronne d'Eſpagne étoit réelle.
» Philippe IV. ſon maître, Prince borné,
» appella la renonciation une *Petaradas*,
» il devina juſte; pourquoi? c'eſt qu'il pen-
» ſoit en *Roi*, & que ſon Miniſtre avoit rai-
» ſonné en *Homme*.

» Les circonſtances où nous ſommes, &
» la guerre que nous touchons, ne me per-
» mettent point de m'étendre ſur ces deux
» traités, parce qu'en vous donnant des
» conſeils, je ne veux pas écrire une ſatyre.

» Fuyez donc ces détours ſubtils qui dé-
» célent la ſéchereſſe de l'eſprit, & ôtent
» à la fin la confiance.

» Un Miniſtre des affaires étrangeres
» écrivoit à un Ambaſſadeur de ſa Cour,
» *promettez toujours, mais nous ne tiendrons*
» *rien*. Celui-ci qui connoiſſoit ſes forces,
» & qui devoit moins encore à l'étendue
» de ſes talens qu'à ſa probité la réputa-
» tion dont il jouiſſoit, répondit, *je ne*

» *promettrai point, parce que je ne veux pas*
» *me deshonorer : vous ne tiendrez rien,*
» *puiſque je ne vous engagerai point ; mais*
» *je réuſſirai ſûrement avec de la bonne*
» *foi, voilà ma ſeule fineſſe. Si vous voulez*
» *en employer une autre, rappellez-moi, par-*
» *ce que je ne veux pas perdre dans un inſ-*
» *tant le fruit de vingt années de travaux*
» *& de confiance.* Il eſt à remarquer que
» celui qui s'expliquoit de la ſorte n'a
» échoué dans aucune négociation : ſes ſuc-
» cès le firent parvenir au Miniſtere ; il
» eut la foibleſſe d'accepter cette place, &
» la honte de ne pouvoir s'y ſoutenir, par-
» ce que ſon eſprit porté vers un ſeul ob-
» jet, le rempliſſoit parfaitement ; mais
» l'étendue de la machine, & la quantité
» de reſſorts qu'il falloit faire mouvoir dans
» toutes les branches de ſon département
» le rebuterent. Il voulut ſubſtituer la fi-
» neſſe & la ſéduction aux grands princi-
» pes ; il dérangea l'état en payant des Eſ-
» pions, & en achetant des Créatures dans
» toutes les cours : chacun le trompa,
» parce qu'il vouloit tromper, moins par
» mauvaiſe foi que par l'impuiſſance où il
» étoit de réuſſir par d'autres moyens, &
» il fut forcé de quitter ſa place, chargé
» de la haine de ſa patrie, & du mépris
» des étrangers.

» Que cet exemple, l'écueil de l'ambition,
» ſoit toujours devant vos yeux. Un Poëte

» François, traduit dans notre langue, l'a
» très-bien dit :

» *Tel brille au second rang, qui s'éclipse*
» *au premier.*

» Que d'Empires sauvés ! Que de Batail-
» les gagnées, si des Guerriers excellens,
» pour conduire dix mille hommes au
» plus, n'avoient pas présumé trop de leurs
» forces, en se chargeant du commande-
» ment d'une armée ! Fardeau que la va-
» nité allége aux yeux de celui qui doit
» le porter, mais qui n'en a pas moins un
» poids réel, que la médiocrité ne peut
» soutenir.

» Il en est, mon cher Fils, de la partie
» politique du Gouvernement, comme de
» la Militaire : tel peut suivre avec intel-
» ligence l'esprit d'une Cour dans laquelle
» il est resserré, qui échouera quand il vou-
» dra étendre sa négociation, & porter
» ses vues trop loin.

» Connoissez vous, & n'embrassez que
» les objets que vous pouvez remplir di-
» gnement. J'ai vu toutes les Cours, & au
» moment où j'écris cette instruction, je
» ne connois que trois hommes en Eu-
» rope capables d'être à la tête du dépar-
» tement des affaires Etrangères dans un
» Royaume vaste. Vous voyez par-là que
» je ne veux point vous parler des petits

» Princes d'Allemagne & d'Italie ; le train
» de leur domination ſe monte comme une
» pendulle à laquelle on rend l'activité,
» quand les poids affaiſſés ſuſpendent le
» mouvement des reſſorts.

» Quand je vous ai recommandé plus
» haut de fuir, dans les négociations dont
» vous ſerez chargé, tout ce qui tient au
» ſubterfuge & à la fineſſe, je n'ai pas pré-
» tendu vous dire par-là de renoncer à l'art
» de cacher votre ſecret, en cherchant à
» développer celui des autres ; il y a des
» occaſions où il eſt eſſentiel de mettre en
» avant une propoſition ſinguliere, chimé-
» rique, & quelquefois révoltante, pour
» juger par l'impreſſion qu'elle fait ſur ce-
» lui qui l'écoute, de l'eſprit & de l'in-
» tention de ſa Cour. Le Marquis *des Iſ-*
» *farts*, homme de beaucoup d'eſprit & de
» talens, diſoit, en parlant de cette manie-
» re de ſe conduire, *c'eſt jetter une ſottiſe*
» *à terre, pour voir qui courra après.* Ces
» procédés ſont des ruſes de l'art, qu'on
» peut employer ſans être taxé de perfidie :
» ce ſont enfin de ces fineſſes que le plus
» fameux des Poëtes Latins met à côté du
» talent ; *Dolus an virtus, &c.* Le ſoin de
» compoſer ſa phyſionomie doit ſans doute
» entrer dans l'art du Négociateur ; mais
» un homme ſupérieur ſaura ſe ſouſtraire à
» cet apprentiſſage puérile, quoique néceſ-
» ſaire, s'il conſerve toujours le même vi-

» ſage gai ou triſte, ſerein ou flegmatique.
» *Le Comte, Duc Olivarès*, écrivoit un Fran-
» çois qui étoit à Madrid, *n'a jamais chan-*
» *gé de viſage ; que les Eſpagnols ſoient bat-*
» *tus ou vainqueurs, ſa phyſionomie eſt la*
» *même ; heureux ou malheureux, il ne four-*
» *cille pas, & jamais viſage ne fut moins*
» Barometre *que le ſien.* Croyez, mon
» fils, que de pareils Miniſtres, qui joi-
» gnent une ſage diſcrétion à cette égalité
» d'humeur, ſeront toujours impénétrables,
» & que le ſecret que les Ambaſſadeurs
» étrangers croient lui arracher, n'eſt qu'une
» choſe qu'il eſt eſſentiel qu'ils ſçachent
» pour l'honneur de celui qui fait la con-
» fidence.

» Les Eſpagnols que le climat & l'or-
» gueil rendent flegmatiques, ſe laiſſant ra-
» rement deviner, pénetrent ſans peine
» ceux qui veulent les approfondir, & ils
» ont déjà votre ſecret quand vous cherchez
» le leur.

» Le talent ne conſiſte pas dans le fleg-
» me, mais une préſence d'eſprit taciturne,
» réuni au mérite, contribue beaucoup au
» ſuccès, & triomphera toujours à coup
» ſûr de cet éſprit volatile & ſuperficiel,
» qui conſiſte dans un aſſemblage de grands
» mots qui annoncent moins une politique
» qu'un homme faſtueux qui croit que
» l'Europe doit être tranquille, quand il a
» dit *le Roi ſon maître.*

» Gardez-

» Gardez-vous d'avilir jamais votre dignité, mais n'allez pas donner dans une » autre extrêmité, en affectant toujours de » vous monter sur des échasses, & de compromettre votre Souverain en le plaçant » par-tout. Soyez Ministre dans le cours » des affaires soumises à votre négociation, » mais ne prenez point le ton d'un Ambassadeur dans la société où vous êtes entraîné par la nécessité de vous distraire du » travail, & de chercher de la dissipation.

» La gravité Ministériale est un fardeau » qui devient incommode à mesure que vous » le portez mal à propos. J'ai vu à la Cour » de Turin un Ambassadeur qui ne prenoit » jamais son chocolat, que son maître d'hôtel qui l'apportoit, ne fût précédé de » deux Ecuyers, & suivi de vingt valets de » pié. Ce pénible service étoit à peine fini, » que le Ministre reconduisant d'un geste » toute cette Valetaille, se plaignoit du » joug superbe auquel sa dignité l'asservissoit, grimace dont personne n'étoit la dupe, parce que l'on ne plaint point un homme qui se met lui-même dans les fers.

» Evitez aussi ces cérémonies d'éclat qui, » tenant de la souveraineté, sont au dessus » de la qualité d'un représentant, dont les » fonctions sont toujours motivées, quoique subordonnées aux circonstances. » N'allez pas imiter cet Ambassadeur qui, » voulant parodier son maître dans une cé-

» rémonie reſpectable, lavoit tous les Jeu-
» dis Saints les piés de douze pauvres,
» acte apparent d'humilité, qui affichoit
» l'orgueil le plus ridicule.

» Reſpectez les lieux où vous êtes. Le-
» repréſentant d'un Souverain, que dis-je?
» un Souverain même ne peut, dans une
» Cour étrangere exercer aucun acte d'au-
» torité ſur ſes propres ſujets.

» L'Ambaſſadeur d'une certaine Puiſſan-
» ce fit pendre à Conſtantinople, vers le mi-
» lieu du ſiecle dernier, un de ſes gens dans
» la cour de ſon Palais. Le Grand Viſir ne
» s'en plaignoit point, parce qu'il dit que
» s'étoit un *Chrétien* de moins; mais ſi cet
» attentat avoit été commis dans toute au-
» tre Cour de l'Europe, il pouvoit entraîner
» une guerre dont la tête de l'Ambaſſadeur
» indiſcret auroit répondu.

» Je ſçai, mon Fils, que des Miniſtres
» ont prétendu établir la validité du pré-
» tendu droit de juger leurs gens; mais ils
» ont eu tort: je vous renvoie pour n'en
» pas douter, à ce qui arriva ſous Louis XIV
» lorſque cette femme trop fameuſe, qui
» quitta la religion de ſes Peres par inconſ-
» tance, & le Trône par ſingularité, viola
» l'aſyle que le Monarque françois lui avoit
» donné à Fontainebleau. Chriſtine con-
» damna le Marquis *Monadeſchi*, ſon premier
» Ecuyer, à mort, & le fit périr dans la ſal-
» le *des Cerfs*, où les murs teints encore du

» sang de ce malheureux, dépoſent contre
» la Reine de Suéde.

» Le Roi très-Chrétien, inſtruit de cette
» forme illicite de procéder, priva Chriſti-
» ne de la retraite honorable qu'il lui avoit
» donnée (q) & lui fit ſçavoir qu'aucun Sou-
» verain n'avoit le droit de juger, encore
» moins de faire exécuter un de ſes ſujets
» dans les Etats d'un tiers. Le Prince, moins
» modéré, auroit pu ajouter que Chriſtine
» ne régnoit plus, & qu'elle venoit d'agir
» moins en Reine qu'en femme galante qui
» termine une intrigue amoureuſe par un
» aſſaſſinat.

» Or ſi la prérogative de condamner n'ap-
» partient point à un Souverain hors de ſa
» domination, je demande s'il eſt poſſible
» qu'un Ambaſſadeur puiſſe raiſonnable-
» ment la réclamer.

» Vous ſerez toujours certain de ne point

(q) Il ſemble que la France ait été deſtinée de tout tems à recevoir les Rois, comme M. de Voltaire le remarque.

Et la Cour de Louis *eſt l'aſyle des Rois.*

Caſimir Roi de Pologne, les deux *Stuard* d'Angleterre, & *Chriſtine*, ſe réfugierent en France ſous le Regne de Louis XIV, & la Cour du Roi régnant a ſervi d'aſyle glorieux à plus d'un Prince; mais Caſimir étoit un pauvre Roi, mais les Stuard... la pitié m'arrête.

» vous écarter des maximes reçues, quand, » joignant l'intelligence que je vous connois » à l'étude *du droit des gens*, vous préfére- » rez d'une main équitable les principes que » *Puffendorff*, *Grotius*, & quelques Publi- » cites modernes, ont établis sur le droit pu- » blic, combiné avec celui de la nature.

» N'allez pas vous charger de citations » érudites, dont on reproche la pésanteur » à notre nation, & ne cherchez point l'art » de négocier dans un amas de livres qui » parent les Bibliothéques d'Allemagne, & » que les hommes sensés ne lisent point. » Nous avons en françois deux livres sous » le titre de *l'Ambassadeur*, & un troisieme » sous celui du *Prince & de son Ministre* : » ces divers ouvrages, peu instructifs n'ont » pour eux que le titre ; l'un ne regarde » précisément que les miseres sublimes de » l'étiquette : il peut être utile aux Am- » bassadeurs qui, ne pouvant traiter de » grands intérêts, croient réparer leur in- » capacité dans l'observation symmétrique » des petites choses. Les deux autres par- » lent de la négociation, & ils essaient mê- » me de donner des préceptes pour y réus- » sir ; mais les auteurs de ces productions » imparfaites n'ont pas réfléchi, qu'en vous » indiquant les moyens de subjuguer ce- » lui avec lequel vous traitez, ils ont rendu » le secret général, & fournissent à vos ri- » vaux des armes contre vous-même.

» Une intelligence supérieure, un esprit
» vrai & indépendant de tous préjugés,
» la connoissance du droit des gens, & sur-
» tout une étude réfléchie du code diplo-
» matique, & de tous les traités, voilà,
» mon fils, tout ce qu'il faut pour for-
» mer un Ministre accompli; s'il ne faut
» que cela, me direz-vous sans doute,
» pourquoi voit-on si peu de bons Mi-
» nistres.

» Ma réponse vous compromettroit, &
» quoique l'état languissant où je me trou-
» ve, me mettra bientôt à l'abri du ressen-
» timent des vivans, je dois me taire par
» considération pour vous. Sçachez cepen-
» dant qu'il y a trois personnes au moins
» dans l'Europe, dignes des principales pla-
» ces qu'ils occupent à la Cour de leurs
» Maîtres, & qu'on compte aujourd'hui dans
» l'Univers policé *douze* représentans de
» leurs Souverains capables de négocier uti-
» lement, & d'honorer à la fois leurs nations
» & leurs places. Le nombre en seroit plus
» considérable, si les événemens pouvoient
» être subordonnés aux principes, mais ils
» sont presque toujours au dessus des loix
» écrites, & privé alors des ressources que
» les préceptes fournissent, il faut qu'un
» Ministre ait une supériorité de génie pour
» se décider d'après lui, & pour prendre un
» parti victorieux dans l'objet soumis à sa
» sagacité.

» Faites un bon choix des livres relatifs » à vos fonctions, mais n'allez pas errer par » excès de bonne foi, en vous rapportant » vaguement aux titres des ouvrages qu'on » vous présentera.

„ *Lamberty* a donné un recueil diplomatique peu utile, parce que l'excès d'exactitude l'a rendu minutieux ; d'ailleurs, il „ ne suffit point de rapporter un traité, il „ faut qu'un Ecrivain politique, qui s'attache à instruire, en développe, les causes, „ & fasse connoître les raisons de politique „ ou de nécessité qui ont obligé les Souverains à contracter.

„ *Rousset* est préférable à *Lamberty*, en „ ce qu'il parle souvent d'après lui sur les „ objets relatifs aux matieres qu'il traite, „ & que l'autre n'est qu'un compilateur „ avide.

„ Un esprit sain, aidé de la réflexion, & „ rempli des maximes des Ambassadeurs „ qui ont écrit leurs négociations, développera sans peine les causes les plus secretes des traités qu'il examine, & il saura, en raisonnant par parité, éviter les „ inconvéniens qu'on fera naître, & applanir les obstacles qui arrêtent la marche „ de ses projets.

„ Je ne vous dirai, mon cher Fils, que „ très-peu de choses sur deux politiques „ Italiens, dont vous ne devez pas juger „ d'après leur réputation.

„ L'un eſt un Florentin, dont le nom eſt
„ une tache flétriſſante. *Machiavel* abu-
„ ſant de ſes talens pour dégrader l'huma-
„ nité, eſt devenu le Précepteur des Ty-
„ rans. Son livre, qu'il compoſa par ordre
„ de *Borgia*, Pape, ſous le nom d'*Alexan-*
„ *dre VI*, eſt l'école du crime & de la bar-
„ barie. Il ſemble que l'auteur Toſcan
„ ait voulu, pour plaire à un monſtre qui
„ a deshonoré la thiare, tremper ſa plu-
„ me dans le ſang. Ne vous trompez point
„ ſur ce livre que de grands hommes ont
„ eu le malheur d'eſtimer; & après l'avoir
„ lu, prenez le contre-poiſon dans l'*Anti-*
„ *Machiavel* publié par le Roi de Pruſſe.
„ Cet ouvrage eſt celui du ſiecle, qui fait
„ le plus d'honneur aux Rois, à l'humanité
„ & à la vertu. L'autre eſt un Moine Vé-
„ nitien nommé Pere Paul *fra-Paolo*. Les
„ maximes de ce Religieux *Servite*, ſont
„ puiſées dans la ſaine raiſon; mais elles
„ ne peuvent être regardées comme des
„ principes généraux, parce que fra-
„ Paolo a paru n'écrire que pour ſa Ré-
„ publique. Laiſſez donc ces deux Politi-
„ ques; le Vénitien vous ſeroit peu utile,
„ & le Florentin corromproit votre heu-
„ reux naturel.

„ N'allez pas, je vous en conjure, cher-
„ cher des notions légiſlatives dans le re-
„ cueil de *Teſtamens politiques*, ouvrage
„ de la déraiſon ou du beſoin; j'en excep-

„ terai seulement celui du Cardinal *de Ri-*
„ *chelieu*, qui est sûrement de lui (*r*).
„ Vous y trouverez souvent des secours, &
„ presque toujours des vues élevées. A l'é-
„ gard des prétendus testamens de *Lou-*
„ *vois*, de *Colbert*, de *Charles V*, Duc de
„ Lorraine, ce sont des productions stéri-
„ les que la faim a enfantées sur le fu-
„ mier d'*Irus*, plutôt que dans le cabinet
„ d'un Négociateur. Je ne vous parle point
„ *du Testament politique du Cardinal Al-*
„ *béroni* ; j'ai eu le malheur d'estimer cet
„ ouvrage, & de protéger l'auteur en Ita-
„ lie. Revenu de mes préjugés, j'ai vu que
„ cet Ecrivain s'étoit attaché à honorer la
„ mémoire du Ministre Espagnol aux dé-
„ pens du Cardinal *de Fleuri* & du Maré-
„ chal *de Belle-Isle*. Pour que je vous éloi-
„ gne de la lecture de ce livre, il suffira,
„ mon Fils, que je releve une des moin-
„ dres absurdités qu'il renferme. L'auteur,
„ parlant de la guerre de la succession d'Es-
„ pagne, qui a divisé pendant si long-tems
„ les maisons de Bourbon & d'Autriche,

a

(*r*) M. de Voltaire a fait une brochure pour prouver que ce testament n'étoit point de Richelieu ; le Pere *Griffet*, Religieux de la *ci-devant Compagnie de Jesus*, a répondu à cette réfutation, en lui montrant l'Original de ce testament, apostillé presque par tout de la main du Cardinal. M. de Voltaire, forcé de respecter ce témoignage, s'est tu, mais il ne s'est pas rétracté.

„ a la ſtupidité de ſoutenir que le Teſta-
„ ment de Charles II. en faveur du Duc
„ d'Anjou, a été dicté au Monarque Eſ-
„ pagnol par le Miniſtere Autrichien ſous
„ le prétexte inſenſé de rendre Louis XIV.
„ infidele au traité de partage, & odieux à
„ l'Europe, c'eſt-à-dire, ſuivant l'extrava-
„ gant *Maubert*, que l'Empereur Léopold,
„ deſcendant de ſon cabinet, ſe caſſa une
„ jambe pour avoir le triſte plaiſir de dire
„ que les eſcaliers de ſon Palais étoient mal
„ faits. Je vous prie d'excuſer la compa-
„ raiſon; mais je crois qu'il falloit cette
„ *Caricature* pour montrer l'imbécillité du
„ Teſtateur du Cardinal Alberoni; qui
„ croit que l'Univers va lui ſuppoſer de
„ vaſtes connoiſſances, parce qu'il eſt le
„ ſeul de ſon avis.

„ Gardez-vous bien, mon cher Fils, de
„ protéger ainſi que moi, ces transfuges
„ de leur religion, & de leur patrie, qui
„ changent de culte & de Prince au gré de
„ leur intérêt. Gardez-vous bien de rece-
„ voir de ces Aventuriers qui ſçavent s'im-
„ patroniſer dans les maiſons des Ambaſſa-
„ deurs, pour trouver à l'abri de cet appui
„ les moyens de faire des dupes, ſe des-
„ honorer, & vous compromettre.

„ L'inconvénient, dont je vous entre-
„ tiens, eſt moins commun depuis que
„ l'uſage a été introduit de ne recevoir
„ que des perſonnes munies de Lettres

„ du bureau des affaires étrangeres ; cet-
„ te précaution a produit deux avanta-
„ ges aux Ambaſſadeurs ; 1°. En ce qu'elle
„ écarte de leur table une foule de Para-
„ ſites qui, pour être nés à Vienne, à Pa-
„ ris ou à Madrid, croient avoir un cou-
„ vert fondé chez l'Ambaſſadeur de leur
„ Nation. 2°. En ce qu'elle évite des deſ-
„ agrémens à un repréſentant, ſujet à être
„ trompé & par conſéquent à ſe compro-
„ mettre.

„ J'ai vû, mon Fils un exemple de ce
„ que je dis, à la Cour de Berlin ; un aven-
„ turier Lorrain s'adreſſa à Milord *Tir-*
„ *conel*, Ambaſſadeur de France auprès du
„ Roi de Pruſſe, pour être préſenté à la
„ Cour ſous le nom du Marquis *de Lenon-*
„ *court*, d'une des premieres maiſons de
„ Lorraine. Milord, ſéduit par cet aventu-
„ rier qui avoit cependant moins d'eſprit
„ que lui, le préſenta au Roi & aux deux
„ Reines : cet impudent eut même l'hon-
„ neur de manger avec les Princeſſes la veille
„ qu'il fut découvert pour être le fils d'un
„ Marchand de Draps de Nanci (*s*). Le

(*s*) Il ſe nommoit *Hugnes* ; après avoir été tiré de *Spandau* par le Prince Louis de Wirtemberg, il compoſa un livre plein d'eſprit & d'abſurdités, intitulé *la Politique & la Morale calculées*, qu'il publia ſous le nom de *d'Ancarville*. En 1755 il eſſaya une conſpiration en Corſe pour faire élire un Prin-

„ Roi, indigné, blâma dans des termes durs
„ l'imprudence de l'Ambaſſadeur, & fit
„ mettre l'Aventurier à *Spandau*, d'où le
„ Prince *Louis de Wirtemberg* le tira pour
„ s'en repentir quelque-tems après.

„ Il ne faut pas cependant qu'une cir-
„ conſpection trop grande vous rende inac-
„ ceſſible aux Sujets de votre Maitre à
„ qui vous pouvez être utile. Jugez, pour
„ les protéger, du mérite de leur droit plu-
„ tôt que de leur naiſſance, & ne leur fai-
„ tes point acheter par des baſſeſſes & des
„ humiliations l'avantage que vous avez de
„ pouvoir les ſervir; ſouffrez encore moins
„ que vos Sécretaires vendent vos bons of-

ce d'Allemagne Roi de cette Iſle: la méche fut éventée avant que les conjurés quittaſſent Marſeille, & comme ils s'étoient fait faire des habits brillans pour en impoſer aux Corſes, on appella ce complot *la Conjuration des Tailleurs*. Cet aventurier pourſuivi par ordre du Prince qu'il avoit compromis, prit le nom de *Comte de S. Edme*, & paſſa ſous ce titre en Portugal, où il reſta peu, parce que M. Le Comte de Baſchi, Ambaſſadeur de France, avoit reçu des éclairciſſemens relatifs à cet homme: il s'embarqua pour Rome où il parut avec le nom de Comte de *Graffeneck*, Prince Souverain de l'Empire; il en ſortit après avoir dupé le Lord Burnet, & paſſa à Paris où il fut arrêté au mois de Novembre 1760, dans la diligence de Bruxelles; & mis au Fort l'Evêque, d'où il eſt ſorti apres un ſéjour de quatre mois. Exilé à 110 lieues de Paris, il s'eſt retiré à Bordeaux, où il vient de donner un projet ſur le défrichement des Landes.

» fices, comme cela se pratique chez plus
» d'un Ministre, & ne permettent à un
» homme de votre Nation de changer de
» climat, qu'en lui-faisant payer d'avance
» l'air qu'il va respirer ailleurs ; je parle des
» passeports au bas desquels presque tous
» les Ministres ont soin de faire le mot *gra-*
» *tis*, & que beaucoup de Sécretaires font
» payer malgré cela. Veillez donc avec
» soin sur ce désordre, parce que les fri-
» ponneries qui se font chez vous, vous
» compromettent.

» N'allez pas sur-tout, plein d'un orgueil
» déplacé, vous effaroucher d'un mot, &
» quitter votre Ambassade de votre propre
» mouvement. Un Ministre ne doit point
» abandonner la Cour auprès de laquelle il
» est envoyé, que le Roi son Maitre n'ait
» été insulté dans sa personne, & qu'on n'ait
» point réparé l'insulte. Telle fut la con-
» duite du Duc de *Crequi* avec *Chigi*, Pape,
» sous le nom d'Alexandre VII. Ce Ponti-
» fe, victime de l'insolence du Prince *Ma-*
» *rio* son neveu, osa manquer à Louis XIV.
» qui respecta l'Eglise & mortifia Rome,
» en la forçant de venir s'humilier à Versail-
» les ; ce qui a fait dire que *les François*
» *baisoient les piés du Pape, & sçavoient*
» *lui lier les mains*. Ayez toujours le cas
» du Duc de Crequi devant les yeux, &
» songez que vous ne pouvez décemment
» vous éloigner que dans des circonstances

» équivalantes à celles que je viens de citer,
» c'eſt-à-dire, lorſque la dignité du Sou-
» verain eſt vivement attaquée dans ſon
» repréſentant. N'allez jamais immoler la
» gloire de votre caractere à un premier
» mouvement, & ne ſuivez point l'exem-
» ple de cet Ambaſſadeur qui quitta
» bruſquement une Cour d'Allemagne,
» parce qu'ayant invité une des Filles du
» Souverain à danſer, la Princeſſe fort fa-
» tiguée refuſa pour l'inſtant. Ce Miniſtre
» imprudent cria que l'on manquoit eſſen-
» tiellement à ſon Maître, & partit au mi-
» lieu de la nuit. Que réſulta-t-il de cette
» vivacité ridicule? A peine l'Ambaſſadeur
» étoit il arrivé ſur les frontiéres, que ſon
» Maître informé de ſon procédé, lui or-
» donna de retourner à ſa légation, & il re-
» vint avec la honte d'avoir fait une fauſſe
» démarche.

» Il faut que la même circonſpection qui
» guide vos actions, régle auſſi vos paro-
» les: le repréſentant d'un Roi n'eſt pas un
» Souverain, & il ne faut jamais franchir
» tout-à-fait l'intervalle qui vous ſépare du
» trône du Prince auprès de qui vous êtes
» accrédité. Quand je vous recommande
» une extrême tempérance dans vos ac-
» tions & dans vos propos, je ne prétens
» pas que vous eſſuyiez ſans repliquer la
» mauvaiſe humeur ou les bons mots d'un
» Souverain.

» Un Prince d'Italie, à qui les saillies ne » réussirent jamais, parce qu'il y mettoit » plus d'aigreur que d'esprit, étant un jour » sur un balcon avec un Ministre étranger » qu'il cherchoit à humilier, lui dit ; *c'est* » *de ce Balcon qu'un de mes Aieux fit sau-* » *ter un Ambassadeur. Apparemment*, ré- » pondit sechement le Ministre, *que les Am-* » *bassadeurs ne portoient point l'épée dans* » *ce tems-là.* La répartie est vive ; mais le » Prince avoit bien mérité qu'on la lui fit, » parce qu'en voulant manquer à un seul » homme, il avoit offensé les représentans » de toutes les puissances.

» Ce même Prince qui prenoit les titres » *de Roi* de deux Souverainetés, où il n'a- » voit pas un pouce de terre, voulant hu- » milier une seconde fois le même Mi- » nistre, lui demanda en public, où étoit » situé le Marquisat dont il prenoit le ti- » tre ; *entre vos deux Royaumes*, *Mon-* » *seigneur*, repliqua froidement l'Ambassa- » deur. La Cour, témoin de ces bons mots, » blâma l'imprudence de son Maitre, & le » Ministre étranger eut les rieurs de son » côté. Ces réponses, toutes humiliantes » qu'elles soient, sont permises, & celui » qui s'en plaint, doit se reprocher de les » avoir méritées.

» Souvenez-vous, si vous vous trouvez » jamais dans le cas de répondre à des sail- » lies, de consulter auparavant votre ca-

» turel, & de ne vous livrer à un bon mot
» que quand vous vous appercevrez que le
» projet du Souverain qui vous adresse la
» parole, a été de vous attaquer personnel-
» lement.

» Je blâme fort la répartie de Milord
» R ***. Un Prince auprès de qui il ré-
» sidoit, lui ayant demandé pourquoi le
» Lord *un tel*, qui avoit été pendu pour
» avoir conspiré, n'avoit pas eu la tête
» tranchée: il lui répondit, *Sire, c'est que*
» *ce supplice est celui de nos Rois;* ce trait
» hardi est d'autant moins pardonnable qu'il
» attaque la Nation Angloise, & tous les
» Rois: d'ailleurs le bon mot étoit faux,
» parce qu'à Londres on tranche comme
» ailleurs la tête à un simple Gentilhom-
» me. J'en excepte notre pays où, nous
» dérobant pour cette fois à la morgue de
» l'étiquette, nous ennoblissons un Bour-
» reau qui a tranché douze têtes de Bri-
» gands de la lie du peuple.

» La question que le Prince faisoit, étoit
» modérée: il falloit que la réponse le fût
» également.

» Un Roi du Nord, qui passa pour cruel,
» demanda un jour à un Ambassadeur d'An-
» gleterre, s'il haranguroit le peuple en
» cas qu'on le pendît, ou qu'on lui tran-
» chât la tête; le Ministre sans se décon-
» certer, répondit qu'il avoit toujours son
» discours prêt, & ses gants blancs dans sa

» poche. Je voudrois bien vous entendre,
» répartit le Monarque.

» L'Ambaſſadeur s'étant mis alors dans
» l'attitude d'uſage, parla ainſi (1).

» Vous me voyez, Meſſieurs, au mo-
» ment de perdre le jour, je ne regrette
» point la vie, mais je vois avec peine que
» ceux qu'on ne devroit connoître que par
» des actes d'humanité & de bienfaiſance,
» viennent jouir avec avidité d'un ſpecta-
» cle cruel qu'ils ont mendié. Ces ſcenes
» tragiques ſont faites pour la barbare po-
» pulace, mais les cœurs vertueux & ſen-
» ſibles, devroient rougir d'entendre de
» ſang froid . . . en voilà aſſez, M.
» l'Ambaſſadeur, dit le Roi, qui reconnut
» alors que le but de la harangue étoit de
» lui reprocher une curioſité qui le dé-
» gradoit.

» Ces manieres de faire ſentir votre reſ-
» ſentiment à un Prince qui a voulu vous
» humilier, ſont tolérables, quand on ne
» les emploie qu'avec diſcrétion, & dans
» des cas indiſpenſables.

» Je dois auſſi, mon cher Fils, vous re-
» commander de ne point avilir votre pla-
» ce, en faiſant des dettes, & ſur-tout de
» celles qui font crier le petit peuple: me-

(1) Je copie cette harangue ſur les Mémoires d'une perſonne alors en Caractere à cette Cour du Lord.

» ſurez votre dépenſe & vos plaiſirs ſur
» vos revenus, & n'imitez point ces Mi-
» niſtres dont l'antichambre n'offre aux
» yeux des étrangers que des *Uſuriers* &
» des *Farceurs* qui, ſe voyant préférés aux
» honnêtes gens, jouiſſent avec inſolence
» des premiers momens de l'audience. Ban-
» niſſez les Uſuriers, eſtimez les Comé-
» diens qui auront des mœurs, ne voyez
» les autres que ſur les planches, & n'al-
» lez point traîner l'Excellence dans les
» loges des Actrices qui riront de votre
» bonhommie avec le fat qui vous ſup-
» plante.

» Ne donnez jamais de priſe aux épi-
» grammes du public, en vous extaſiant ſur
» les talens d'une Actrice ou d'une Dan-
» ſeuſe, au point de *faire cabale*, & de for-
» mer un parti en ſa faveur. Ces manœu-
» vres ne conviennent qu'à des freluquets
» qui vont acheter, par ces ſingularités des-
» honorantes, les faveurs d'une Fille de
» Spectacle, qui prend tout au défaut d'ar-
» gent comptant.

» Si jamais une inclination déplacée, ou
» le goût du plaiſir, vous ébranloit juſqu'à
» concevoir le deſſein de vous prêter au
» manege mépriſable de la cabale, rappel-
» lez-vous ce qui vient d'arriver à la Cour
» de *Copenhague*, à l'occaſion de la *Franchi*
» & de la *Moretti*, Danſeuſes Italiennes, qui
» ont cauſé une eſpece de ſchiſme poli-

» tique en divisant tous les Ministres étrangers qui avoient pris parti, les uns pour » la Franchi, les autres pour la Moretti, » & avoient fait, des *Gambades* de » ces baladines, un objet de leur *Négociation.*

» Sachez, mon Fils, que les querelles » qui s'élevent entre deux Ministres pour » des objets qui n'ont aucune analogie à » leur Mission, ont souvent brouillé leurs » Maîtres, parce que l'Ambassadeur le » plus honnête, ne pouvant écarter la pré- » vention qui l'anime contre celui à qui il » croit avoir des torts à imputer, n'épie » plus ses démarches de sang froid, & » leur donne aux yeux de sa Cour une » tournure qui, aigrissant les esprits, enga- » ge à des partis violens. Si on n'avoit » pas mis ces démêlés puériles en arbitra- » ge, ils auroient eu des suites; mais le » scandale étant au comble, on voulut » mettre un terme à ces scenes ridicules, » & on imagina un moyen qui n'honorât » aucune des deux ligues: il fut donc » convenu que les Cabales cesseroient à » condition que les Ministres partisans de » la Moretti applaudiroient la Franchi, & » que ceux qui avoient pris la défense de » celle-ci, crieroient *brava* lorsque sa riva- » le paroîtroit. Ces tracasseries & les clau- » ses humilantes qui les ont anéanties, » doivent vous éclairer, & vous appren-

» dre qu'il faut abandonner la deſtinée des » gens de Théatre aux Auteurs, aux oiſifs » & aux ſots.

» Je me perſuade que la fureur épidémi- » que ne vous prendra point, & que vous » n'imiterez pas cet *Envoyé* de France, qui, » depuis cinq ans, chauſſe toutes les ſe- » maines le *Brodequin* à la cour du Prince » auprès de qui il repréſente. La Comédie, » je le dirai toujours, eſt un amuſement hon- » nête que la Nobleſſe auroit tort de dédai- » gner ; mais un homme en place altere le » reſpect qu'on doit à ſon Caractere, » quand il paroit aux yeux du vulgaire » hébêté, ſous l'habit d'*Orgon*, le manteau » de *Scapin*, la livrée de l'*Olive*, & les » bottines de *Criſpin*. Le public s'habitue à » croire que celui qui l'amuſe fait ſon mé- » tier, & ne perdant point cette idée hors » de la ſcene, il a beau revoir le Miniſtre » ſe *hériſſer* de gravité, il ne veut plus y » croire, & il ſe plaît à retrouver le Ma- » raud de *Criſpin*, & le Faquin de l'*Olive* » dans une Excellence humiliée avec rai- » ſon.

» N'allez pas non plus imiter les petits » *Merveilleux* de France, qui courent le » matin en habit de *Poliſſons*, déguiſe- » ment mal-adroit, qui devient leur vête- » ment de *Caractere*. Ces traveſtiſſements » de porte-faix peuvent aiſément vous fai- » re méconnoître. Un homme du peuple

» qui vous prend pour ſon égal vous man-
» quera ; le gouvernement auquel vous
» porterez vos plaintes, ne punira point
» un particulier qui ne pouvoit deviner un
» Ambaſſadeur ſous la fouguenille d'un
» crocheteur, & vous aurez le déſagré-
» ment d'avoir été inſulté, d'être blâmé
» enſuite.

» La même dignité qui doit régler tou-
» tes vos démarches, ne veut pas que
» vous fréquentiez ces Maiſons ouvertes
» aux jeux, dans leſquelles la bonne foi
» ſuccombe ſous les coups de l'adreſſe. Si
» vous êtes ſoupçonné, vous êtes perdu :
» En vain chercherez-vous à vous juſtifier
» en implorant des témoignages qui atteſ-
» tent votre probité. Un homme en place
» eſt deshonoré, dès qu'il eſt forcé de don-
» ner ſon apologie dans un cas auſſi grave.
» Si je connoiſſois moins vos ſentimens,
» je vous rapporterois ce qui eſt arrivé à
» un Miniſtre le plus chétif & le plus opu-
» lent de tous ceux qui ſont répandus ſur
» la ſurface des Cours (*n*).

(*n*) Le Miniſtre qui a donné lieu à cet Article, loin de recevoir des *Honoraires* du Prince qu'il repréſente, fait le Négociateur à ſes dépens, & envoie tous les ans un habit de chaque ſaiſon au grand Maréchal de la Cour de ſon Maître.

Ce procédé ameneroit un homme plus méchant que moi à des réflexions aviliſſantes pour celui qui en eſt l'objet.

» Je croirois manquer à vos sentimens, » si je vous entretenois ici des dangers d'une » passion aveugle, & d'une alliance des- » honorante; la place que vous occupe- » rez, ne vous mettra jamais au dessus » des regles reçues, & si vous osiez vous » marier sans le consentement de votre » maitre, vous perdriez votre Etat, votre » fortune, & la considération attachée à » l'un & à l'autre.

» Portez vos regards sur l'Angleterre, & » voyez l'opprobre qui vient de couvrir le » Ministre d'une République d'Italie, qui, » pour avoir eu la foibleſſe de se laisser » séduire par une Françoise, nommée *Fau-* » *ques*, a perdu sa réputation & sa place, » quoiqu'il n'eût été convaincu que d'a- » voir fait une promesse de mariage à cet- » te Fille, qui, d'un Cloître d'Avignon, pas- » sa à Paris en 1751, où elle a donné un » Ouvrage sous le titre du *Triomphe de* » *l'Amitié*, & qui a trainé depuis ce tems, » son tempérament, sa misere & son porte- » feuille à Londres, où elle végete dans le » grenier d'un Libraire.

» Si vous voyez que le parti de votre » Maitre soit balancé dans la Cour où vous » résidez, faites-vous des partisans; mais, » sage dans vos choix, prenez des gens » dont les mœurs ne sont point suspectes, » & gardez-vous de faire donner des pen- » sions, qui chargent l'état, à ces aboyeurs

» téméraires qui ſe font un jeu de votre » ſimplicité, & vous trahiſſent en man- » geant l'argent de votre Prince. Ne pro- » curez aucun établiſſement à ces ban- » queroutiers qui, ſous un faux nom, vien- » nent tromper votre crédulité, & ſurpren- » dre votre protection. Les ſoutenir & leur » accorder des graces, c'eſt devenir en » quelque ſorte complice des friponneries » qu'ils ont faites dans votre patrie. Ne » payez point pour écrire de ces barbouil- » leurs imbécilles à qui vous pourrez ſupo- » ſer de l'eſprit parce qu'ils auront pour » mérite unique l'art dangereux de flatter » votre amour propre.

» J'eſpere auſſi que vous ne ſuivrez » point l'exemple de ces héros à *talons* » *rouges*, qui croient avoir acquis une cé- » lébrité guerriere, parce qu'un écrivain » famélique, ſoudoyé dans ſon grenier pour » en impoſer, les repréſente couverts de » pouſſiere & de ſang, portant par-tout l'é- » pouvante & la mort, dans le tems qu'é- » loignés du champ de bataille, ils s'en- » ivrent paiſiblement à l'abri des coups, & » que les Chevaux qu'on fait tuer ſous » eux, ſont pleins de vigueur, & donnent, » en henniſſant, un dementi à l'extrait mor- » tuaire des Gazettes (*x*)

(*x*) J'ai lu une lettre d'un Officier Général (je tairai ſa Nation) qui, écrivant le 8 Décembre 1757,

» Concluez, mon Fils, de ce que je » viens de vous dire, que vous ne devez » pas imiter ces Miniſtres minutieux, qui, » n'ayant pour occupation que la lecture » des papiers publics, font des *Gazettes* » un *affaire d'Etat*, prennent ces chiffons » hebdomadaires pour un code diplomati- » que, & partent delà pour aſſommer le Mi- » niſtere de leur Cour de réflexions vui- » des & puériles, qu'on enveloppe dans » de grands mots qui veulent afficher la Po- » litique, & qui ne montrent aux connoiſ- » ſeurs qu'un Eſpion déſœuvré, qui cher- » che à ſe rendre néceſſaire pour perpétuer « dans l'apparence du crédit une inutile » *Excellence*.

» Je connois de ces politiques à Gazet- » tes, qui ſe font un point capital de Négo- » ciation, d'emplir les feuilles périodiques » de la prétendue protection qu'ils accor- » dent aux gens de lettres, dans le tems » qu'ils les aviliſſent, pour prévenir le mé- » pris dont ceux-ci accableroient leur faſ- » tueuſe imbécillité, ou des fêtes qu'ils don-

à un Hiſtorien connu, lui diſoit ces propres mots : *j'ai eu un Cheval tué ſous moi à* Rosback. *Si vous étiez détourné de le croire, toute l'Armée, vous dira que j'ai fait la retraite à Cheval ſur un Canon de Bataillon, je ne ſais comment cette affaire eſt venue à mes parens de Turin, mais le Roi de Sardaigne a bien voulu me faire dire des choſes agréables à ce ſujet.* Je crois qu'on pourroit retrouver cette lettre ; mais l'Armée interrogée, s'eſt tu.

» nent, & dans lesquelles le complaisant » Gazetier, réunissant *le goût à la magnificence, & l'abondance à la délicatesse*, arrange de lui-même un repas imaginaire ; » & fait gagner ; dans une table *à fer* » à *cheval*, des indigestions à beaucoup » d'honnêtes gens qui n'ont point mangé.

» J'ai eu cette orgueilleuse manie ; elle a » excité la générosité de notre Cour qui a » payé plus d'une fois mes dettes d'après le » détail pompeux des Gazetiers que je » payois, & dont je faisois passer les gages » dans le Tableau des dépenses secretes (*y*). » Les gens qui m'examinoient de près » m'ont berné. Evitez donc ces petites su- » percheries, si vous voulez ne pas mériter

(*y*) Un Ministre célébrant mesquinement dans la Cour où il étoit envoyé, la Naissance de l'héritier présomptif de la Couronne de son maître ; ne rougit point de s'exprimer ainsi dans une lettre adressée au bureau. . . . *Un Péristile dont chaque colonne représentoit des emblêmes analogues à l'événement, étoit éclairé de cent flambeaux de cire blanche, dont la clarté, qui le disputoit au jour, conduisoit dans un jardin où la musique la plus harmonieuse, & des rafraîchissemens de toutes les especes, inspiroient l'admiration & la gaieté* ; le Secretaire de l'*Ambassadeur* & non d'*Ambassade*, comme beaucoup de ces Messieurs *Copistes* le prétendent mal à-propos, du moins en France, où il n'y en a eu que cinq depuis que le Cardinal de Fleuri, ne voulant plus leur payer les six mille francs qu'ils avoient par année, les supprima ; le Secretaire osa adresser au M. D. P. une lettre qui disoit que *quatre planches peintes en azur, & scies en arc, formoient le Péristile*

» ter les reproches que j'ai essuyés plus
» d'une fois ; & fuyant une gloire mifera-
» ble & chimérique, ne prenez jamais les
» papiers publics pour vos fastes. Si vous
» voulez mêler votre nom à la multitude,
» que ce ne soit, mon fils, que pour la
» gloire de votre Prince, & le bonheur de
» ses sujets.

N'allez pas, entêté dans vos préven-
» tions, rejetter la vérité qu'on vous pré-
» sentera, & ne persécutez point un hon-
» nête homme qui démasquera les fourbes
» & les ignorans que vous protégez ; aimez
» tous les talens, accueillez ceux qui sont
» utiles, mais ne vous laissez jamais sur-
» prendre par des imprudens qui vous en
» imposent sur des livres qu'ils n'ont pas
» faits, ou sur des Monumens qu'ils n'ont
» point élevés, & vous engagent à de
» fausses démarches, dont vous êtes tôt
» ou tard contraint de vous repentir aux
» yeux de votre Cour surprise de vous voir
» la dupe des frippons & des sots que vous
» n'auriez pas protégés, si vous aviez vou-
» lu les connoître.

risible prôné par son Excellence, lequel étoit illuminé par trois douzaines de lampions d'un mauvais suif, dont la pâle lueur conduisoit à tatons sous un verger où quatre violons attachés à leurs treteaux, jouissoient malgré eux de toute leur raison, au milieu de deux Baquets d'eau à quelques citrons & un peu de cassonade avoient acquis le nom de rafraîchissemens ; ce détail véridique n'honora pas la narration du maître.

» Voilà, mon cher Fils, tout ce que le tems me permet de vous écrire ; votre esprit suppléera à ce que j'ai omis, & votre juste défiance vous garantira des piéges dans lesquels je suis tombé : adieu ; ma langue s'épaissit, mes yeux se troublent, & ma main chancellante ne me laisse que le triste plaisir de vous dire adieu pour toujours. »

Brochure eut à peine terminé la lecture de cette Instruction, que cinq heures sonnerent. La Marquise se fit *passer une robe*, monta en carrosse, & alla en bonne fortune dans sa petite loge de l'Opéra ; elle y assista à une représentation d'*Hercule mourant*, héros malheureux, dont l'agonie, longue & pénible, ennuya le public, & fit tort à la réputation de l'Auteur, ou pour mieux dire confirma tout Paris dans l'idée où il est que M. *Marmontel*, Poëte nerveux, agréable conteur, n'est point fait pour chausser le Cothurne.

POSTFACE

Servant de Réponſe à la Lettre que le Sieur Caraccioli, *Ecrivain*, du Tiers-Ordre de S. François (*a*), *vient de publier contre moi, ſous le nom de* Baſſompierre, *Libraire à Liége.*

JE corrigeois la derniere épreuve du Colporteur, lorſqu'il m'eſt

(*a*) Titre qu'on donne aux Auteurs famé-liques qui vivent d'aumônes.

parvenu un libelle du Sieur *Carraccioli*, Marquis ; cela pourroit être, mais plus sûrement *Baron* Italien ; *Colonel* de la République de Pologne, cela eſt poſitif, parce que ſans ce titre il n'auroit pu s'aſſeoir, ni manger avec les jeunes *Palatins* dont il a été le Précepteur.

Ce Libelle, mis au jour par le nommé Baſſompierre, étoit digne de ſortir de la Caverne obſcene où *le Portier des Chartreux*, *l'Académie des Dames*, *Margot la Ravaudeuſe*, & en dernier lieu *la Pucelle d'Orléans*, ont été imprimés plus d'une fois (*b*).

(*b*) Non la Pucelle de M. de Voltaire, mais un Ouvrage tronqué que le ſcélérat le plus familiariſé avec l'irréligion & la débauche, ne pourroit lire ſans friſſonnement. C'eſt cependant ce Baſſompierre, exécrable Editeur de ces abominations dignes du dernier

Mais en mettant de côté les injures, voyons le chiffon du fripier de Morale; Que dit-il? que le Sr. *Chevrier*, *Auteur du Gazetin de Bruxelles*, *eſt un audacieux qui manque à la Religion & à l'Impératrice-Reine*, *quand il oſe avancer que le Livre intitulé*, la Grandeur d'Ame, *dédié à cette Princeſſe*, *eſt un mauvais ouvrage*.

Pour réfuter ce reproche odieux & mal-adroit, je dirai au Sieur Caraccioli, que Perſonne (tous mes Ouvrages le prouvent) ne reſpecte plus que moi, les talens ſublimes, & les vertus politiques, Cytoyennes & Chrétiennes de la *Semiramis* de l'Al;

ſupplice, qui prête ſon nom au Sieur Caraccioli; ces deux hommes doivent être étonnés de ſe trouver l'un à *Vienne*, l'autre à *Liége*, Pays où la Religion & l'honnêteté des mœurs ont été reſpectées.

lemagne, & que l'Ecrivaſſier Italien, profane le nom ſacré de cette Auguſte Reine, en le faiſant entrer dans une querelle littéraire; mais mon livre, continue l'imbecille *Mendiant*, eſt bon, puiſqu'il a été *imprimé à Vienne*, & que *l'Impératrice en a agréé la Dédicace.* Je répondrai de ſang froid à ces deux pitoyables raiſonnemens, en obſervant qu'on imprime beaucoup de mauvais Livres à Vienne & à Paris, & ſi le Sr. Caraccioli oſoit nier ce fait, je lui citerois ſes ouvrages & les miens; d'ailleurs où a-t-il appris qu'un ſouverain, qui daigne permettre que ſon nom décore le frontiſpice d'un livre, & donne un préſent à l'Auteur, doive s'offenſer des critiques qu'on fait de cette production? Si cette abſurdité avoit lieu, je dirois au Sieur Marquis, que j'ai dédié à un Grand

Prince un Ouvrage pour lequel j'ai eu une tabatiere de cent Louis ; & que, malgré le Nom adoré de S. A. R. le Duc Charles de Lorraine, & ſes bienfaits, je ſuis convaincu que ce Prince ſe reſpecte trop pour dire que *ceux qui m'ont critiqué ſont bien harais* (*c*).

Si une Epître Dédicatoire à un Souverain, prouvoit la bonté d'un livre, les *Lignieres*, les *Scuderi*, les *Pelletiers*, & les *Caraccioli*, du ſiecle précédent & de celui-ci, ſeroient de grands hommes.

(*c*) Caraccioli faiſant lire le Gazetin du 14 Août à l'Impératrice-Reine, oſe dire que cette grande Princeſſe s'écria : *quel eſt cet Auteur, il eſt bien hardi d'attaquer un livre que je protege* ? Fauſſeté manifeſte, parce que le goût de cette Princeſſe m'aſſure qu'elle ne protege que de bons Ouvrages.

Que ce vil délateur apprenne donc qu'un Prince, en daignant agréer la Dédicace d'un Ouvrage, ne s'avilit point, juſqu'à en être *le Dom Quichote*; il lui ſuffit pour autoriſer la publicité d'un livre, qu'il ne renferme rien contre les Mœurs & la Religion, mais cet acte de bonté n'empêche pas que *la Grandeur d'Ame* ne ſoit une mauſſade compilation de traits *rapetaſſés* & rédigés ſans goût, ſans ſtyle, & avec l'empreſſement famélique d'un homme qui va *tendre la main* dans toutes les Cours où régnent l'indulgence & la commiſération. Au reſte, que Caraccioli ſçache que je n'avoue que les productions où je mets mon nom, telles que celle-ci, parce je penſe comme cet Auteur moderne, qui dit avec ſageſſe.

Un

Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme.

Quand j'accuse quelqu'un, je le dois & me nomme.

Si le barbouilleur ultramontain avoit à se plaindre du Gazetin de Bruxelles, il devoit s'adresser au Ministere. Je conviens que j'ai rédigé pendant dix mois cette feuille hebdomadaire ; mais le Gouvernement fait que je n'y ait jamais mis une syllabe sans l'*approbation & le visa* d'un de ses Membres, & que plusieurs des pieces, dont j'ai fait usage, m'ont été fournies par l'Etat J'ai des preuves par écrit de ce que j'avance. Pourquoi n'ai-je pas continué cet ouvrage ? Je le dirois, si je n'avois pas

peur qu'on ne m'accusât d'amour propre.

Je finis en observant au Sr. Caraccioli, que s'il n'avoit point inséré de personnalités dans sa lettre, j'aurois été plus modéré, & que je ne lui aurois pas rappellé un affreuse vérité qu'un Officier françois lui dit, en ma présence, à la table d'hôte du *Cigne blanc* à Francfort : Voici ses propres termes.

On ne doit parler des mœurs de Voltaire ni de personne, quand on a été chassé de plus d'un endroit, pour un crime que la nature abhorre, vous m'entendez, M. le Marquis, adieu.

Caraccioli regarda le sabre du domestique qui marche à ses côtés, pour défendre ses ouvrages,

se leva en jurant doucement ; demanda une pipe, fuma, & partit le lendemain pour aller faire une quête à la Cour de Bonn.

Quoi qu'il en soit des indignités de l'Italien, je ne rougis ni des pieces que j'ai données au Théatre de Paris, & que son hypocrisie me reproche, ni des Brochures politiques que j'ai composées à Francfort, & dont le même particulier me fait un crime. Si j'étois assez stupide pour me défendre avec les armes qu'il emploie contre moi, je lui dirois que ces ouvrages sont à l'abri de la critique, puisque le Prince Xavier de Saxe, & le Maréchal Prince de Soubise, ont daigné m'en témoigner leur satisfaction, en m'honorant l'un & l'autre d'une tabatiere ; mais ces Présens, qui

ne ſervent qu'à manifeſter la bienfaiſance de deux protecteurs des arts, n'empêchent pas que Monſieur de Caraccioli & moi ne ſoyons deux ſots; moi un Sot Ecrivain, & lui un Sot * * * * * *; ces ſix étoiles diſent le mot.

ERRATA.

On frape à ma porte, je ne réponds point, parce que je crois que c'eſt un Créancier, & ces Meſſieurs ne ſont pas plus pitoyables à Londres qu'à Paris; on frape une ſeconde fois, je fais entrer, & mes alarmes ceſſent à l'aſpect de mon imprimeur qui vient me demander une note des *fautes à corriger*. Y penſez-vous, Monſieur *Nourſe*, repliqué-je à ce galant homme? Un *Errata* feroit tort à l'exactitude dont vous vous piquez, & la correction qui regne dans tous les ouvrages qui ſortent de votre Imprimerie, ne me fait ſoupçonner, dans *le Colporteur*, d'autres fautes que celles qui me regardent, & que par malheur il n'eſt plus tems de corriger.

Qui frape encore? Jamais on n'a été plus interrompu que moi; je ne peux pas écrire deux lignes de ſuite: *c'eſt le Facteur*, voyons mes lettres, j'ouvre celles des Pays-Bas, & je trouve dans les *Gazetin de Bruxelles* du 31 Octobre, un long article concernant le Comédien *d'Hennetaire*, dont on a encadré aſſez indécemment les éloges avec ceux d'un grand Prince qui ne devoit point ſe trouver à côté d'un farceur, parce que le ſage Boileau ne veut pas qu'on mêle.

Les louanges d'un Fat à celles d'un Héros.

Pour mettre les Lecteurs au fait de cette

anecdote, je dois leur observer que l'histrion d'Hennetaire eut une *maniere* de femme, créature vraiment aimable & faite pour plaire à un galant homme. Le Mari acheta du patrimoine de cette jolie personne, une Baronnie sous le titre d'*Haren*, située entre Malines & Bruxelles. D'Hennetaire devenu Baron, n'en est pas plus fier, & il continue à divertir le peuple pour deux *Escalins*.

Ce Comédien *ingénieux*, voulant embellir le Parc de sa Baronnie, y a fait élever une Statue pédestre, représentant un grand Prince qui réunit l'amour de l'humanité au goût des baux arts qu'il daigne cultiver lui-même. Jusques-là l'hommage de l'Excellence *postiche* étoit respectueux, mais une maladie de famille, à laquelle d'Hennetaire est sujet, a occasionné une licence téméraire qui offenseroit le Prince, si les Héros n'étoient pas au dessus de ces indignités : le Comédien s'écartant du respect, a l'audace insolente de faire mettre dans les Nouvelles publiques que les figures de ses *filles* & de ses *cousines*, vont être placées aux quatre coins de la Statue. Ne rougit-on pas de donner une pareille compagnie à ce grand Prince? Sa Statue devoit être entourée de *Minerve*, de *Thémis*, de la *Bienfaisance* & de la *Prudence;* mais que veut-on substituer à ces quatre divinités, compagnes inséparables de S. A. R. une *Rosalide* Nym-

phe *pouliniere* ; qui n'eſt point aſſez chaſte pour repréſenter une Muſe ; une *Eugénie*, une *Victoire* & une *Angélique* diſpoſées, par la nature & par leur état, à ne jamais démentir les vertus de la famille.

Ce procédé ayant indiſpoſé tout Londres, depuis la Cité juſqu'à Weſtminſter, le Poëte de la Cour a cru remplir l'attente du Public, en faiſant inſérer dans l'*Evening-Poſt* deux Epigrammes dont voici la traduction.

I

Poſſeſſeur d'un jardin payé du prix du crime,
Un Hiſtrion crut à ſon protecteur
Offrir un tribu légitime,
En plaçant dans le parc ſon portrait enchanteur ;
C'eſt bien fait, dit Damon, à l'homme des Couliſſes,
Mais près du Héros immortel
Voyant figurer quatre Actrices.
Il ſe leve en fureur, & renverſe l'autel.
Quelqu'un lui demandant raiſon de ſes caprices,
Je ne veux pas, dit-il voir les Dieux au ******.

II. *

Peut-on ainſi de Mars profaner le Rival?
Ces ornemens pour lui ſont une injure,
Et votre place enfin, filles de la Luxure,
Eſt aux piés de Priape, *& non pas* d'Annibal.

* On attribue cette ſeconde Epigramme au fameux *Garrick*, premier Acteur de Londres, & ſans contredit de l'Europe, dont un impoſteur, qui vit à Liége des aumônes d'un Commis des Vivres, ſe dit fauſſement le Pere; ce fourbe ſe nomme *Froment de Garignet*, célébre par beaucoup de plattes Brochures publiées pendant la derniere guerre contre la France.

P. S. Les lettres de Bruxelles de ce matin me recommandant un *galimathias* prétendu lirique, qu'un Chanteur, nommé Compain, a compoſé à l'honneur d'un grand Prince; ceux qui me demandent juſtice ſur cette piece, ignorent que le rimailleur, avouant ſon incapacité, ſe met, en ſe jugeant lui-même, à l'abri de mes coups, d'ailleurs Compain a de bonnes mœurs, ce titre ſi rare dans le Sanhédrin comique où il vit, nous engage à lui faire grace, & à ne juger de ſon verbiage rimé, que par le motif qui l'a animé à demander de l'argent en vers.

PQ
1968
C4C6
1762

Chevrier, François Antoine
Le colporteur

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY